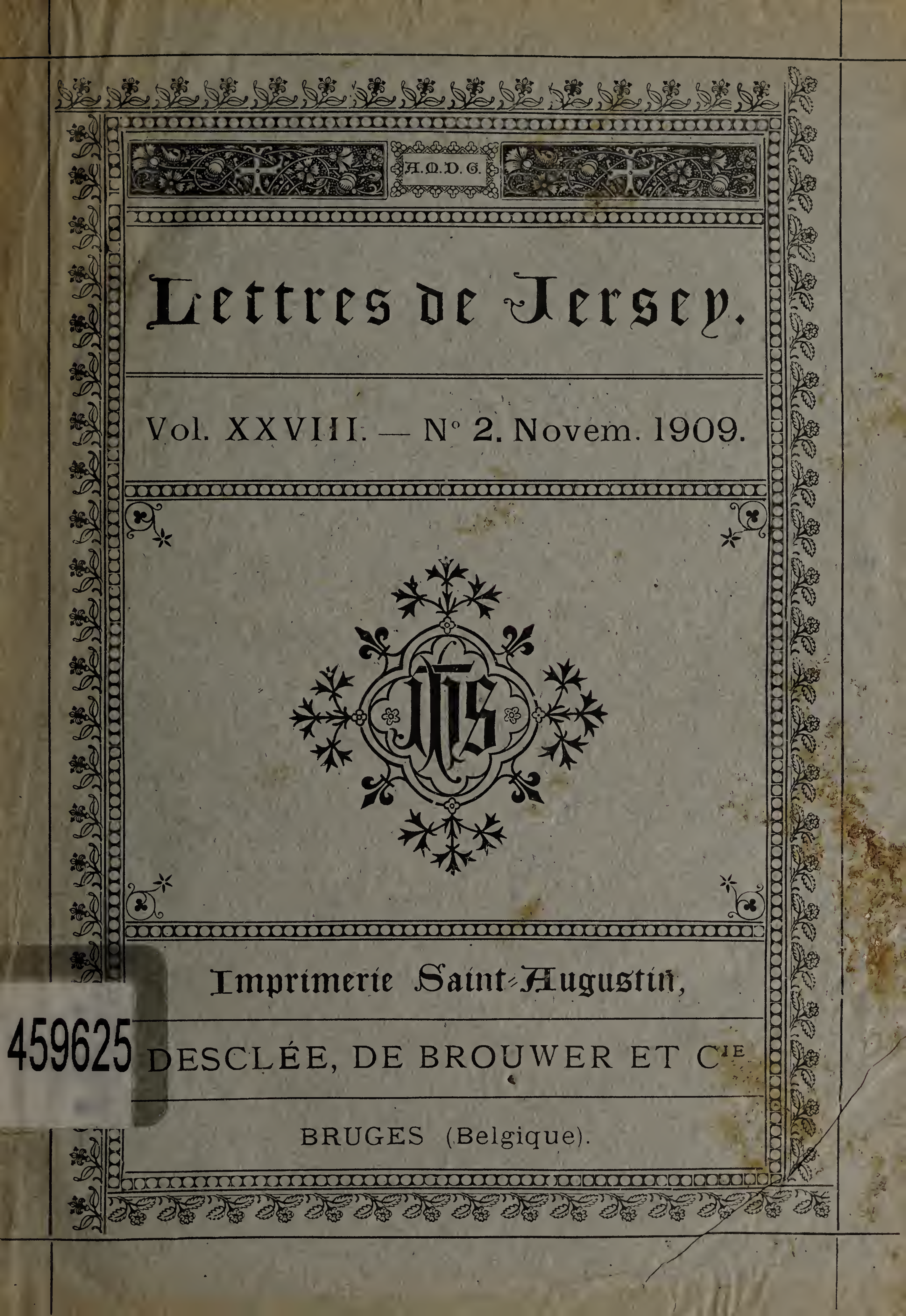

A.M.D.G.
Lettres de Jersey.
Vol. XXVIII. — N° 2. Novem. 1909.
IHS
Imprimerie Saint-Augustin,
DESCLÉE, DE BROUWER ET Cie
BRUGES (Belgique).
459625

SOMMAIRE:





Lettres de Jersey.

Vol. XXVIII. — N° 2. Novem. 1909.

Imprimerie Saint-Augustin,

DESCLÉE, DE BROUWER ET C[IE]

BRUGES (Belgique).

AVIS

Nos Souscripteurs sont instamment priés de ne pas communiquer ces *Lettres* et de ne pas en publier d'extraits sans une autorisation expresse.

Pour tout ce qui concerne la rédaction, s'adresser à M. l'Éditeur des *Lettres*, Maison Saint-Louis, Saint-Hélier Jersey (Iles de la Manche).



LETTRES DE JERSEY.

CHINE. — MISSION DU KIANG-NAN.

Le réveil de la Chine.

DANS le calme acheminement vers les réformes, la marine est plus que jamais à l'ordre du jour. Le Prince Régent va fonder à Tsien-tsin une grande école de marine; des écoles secondaires seront en outre installées à Amoy, Nankin et Yentai. Ce qui manque le plus dans cette marine en perspective, ce sont les officiers. Aussi le Prince *Sou,* ministre de la marine, a-t-il proposé d'engager — mais seulement à titre de conseillers — des officiers de marine anglais et américains pour l'aider au ministère dans la réorganisation de la marine. On parle de fonder des écoles de mécaniciens.

Le peuple chinois se prête d'ailleurs à servir ces projets: les Chinois de Singapour ont prié leur consul de faire savoir au ministère des Affaires Etrangères qu'ils étaient prêts à souscrire trois millions de taëls pour aider le Gouvernement impérial dans cette voie.

Parallèlement aux réformes, continue la répression des abus. Pour empêcher les troubles constants de l'intérieur, dus la plupart du temps au brigandage local, on vient de décider au ministère de la guerre qu'en avril prochain serait organisée une *gendarmerie intérieure.* Le chef des eunuques vient d'être condamné aux travaux forcés, on parlerait même du remplacement des eunuques au palais par des jeunes filles de familles nobles, en attendant on vient de diminuer les eunuques de plus de la moitié, d'où économie de 500,000 taëls.

Sans nier les bons résultats de ce mouvement de réveil, quelques-uns ont peur que la Chine ne veuille trop tôt se passer des Européens, incapable encore de suppléer à une formation qu'elle n'a pas. Et l'autre jour dans un article du « Daily News, » on montrait que le « China for Chinese » (la Chine aux Chinois) pourrait coûter cher à la Chine; et ce disant, il rapportait les critiques sérieuses faites par un ingénieur de valeur au sujet du chemin de fer Chang-haï-Hang-tcheou, où il trouvait les ponts d'une solidité peu sûre et le ballastage insuffisant, à peu près qui pourrait amener de fâcheuses conséquences pour les finances de la Chine, sans parler des accidents qui peuvent en être la suite.

Le Prince Régent continue son œuvre de réformes: sans crainte

d'aller contre des abus qui semblaient des droits, il s'élève contre plusieurs mandarins de haut rang qui protestent contre la nouvelle administration, tend à faire disparaître la vénalité des charges, un des plus graves inconvénients du gouvernement chinois, ne cesse de promouvoir l'éducation.

Sur son initiative, on vient d'établir quatre nouvelles écoles à Pékin. Une somme de quinze millions de taëls vient d'être affectée à l'organisation de la marine. Dans l'année courante devront être établis les conseils provinciaux, et les conseils de districts. Le code pénal est en ce moment l'objet d'une attention spéciale. Les mandarins comprennent qu'ils ne peuvent plus se livrer aux exactions d'autrefois; ils sont accusés et les accusations commencent à porter. Le peuple chinois à l'étranger semble vouloir revendiquer l'honneur d'être traité comme les nationaux des autres pays, comme le témoigne un télégramme envoyé à Rosewelt par les Chinois établis aux Etats-Unis.

On commence à choisir des députés parmi les notables; la vénalité disparaîtra lentement, mais il y aura au moins un avantage: celui de permettre des réunions centrales. J'ai ouï dire qu'un de nos chrétiens, frère d'un Père, à Né-zié, aurait été élu comme représentant du peuple. Un Père a vu l'autre jour les plans d'une chambre des députés: n'ayant rien vu de mieux, ils imitent nos églises, y compris le transept.

Un autre point qui montre l'essor que semble vouloir prendre l'initiative chinoise, c'est l'idée d'expositions industrielles proposée par les fabricants et négociants chinois. On désigne Tien-tsin et Pékin comme les villes les plus convenables à ce projet. Le gouvernement appuie la proposition et indique la tendance de plus en plus marquée vers le progrès moderne.

Des mesures rigoureuses prises par le Prince Régent contre l'apathie et l'injustice de hauts mandarins, ne manquent pas de provoquer un certain malaise parmi les fonctionnaires supérieurs: on n'y était point habitué. Aussi y a-t-il en ce moment une épidémie de démissions: huit dernièrement et toutes parmi les amis de Yuen-che-kai.

Un autre indice encore de la tendance à sortir du chemin battu: la nouvelle orientation du théâtre chinois, qui n'a pas hésité à faire jouer devant les délégués de la commission de l'opium une pièce à thèse: les désastres causés par l'opium. Rien de spécial, d'extraordinaire, sans doute, mais c'est du nouveau.

Je me suis peut-être trop longuement arrêté sur les marques de ce mouvement politique, mais j'ai pensé que ce pourrait être un sti-

mulant pour vos prières afin que vous demandiez que ce progrès matériel, loin d'entraver nos œuvres, loin d'empêcher nos missionnaires d'aller de l'avant, les aide au contraire à étendre d'autant et dans une proportion au moins égale, le règne de Notre Seigneur sur cette nation qui s'ouvre.

Un incendie au Lao-tié-tsy-dang.

(Du P. Chevestrier.)

27 mai 1909.

Le jour de l'Ascension, vers 7 h. du soir, le feu prenait chez le P. Sen, au Lao-tié-tsy-dang (ville chinoise). Deux heures auparavant, Tou-cé-wé s'y trouvait: grand congé en l'honneur de Mgr Lavest, Vicaire Apostolique de Koang-si. Deux cents orphelins et la fanfare avaient passé une partie de la journée chez le P. Sen, fusionnant avec les élèves de l'école et les apprentis du Lao-dang. Au salut, les deux fanfares, celle du Lao dang et celle de Tou-cé-wé, avaient joué ensemble à la joie universelle. L'église débordait. Les païens se tenaient en foule dans la cour carrée qui est devant l'église. La religion avait eu une grande face... Et voilà que la journée s'achève par un désastre! Le feu avait pris dans une maison voisine des ateliers et des magasins du Lao-dang. Les maisons chinoises, toutes en boiseries, flambaient vite. Pour comble d'infortune le vent soufflant du sud allait pousser les flammes sur la menuiserie, le dépôt de bois et de là rien ne pouvait s'opposer à la ruine de la demeure du Père et de l'église. On fait mettre les enfants en prières. Soudain peu d'instants après, le vent tourne bout pour bout et les flammes traversant la rue, lèchent le mur d'honneur de la résidence, et vont brûler sur une grande profondeur, la maison d'un païen située en face de l'église. De la sorte le Lao-dang fut en partie épargné: cependant tous les magasins avaient brûlé et les ateliers de cordonnerie et d'ébénisterie. En sus de la perte des bâtiments eux-mêmes, le dommage causé par l'incendie s'élève à 70 000 taëls. environ 20.000 francs, car les objets exposés dans les magasins étaient surtout des meubles de luxe.

Le P. Sen a eu beaucoup de peine en cette circonstance: et l'on se demande encore ce que va devenir son œuvre des apprentis chrétiens. Il les a gardés tous jusqu'à ce que une solution soit donnée. Priez pour l'excellent P. Sen et pour son œuvre et remerciez la Ste Vierge qui a empêché la destruction de l'école, de l'église et de la résidence du Père.

En vacances à Nankin.

(Du P. Haouisée.)

Zi-ka-wei, 2 août 1909.

DANS ma dernière lettre, je vous annonçais notre départ à Nankin à seule fin d'y séjourner le temps des grandes vacances. Le mardi 13 juillet à 6 h. 40 du soir nous entrions en gare de Nankin où nous attendait le bon Père Henry et après 1 h. 1/4 de trajet en voiture sur une belle route européenne, nous étions à la résidence expérimentant déjà la bonne hospitalité du P. Gibert, missionnaire de céans depuis quelque temps, ayant permuté au milieu de l'année avec le P. Gauchet. La résidence a un air de jeunesse qui la fait juger moins vieille qu'elle n'est; le jardin est étroit, mais sa verdure est si fraîche qu'il est très reposant; à côté est un potager. Nous étions paisiblement dans ce domaine depuis deux jours, n'ayant encore salué que de loin les collines qui entourent la ville quand subitement, à 7 h. du soir, arrive le *P. de Geloes!* Il nous annonce qu'il vient nous chercher de la part de R. P. Supérieur et qu'on nous attend à Ou-hou.

Ce fut une explosion de joie, car on avait à peine osé l'espérer. Nous partions pourtant le lendemain à 9 h. sur un petit bateau à vapeur qui nous déposait le soir à 9 h. à Ou-hou. Délicieux ce voyage sur le large Fleuve Bleu qui m'a paru toujours d'un jaune très pur. Nous faisions continuellement escale sur une rive ou sur l'autre, ce qui faisait durer le plaisir et nous permettait de considérer les jolies collines vertes qui dentelaient la rive. A 7 h. 1/2 nous débarquions et après quelques minutes de montée nous étions à la résidence bâtie au-dessus de la ville presque au sommet d'une colline. Inutile de vous dire quel accueil fraternel nous firent ces Pères dont plusieurs nous étaient inconnus (quelques-uns n'étant pas retournés à Chang-Hai même depuis 20 ans). Vous savez, je suppose, que les Pères de la province du Ngan hoei passent leurs vacances à Ou-hou, en deux bandes; nous tombions sur la première, et ce fut grande fête de part et d'autre. En ville il n'y avait rien à voir: la ville chinoise est de plus en plus ville de plaisir très corrompue; la concession européenne n'est encore qu'à l'état embryonnaire et ne se compose que d'un consulat, de douanes et de douaniers. Les protestants sont établis sur presque toutes les collines avoisinantes, avec un grand confortable comme d'ordinaire. On sortit peu, mais on

causa beaucoup pendant les deux jours complets passés ensemble. Le dimanche à midi on se fêta; on nous fêta surtout; de vieux missionnaires reprirent leur lyre; ce fut plein de simplicité et de charité, ce fut une belle fête de la compagnie et à voir la joie de ses enfants le P. Supérieur était loin de regretter la faveur octroyée à ses scolastiques. Une tombola organisée délicatement par le P. Payen, qui passe ses vacances là-bas, continua la fête. La chaleur est au moins aussi grande, sinon plus qu'à Zi-ka-wei; mais il y a toujours de la brise et les soirées passées sur la pelouse au sommet de la colline, sont très reposantes. Le lundi matin nous repartions et, pour ménager nos jeunes santés, on nous embarquait sur un gros bateau qui d'un trait nous menait en 4 heures à Nan-kin.

A Nan-kin les plus enragés ont dû renoncer à leurs excursions; un jour on les voyait rentrer à midi exténués de fatigue jurant qu'on ne les y prendrait plus jusqu'à la prochaine fois. Une autre excursion devait du reste faire diversion: Nous étions invités à aller dîner en 2 bandes à Tchen Kiang chez le P. Chevalier. Nous n'avions qu'à retourner sur nos pas pendant 2 heures de chemin de fer, rien de plus facile. A Tchen Kiang, comme ailleurs, on cuisait mais on trouvait une ville fort coquette sise le long d'une colline accidentée sur le bord du Fleuve Bleu du milieu duquel sortent deux jolies îles de verdure et que traverse à cet endroit même le célèbre canal impérial. Le Père Chevalier est habitué à héberger nos Pères qui montent vers le Siu-Tcheou-fou ou qui en descendent; il voulut fêter avec sa délicatesse habituelle la première visite des scolastiques à Tchen-Kiang. Entre temps, le mercredi, à Nan-Kin, nous avions reçu et fêté un soir le commandant de la « Décidée », Mr de Linarès, lieutenant de vaisseau, avec deux officiers et le docteur qui avaient accepté de dîner avec nous. Deux étaient anciens élèves de Jersey. Ce fut très simple; une vraie fête de famille où l'on est heureux de se retrouver loin de son cher pays.

Vers la fin des vacances on projeta une autre excursion, à âne cette fois ou à mule, aux célèbres tombeaux des Ming. Plusieurs y furent et ayant eu la précaution de passer les heures les plus chaudes dans une grotte à l'ombre, ils ne souffrirent pas trop de la chaleur et revinrent contents de leur journée.

Je pourrais faire mienne la boutade du P. Dugout disant qu'il avait fait 96 kilomètres dans Nan-kin sans pourtant l'avoir vu. Je ne connais en effet — pour l'avoir mainte fois parcourue — que la longue et interminable route de la gare ou du port à la résidence. Ce que je sais c'est que la ville est immense (les murs ont 38 km. de

tour, donc plus que Paris) mais aussi qu'elle est déserte et qu'on a l'illusion d'être en pleine campagne (400.000 habitants au maximum); aussi a-t-on cru préférable d'y installer un chemin de fer au lieu de tramways. Le commerce y est très faible; tout est vieux dans cette ancienne capitale; seule la jeunesse des écoles semble y mettre un renouveau de vie. Si j'y retourne sous une température plus clémente je vous en parlerai plus longuement; je n'ai vu cette fois et sans ses élèves que l'Université protestante américaine. Son aménagement extérieur est plus qu'ordinaire, il n'y a rien. J'ignore les programmes. Le dernier jour des vacances, après avoir remercié la bonne Vierge, on a voulu au clair de lune lancer un ballon, mais l'air ambiant était trop chaud; on a eu beau chauffer à l'intérieur: il s'est obstinément refusé à nous quitter... L'avant-veille de St-Ignace, nous quittions Nan-kin un peu déçus des promenades à faire, mais enchantés de l'excursion à Ou-hou, à Tchen-kiang, heureux du repos goûté dans le calme de la résidence de Nankin auprès du bon P. Gibert, qui malgré sa propre fatigue ne cessait de s'ingénier pour nous faire plaisir.

En rentrant à Zi-ka-wei nous avons trouvé une des flèches de l'église presque entièrement couverte; elle s'achève lentement; l'intérieur est fort joli. Le nouveau scolasticat monte toujours; il arrive au 2d étage. Je ne vous dis rien du discours du 14 juillet de notre consul: Mr Ratard suivant son habitude a voulu satisfaire tout le monde et après avoir accablé d'éloges la nouvelle Aurore, il n'a nullement caché son intention de fonder une école rivale. Il continue du moins de se servir des Frères pour l'école municipale chinoise.

La vie de district.

(Du P. R. Hamon.)

Zi-ka-wei, 17 août 1909.

SAMEDI 7 août je rencontre le P. Hermand qui passe ici selon le « Lao Koei Kin » (la vieille coutume) son mois de vacances. « Vous savez, je vais demain dire la messe à Mang-ka-ja, venez-vous avec moi? — Je veux bien, mais la permission de vous accompagner par cette belle chaleur? — Ah! débrouillez-vous! — Quand partez-vous? — Ce soir à 2 h. ½. » Le soir à 2 h. ½ je prenais place près du Peng-Daong de Mang-ka-ja dans le Tramway français Zi-ka-wei —

Chang-Hai. Il s'agissait d'aller dire une messe et réciter des répons pour un défunt ou plutôt une défunte.

Zi-ka-wei-Chang-Hai, vous connaissez la route depuis longtemps et le Tramway va vite; descendons sur le quai de France, pas sons le pont du Yang-King-Paong, non sans avoir été nous rafraîchir un instant à la résidence, nous voici en concession internationale (lisez anglaise), sautons dans le Tramway anglais, et en route pour la gare de Ou-Song. Montons en train avec nos billets de 3e; cela commence à devenir plus intéressant. Nous sommes déjà en pays ami et le P. Hermand engage la conversation avec le petit marchand d'œufs et autres saletés qui fait le service du chemin de fer entre Chang-Hai et Ou-Song.

A la première station nous descendons pour remonter bientôt, mais cette fois en brouette comme dans la vraie Chine; l'un à droite, l'autre à gauche, le sac de voyage de mon côté pour tâcher d'équilibrer la machine (je ne suis pas encore devenu un homme de poids), pas mal cahotés, le soleil couchant dans les yeux, un peu rafraîchis par une brise tiède, nous gagnons tranquillement Mang-Ka-Ja, où l'on attendait le P. Hermand mais nullement votre serviteur; et qui fut surpris? Ce fut le jeune Zeng-Pa-Fou, mon élève à Zi-ka-wei, dont les sœurs depuis la mort du père administraient la chrétienté en attendant sans doute que lui-même soit en âge de prendre la succession.

Le Kong-Sou de Mang-Ka-Ja n'est point un palais. Perdu dans les bambous au milieu des rizières il a deux chambres, une pour le Pen-Daong, une pour son catéchiste et une salle à manger (l'ancienne église) qui sert aussi de salle de réception du père; dans le fonds on peut aménager une chambre et c'est là que j'ai couché avec une vingtaine de grosses araignées et quelques grosses limaces comme compagnes, sans parler des inséparables moustiques. L'église bien modeste, presque une grange, se trouve d'un côté de la cour au milieu des chaumières des 4 ou 5 familles chrétiennes qui forment tout le village.

A notre arrivée on nous sert de l'eau d'orge (infusion de graines d'orge); cela ne vaut pas le thé à mon avis, mais est, dit-on, plus rafraîchissant, puis les quelques habitants du village viennent saluer leur Pen-Daong, en tête celui qui « tang missè » fait dire la messe, c'est un des secrétaires de notre résidence de Hong-Keu qui est revenu au village pour la circonstance; à lui, selon la coutume, de nous héberger. Il a quelque bien et le frère Mouly (de Hong-Keu) a dû lui donner le mot, car, outre un excellent goûter et dîner chinois, on nous débouche une bouteille de vin et on nous offre quel-

ques cigares. Pendant le repas Zeng-Pa-Fou bavarde avec moi, tandis que le Sié-Sang de Hong-Keu fait des kakis (cérémonies) au P. Hermand. Mais il fait chaud dans le petit Kong-Sou et nous prenons notre récréation du soir près du sentier, au milieu des champs, assis dans l'herbe haute sous le ciel étoilé, tandis que les passants attardés s'arrêtent effrayés voyant ces deux fantômes blancs et crient « Sa gnen ? » « qui est là ? » Nous rions, les rassurons d'un mot, puis continuons notre conversation. Il est pourtant 10 heures, et, puisque les exercices de piété sont finis allons nous mettre, je ne dis pas au lit, mais sous l'épaisse moustiquaire, impénétrable aux moustiques. Relevons nous pour écraser deux limaces qui grimpent entre le mur et moi, faisons un peu de courant d'air, puis recouchons-nous pour dormir d'un trait jusqu'à demain 5 h. ½ tandis qu'à côté chez nos braves paysans qui viennent d'achever en commun la prière du soir les langues marchent encore, les langues de femmes surtout dont les voix dominent et ne s'arrêtent pas.

5 h. ½ tout dort, à part le « Zen-Vou » et moi; je me lève et commence ma méditation; vers 6 h. ¼ Zeng-Pa-Fou nous apporte le « Ka-Mié » eau chaude pour la toilette; puis prière du matin des chrétiens à l'église, chemin de croix comme chaque dimanche, *Asperges*, messe basse que je sers tandis que Zen-Pa-Fou dirige les prières du côté des hommes (5 ou 6 hommes seulement et un seul jeune homme, la population masculine émigrant de plus en plus à Chang-Hai) et les demoiselles Zeng du côté des femmes (une trentaine au plus); enfin répons devant un catafalque des plus simples, caisse en bois d'un mètre à peine recouvert du drap mortuaire apporté par le Père Hermand.

Vers 9 h., après déjeuner, nous filons en Siao tsouo (brouette, mot à mot petit voiture). A 11 h. ½ j'étais à Zi-ka-wei.

Six jours plus tard, vendredi 13, fête de S. Jean Berchmans, je reprenais avec le P. Hermand et cette fois le P. Horan, le tramway Zi-ka-wei-Chang-Hai. Partis vers 9 h. ½ nous arrivions à 6 h. à Né-Ziang après nous être longuement arrêtés chez le bon vieux père Seng-Gni au Lao-Tié-Tsu-Daong, dans la ville chinoise et y avoir pris notre repas de midi. Né-Ziang est la résidence centrale du P. Hermand; c'est un gros bourg avec station de chemin de fer sur la ligne Chang-Hai à Nang-King (la plus grande des 3 lignes qui parcourent notre Kiang-Sou). Il n'y a là que très peu de chrétiens; aussi ne fîmes-nous qu'y passer et le lendemain nous partions pour Tsaong-Ka-Tseng où nous devions célébrer la fête de l'Assomption. Tsaong-Ka-Tseng est la chrétienté chérie du P. Hermand; là il a bâti une jolie petite église capable de contenir 3 ou 400 person-

nes, un « Kong-Sou » (presbytère) à 5 pièces avec petit jardin devant et derrière; presque tout le village est chrétien, et de l'autre côté du canal il y a encore plusieurs familles chrétiennes au village le plus voisin. Il faut voir le père au milieu de ses bons paysans; plus que partout ailleurs il est chez lui, plus que partout ailleurs il se sent aimé et il aime. Et là au moins il y a de la jeunesse, filles et garçons de tout âge, depuis le poupon à la mamelle qui vient dans les bras de sa mère saluer lui aussi le Zen-Vou-Ta-Ta jusqu'aux solides gars de 18 et 19 ans, rudes travailleurs de la terre que n'a pas encore amollis le trop proche voisinage de la grande ville et qui, après avoir fait le Ken den (la prostration) bien bas, attendent à leur tour le bon sourire et le petit mot joyeux du bon Peng-Daong.

Sur le père Hermand à Tsaong-Ka-Tseng on pourrait écrire des pages. Voici quelques faits seulement.

Ici d'abord on n'a à s'occuper de rien. La cloche a sonné toute seule l'arrivée du Ta-Ta et des deux Siang-Kong; le goûter, le repas se sont préparés seuls et il en sera ainsi durant les 2 jours; les palmiers que le père avait apportés se sont plantés seuls dans le jardin, et, s'il nous a fallu les arroser nous-mêmes, c'est que le temps est tellement au sec qu'il est impossible à la pluie de tomber d'elle-même.

A Tsaong-Ka-Tseng vous ne manquerez de rien, et si parfois quelques mets chinois ne sont pas de votre goût, vous pourrez encore choisir parmi tous ceux qui plaisent à votre estomac européen. Aimez-vous les gaufres? Voici A Mo, petite fille de 7 ans qui nous en apporte: une pour le Ta-Ta, puis elle disparaît; une pour Ou Siang-Kong, et la petite se sauve encore; une enfin pour Mong Siang-Kong; vous eussiez eu la vôtre si vous aviez été là. N'allez pas vous efforcer de faire profiter la donatrice de ses propres cadeaux, c'est peine perdue: A Mo a donné les gâteaux au Ta-Ta et aux Siang-Kong, le Ta-Ta et les Siang-Kong les mangeront et non point A Mo; alors rien à faire à Tsaong-Ka-Tseng que manger, boire et dormir? Pardon! Le père donne des consultations et fabrique des remèdes; il s'est fait une renommée comme guérisseur de plaie par le lysole et l'iodoforme. Il y a surtout « les affaires », cela n'en finit pas, païens comme chrétiens veulent s'adresser au « grand homme »: on construit un pont à tel endroit, pourriez-vous donner quelque chose? Un tel m'a fait du tort, pourriez-vous me faire rendre justice? Mon beau-père me tyrannise; je veux être libre, me faire chrétienne et me marier à un

chrétien. » Chacun a sa réponse bien pesée, plus ou moins décisive suivant les circonstances, mais personne ne se retire froissé et mécontent; il faut une patience, un tact, un à-propos que je ne me sens pas: De la patience surtout et plus spécialement avec les femmes.

Le dimanche matin confessions, prières, chemin de croix, messe, sermon, communions et salut nous mènent jusqu'à 9 h. 3/4. C'est alors seulement que l'on peut déjeuner. Il y a eu plus de 100 communions sur à peine 200 assistants y compris les enfants; le père était tout content. Nous avons chanté le salut en duo avec accompagnement de violon par le P. Horan; cela ne valait pas vos saluts mais c'était bien beau pour Tsaong ka-tseng.

Le soir séance de projections devant la grande porte de l'église: Vie de la T. S. Vierge et scènes variées. Les païens s'étaient mêlés aux chrétiens en grand nombre et l'on était venu de plusieurs lis. On a salué la France et le port de Marseille d'où partent les missionnaires, Lourdes, sa grotte et sa basilique, les grandes églises de Paris, et de Rome; et, pour finir, le Peng-daong qui s'est dressé derrière la table, tenant par la queue, aux grands éclats de rire de l'assemblée, « l'homme aux chèvres » nouveau chrétien très populaire, l'homme le plus heureux du monde depuis qu'avec ses 3 chèvres, il a un crucifix, une médaille et le bonheur d'être chrétien.

Tsaong-ka-tseng n'avait jamais rien vu de pareil et tous étaient émerveillés.

Ne rêvons pas trop cependant d'une vie de district comme celle que nous avons vécue; nous en avons vu peut-être les beaux jours et deviné quelque chose. Il faudrait de nouveau parcourir seul ces sentiers sous la pluie, dans la boue jusqu'à la cheville ou sous un soleil de plomb sans un souffle de vent, ou dans la nuit noire sous le froid vent d'hiver; coucher dans des masures étouffantes ou glaciales ou sur le banc d'une barque en marche; préparer tard le soir après les fatigues du jour le sermon quotidien et les catéchismes quotidiens, revoir les affaires du jour et en trouver les solutions, digérer d'un estomac fatigué un dîner sans pain, sans vin, sans eau potable, supporter migraines, malaria; et, à la suite d'une nuit mauvaise se remettre en course sans s'arrêter jamais qu'un mois par an, au milieu des grandes chaleurs, mois parfois rudement acheté par le voyage d'aller et retour souvent épuisant.

Il est vrai que la consolation est grande quand on voit germer la moisson, que des centaines de catéchumènes surgissent là où il n'y avait rien, que tel village où les missionnaires ne passaient jamais à pied et où vous avez été insulté la première fois que vous avez

risqué l'aventure, compte enfin des chrétiens et des païens sympathiques.

Un Jubilaire.

(Du P. Haouisée.)

Zi-ka-wei, 20 août 1909.

Le 4 et le 5 août dernier on a fêté un vieux serviteur de Zi-ka-wei répondant au nom de Sen Lao-vou (Sen vieux cinquième). Il n'avait pas encore ses 50 ans de service, mais il en avait 80 d'âge, et méritait bien un merci plus qu'ordinaire. Le P. Ministre fit les choses grandement: la veille, grand dîner pour les domestiques de la maison qui sont légion, au réfectoire des élèves en vacances. Ce réfectoire fut pour la circonstance orné comme il ne l'avait jamais été. Après le repas la fanfare de T'ou-sé-wè donnait une séance musicale sur notre pelouse devant la maison. A ses « fantaisies » et ses « polkas » succédait le bruit harmonieux pour toute oreille chinoise des fusées et des pétards; tout cela devant le vieux serviteur qu'entourait la communauté. Le lendemain, la fête fut à l'église d'abord: en costume de cérémonie, à l'instar d'un petit mandarin, Sen Lao-vou communiait le premier, tout ému, à la messe du R. P. Supérieur pendant laquelle chantèrent les séminaristes. Commencèrent ensuite les réceptions au cours desquelles était offert quelque cadeau. Au séminaire, cela convenait, on fut pieux: on lui offrit un beau crucifix. Chez les scolastiques ce fut familial: vers 9 h. nous étions dans notre salle de récréation; un fauteuil que précédait un long tapis rouge attendait le jubilaire. Il arrive bientôt cahin-caha et dans une joie qu'il m'est impossible de décrire s'assit au milieu de nous. Un petit discours du frère Jos. Zi, juveniste, en vers incompréhensibles d'abord puis en commentaires touchants ensuite, le fit pleurer d'émotion. Notre cadeau devait le dérider: c'était une longue pipe qu'on pourrait appeler « canne-pipe » vu sa longueur et sa forme; Sen Lao-vou levait les bras au ciel; il était dans la jubilation, d'autant qu'un bon paquet de tabac accompagnait l'instrument. Nous allions après cela le reconduire quand avec l'élégance d'un jeune lettré soucieux de l'étiquette il nous dit: « *lieu bou, lieu bou* »: ménagez vos pas, ménagez vos pas. La plupart le suivirent pourtant jusqu'à l'école externe. Là 2 jeunes chevreaux qui eurent, paraît-il, le talent d'accompagner le chant des écoliers, lui furent offerts par les bambins aussi heureux que lui... Le soir, Sen Lao-vou, jadis sacristain, maintenant portier, tirait encore le cordon à la porterie.

Deux jours après, 7 août, on fêtait la cinquantaine de Compagnie des PP. Rossi et Platel. Le P. Rossi, italien, après avoir été longtemps ministre de section, a eu la charge de vice-postulateur des causes des martyrs chinois, et du P. Faber; il est maintenant professeur de grammaire au séminaire et au juvénat. Avec une facilité d'un autre âge, il écrit en se jouant de fort beaux vers latins et le jour même de sa cinquantaine il nous lut deux jolies pièces, l'une adressée au P. Patel, son cojubilaire et l'autre, à la fin, à la communauté. Le P. Platel est, vous le savez, le frère du P. Albert Platel et comme c'était l'anniversaire de la fête de ce dernier, je fis un petit sonnet pour rappeler son souvenir. Le F. Dugout nous montra qu'il savait planer autrement qu'en ballon; il nous donna une poésie exquise de fond et de forme. Le F. Bidelle sur l'air « si la Garonne avait voulu » nous dit ce que le P. Platel aurait pu devenir après avoir été brillant élève du collège romain, « s'il avait autrement dirigé sa course... »

Le lendemain, la communauté se vidait: les Pères partaient passer la fête de l'Assomption dans les districts et plusieurs scolastiques les accompagnaient, soit à Zang-zô chez le P. Durand, soit à Néziang avec le P. Hermand... Hier soir, nouvelle distraction: Du cinéma! s'il vous plaît! Un représentant d'une grande maison de France, a demandé pour enrichir sa collection, à prendre les ateliers de T'ou sè-wè et comme merci il s'est proposé de nous donner une séance où il nous montrerait le résultat de ses photographies à l'orphelinat; nous avons donc vu défiler les ateliers de charpenterie, de menuiserie, de sculpture, de cordonnerie, de peinture; nous avons même assisté à l'entrée des orphelins au réfectoire: ce fut un vrai succès, surtout lorsqu'apparaissait le F. Damasio qui nous rappelle assez par sa simplicité, son savoir-faire et sa popularité, le P. Boffard dont il dépasse encore la rondeur. On y voyait aussi parfois passer le P. Dezaire, affairé, et les enfants de l'orphelinat ne se tenaient pas de joie; d'autant que l'activité des apprentis que leur montrait le cinéma contrastait un peu avec la tendance habituelle de beaucoup...

4 Août 1909.

80 ANS DE SEN LAO-VOU

Séance musicale donnée par la Fanfare S. Joseph à Zi-ka-wei, à 8[15] p. m.

1. Pas redoublé. — Le Populaire: — *Hemmerlé*:
2. Duo de Pistons. — Norma N° II. — *Bellini.*
3. Andante. — Le Tabernacle. — *Blancheteau.*

4. La Polka des Bonzes.
5. Duo de Pistons. — Norma N° I. — *Bellini.*
6. Fantaisie. — La Reconnaissance. — *Benoodt.*
7. Andante. — La Communion. — *Bonjean.*
8. Pas redoublé. — Le Touriste. — *Augé.*

Incident de Voyage.

(Du P. Froc).

Ceylan devant nous. — A bord du Tourane.

27 septembre 1909.

La monotonie de la traversée n'a été troublée que par un événement tout à la fois triste et touchant. Le Tourane a envoyé un petit ange au ciel. Faible déjà et sortant à peine d'une longue maladie, le petit Charlot, écrasé par les chaleurs de la mer Rouge, a été achevé par la grande houle de l'océan; il n'avait que dix huit mois. Il est mort tout doucement, sans lutte, sans effort, comme une lampe épuisée.

Le commandant m'avait fait appeler et tandis qu'on emportait dans une cabine vide la pauvre mère à demi évanouie, on fit au petit cadavre sa dernière toilette. Sur son drap blanc, avec sa robe de dentelle, il avait tout à fait l'air d'un de ces petits Jésus de cire qu'on met dans la crèche de Bethléem.

Je mis un grand crucifix à côté de lui; le regard ne paraissait pas éteint; il semblait sourire à ses frères, les anges du Paradis.

Le lendemain, le charpentier du bord le posa doucement dans son petit cercueil; il le maniait presque amoureusement; il doit avoir des enfants, cet homme. A 7 h. du matin deux matelots saisirent le léger fardeau, enveloppé dans un pavillon français tout neuf; ils avaient leurs belles vareuses des dimanches et marchaient d'un pas cadencé, doucement, respectueusement; on eût dit qu'ils craignaient de réveiller le bébé. Je dis les prières, ces belles prières de l'Eglise, si bien en harmonie avec les prescriptions pour les funérailles des petits innocents, où le prêtre doit revêtir l'étole blanche et les cloches remplacer le tintement funèbre du glas par les joyeuses volées du carillon, comme au jour du baptême. Le commandant, en grande tenue, fit stopper la machine de babord; en ordonnant « d'envoyer » sa voix était bien émue, et sa main tremblait quand il vint serrer la mienne. J'avoue que j'étais bien un peu comme lui. J'invoque déjà la petite âme blanche et pure qui viendra un jour

cueillir sa dépouille mortelle sur les grosses vagues du grand Océan Indien. Adieu, petit Charlot, ou mieux au revoir, j'espère.

CONDITIONS D'ADMISSION ET PROGRAMME D'ENSEIGNEMENT A L'UNIVERSITÉ L'AURORE.

PROSPECTUS DE L'ÉCOLE.

LE nouveau programme a pour but de compléter les précédents, en déterminant les diverses sections de l'enseignement et précisant l'objet du Cours Supérieur.

I. Admission.

1°. — L'Ecole ne reçoit que des Externes.

2°. — Peuvent seuls être admis en première année du Cours Préparatoire les jeunes gens de 15 à 20 ans, possédant assez la langue chinoise pour n'avoir plus besoin de l'étudier spécialement et libres, par conséquent, de consacrer tous leurs efforts à l'étude des langues étrangères et des sciences.

3°. — Il y aura un examen d'entrée. On proposera à tous les candidats un sujet de Composition Chinoise.

Ceux qui se présenteraient ayant déjà quelque connaissance de la langue française, devront également subir un examen sur cette langue, ainsi que sur les matières enseignées à l'Ecole (spécialement les mathématiques) dans les divisions inférieures à celle où ils prétendent être admis. Si, après un mois, un élève est reconnu incapable de suivre le cours, il devra descendre dans la classe inférieure ou se retirer.

Pour être admis au Cours Supérieur, soit dans la Section des Lettres, soit dans la Section des Sciences, l'élève devra présenter le certificat de capacité qui lui aura été délivré à la fin du Cours Préparatoire. — Quant aux candidats qui demanderaient à y être reçus venant d'un autre établissement, ils auront à subir un examen portant sur tout le programme du Cours Préparatoire : ils devront montrer principalement qu'ils connaissent les sciences élémentaires et qu'ils sont capables de suivre un enseignement donné en français.

Avant d'entrer à l'Ecole, tout élève admis devra fournir une caution et signer avec son répondant l'engagement suivant :

« Moi... (nom)..., candidat admis à l'Ecole L'Aurore, je pro-

mets de suivre tous les règlements de l'Ecole; en cas de maladie comme en tout autre embarras, mon répondant, Monsieur N., se chargera d'y pourvoir. » — Signatures.

II. Frais d'École.

1° — Les élèves verseront quarante dollars chaque année. La somme sera payée d'avance, à raison de vingt dollars par semestre.

2°. — Tout élève admis dans la 1re ou 2e division du Cours Préparatoire ajoutera, en entrant, dix dollars pour l'uniforme militaire.

3°. — Les élèves du Cours Supérieur payeront en plus chaque année, en rentrant, la somme de cinq dollars comme frais de cours lithographiés ou de modèles.

Nota. — Un élève qui se retirerait de lui-même ou devrait quitter l'Ecole pour infraction au règlement, ne sera pas admis à réclamer quoi que ce soit de la somme versée.

4°. — Les élèves trouveront à proximité de l'Ecole une habitation convenable. Le prix du logement sera de quatre ou cinq dollars par semestre, payables d'avance.

La porte de la maison sera fermée le soir, à 9 heures, et ouverte le matin, vers le lever du soleil. Personne n'y pourra entrer durant la nuit.

On n'admettra à habiter dans cette maison que les élèves de l'Aurore et les domestiques à leur service. L'entrée en sera rigoureusement interdite à toute personne suspecte.

Tout élève qui cessera de suivre les cours de l'Ecole pour quelque raison que ce soit, excepté les cas de maladie ou de congé régulier, devra aussitôt quitter cette maison; on lui remettra, sur sa demande, partie de la somme versée pour le loyer, proportionnelle au temps qui reste à s'écouler jusqu'à la fin du semestre.

III. Stimulants.

1°. — A partir de la troisième année du Cours Préparatoire, il y aura chaque semaine une composition écrite et examen oral sur une matière du programme.

Pendant les deux premières années, l'examen oral sera remplacé par une répétition générale, et faite dans la classe tous les mois, de tout ce qui aura été appris au cours du mois. La composition écrite s'y fera comme dans les autres divisions.

Un Bulletin mensuel fera connaître aux parents des élèves le résultat de ces examens. Le Préfet des Etudes de concert avec les professeurs y ajoutera une note générale sur la conduite de

chaque élève, et, s'il y a lieu, quelques observations particulières.

Il est fort désirable qu'il en soit accusé réception, afin que l'on puisse constater à l'Ecole si le Bulletin est parvenu à sa destination.

Les parents qui souhaiteraient des explications plus amples sur tel ou tel point qui regarde la Direction de l'Ecole, n'auront qu'à s'adresser au Préfet des Etudes, seul responsable. Il sera heureux de leur donner satisfaction.

2°. — Tous les six mois, il y aura un examen plus général sur toutes les matières étudiées depuis l'ouverture des cours. A la fin de l'année scolaire, c'est-à-dire vers le 1er juillet, la moyenne des deux examens semestriels combinée avec les notes hebdomadaires constituera un Bulletin de passage dans la division supérieure. L'élève qui n'obtiendra pas la note « passable », c'est-à-dire une moyenne de 10 points, ne sera pas admis à monter. Il pourra seulement être autorisé à suivre de nouveau le cours où il n'a pas réussi. Nul élève, d'ailleurs, ne redoublera plus d'une fois.

Le résultat de l'examen semestriel sera proclamé en séance publique et inscrit dans le journal de l'Ecole qui paraîtra tous les six mois.

A la fin de l'année scolaire, on décernera des récompenses aux deux plus méritants de chaque classe, pourvu qu'ils aient obtenu à l'examen final, au moins la note « très bien », c'est-à-dire une moyenne de 15 points dans le Cours Préparatoire, ou la note « bien », c'est-à-dire une moyenne de 14 points dans le Cours Supérieur.

3°. — A la fin du Cours Préparatoire, l'examen comprendra la répétition de tout l'enseignement reçu pendant les trois années. Les élèves feront trois compositions écrites sur la langue française (thème, version, développement sur un sujet facile), — une composition écrite en chinois, et un devoir de sciences élémentaires (arithmétique, algèbre, géométrie, physique) conformément au programme du Cours Préparatoire. — L'examen oral portera sur les mêmes matières, le chinois excepté, ainsi que sur l'histoire et la géographie générale.

Le résultat de cet examen combiné avec les notes des examens semestriels des trois années, servira à établir un certificat de capacité correspondant à peu près à celui du baccalauréat français (1ère partie, latin-langues vivantes).

4°. — Le Cours Supérieur terminé avec succès, l'élève recevra un diplôme correspondant aux diplômes des Ecoles d'Europe.

Pour la section des Lettres, ce sera comme l'équivalent de la licence ès-lettres en France, et pour la section des sciences, l'équivalent de la licence ès-sciences.

Nota. — L'élève qui n'atteindra pas la note suffisante pour toutes les parties du cours, c'est-à-dire une moyenne de 10 points, mais qui, d'ailleurs, s'en approchera d'assez près, aura droit à un diplôme particulier pour une partie des Etudes, par exemple, la langue française, la langue anglaise, la physique, la chimie, etc.; ce diplôme portera une indication sommaire des autres études qu'il aura faites à l'Ecole.

5°. — Afin de stimuler davantage les élèves, à partir de la troisième année du Cours Préparatoire, l'on enverra deux fois l'an en Europe les compositions écrites. Elles y seront examinées, comparées et notées. Le résultat sera communiqué aux élèves et à leurs familles.

Deux fois l'an également, on exposera, dans l'Ecole même, les divers travaux des élèves et l'on invitera des personnes compétentes à les voir et à les apprécier.

Quant aux compositions chinoises, elles seront soumises, de la même façon, à des Maîtres étrangers à l'Ecole.

6°. — Autant qu'il sera possible, le professeur fera visiter aux élèves qui suivent les cours pratiques, des usines, ateliers, chantiers ou magasins. Les élèves devront chaque fois écrire un rapport personnel sur ce qu'ils auront remarqué.

7°. — Une bibliothèque, des échantillons, des collections seront peu à peu mis à la disposition des élèves, qui pourront consulter des livres utiles ou se récréer, et voir les principaux objets ou modèles des objets sur lesquels aura porté l'enseignement du professeur.

8°. — Enfin comme des distractions modérées sont très propres à soutenir les efforts des élèves, ils auront, dans le courant de l'année, quelques séances récréatives. Ils pourront aussi prendre part à des concours de jeux avec d'autres Ecoles.

Les élèves du Cours Supérieur auront des conférences le dimanche, et on les habituera peu à peu à les donner eux-mêmes sous la direction des professeurs.

IV. Règlement général et sanctions.

1° — Les cours s'ouvriront le 1er septembre pour se clore au 30 juin. Ils seront interrompus par les vacances du 1er de l'an chinois (22 du 12e mois au 18 du 1er mois de l'année suivante). Tous les élèves devront se présenter au jour fixé et personne ne pourra quitter avant la fermeture des cours.

Par ailleurs, les cours chômeront le dimanche, le jeudi après-midi, les jours de fêtes chinoises, aux fêtes chrétiennes principales et le jour du premier de l'an européen. Quand il n'y aura aucune fête,

on fixera un jour entier de congé dans le courant du mois.

2°. — En dehors de ces congés, nul élève ne pourra s'absenter d'un cours quelconque sans l'autorisation du Préfet des Etudes, qui, dans l'intérêt des élèves, ne l'accordera qu'en cas de nécessité.

S'il s'agit d'un ou de plusieurs jours, pour obtenir l'autorisation, il faudra présenter une demande des parents accompagnée de leur carte et adressée directement au Préfet des Etudes, qui répondra lui-même par écrit.

3°. — La présence aux cours sera exactement notée à chaque classe et vérifiée tous les jours par le Préfet des Etudes. Il sera fait mention des absences dans le Bulletin mensuel envoyé aux parents. Des absences réitérées (par exemple, trois ou quatre fois dans une semaine, six ou huit fois dans un mois) et non autorisées nécessiteraient l'exclusion de l'Ecole.

Il en sera ainsi des devoirs et leçons de chaque jour, et de l'examen hebdomadaire. Quant à l'examen semestriel, quiconque s'en dispenserait par soi-même, serait considéré comme renonçant à faire partie de l'Ecole et ne serait pas admis à la rentrée suivante.

De même si un élève quittait l'Ecole pour étudier dans un autre établissement ou, sans autorisation, suivait des cours publics au dehors pendant l'année scolaire, ou encore passait des examens officiels, à moins de circonstances particulières sur lesquelles le Directeur se réserve de décider, il ne serait plus reçu à l'Aurore.

4°. — Si un élève ne paraît pas apte à poursuivre ses études à l'Ecole, on l'avertira à temps et on l'invitera à ne pas se représenter au semestre suivant. Il en serait de même, si des absences fréquentes ou prolongées, pour raison de santé ou autre, empêchaient un élève de suivre les cours avec profit: seulement, dans ce dernier cas on pourrait l'autoriser à refaire la classe dans les mêmes conditions qu'un élève qui n'a pas un examen suffisant.

5°. — A l'intérieur de l'Ecole, ainsi que dans l'habitation uniquement affectée aux élèves, — ceux ci s'abstiendront absolument de toute manifestation qui aurait une tendance politique ou religieuse.

6°. — Tout manquement à l'ordre général compris dans les dis positions précédentes ou au respect dû au personnel de l'Ecole, serait l'objet d'un avertissement, d'une réprimande publique ou de l'inscription au tableau avec l'indication de la faute, ou encore de toute autre sanction proportionnée. Une faute plus grave qui, à l'extérieur, serait de nature à compromettre la réputation de l'élève ou à nuire au bon renom de l'Ecole, de même que l'obstination à ne pas tenir compte d'observations répétées, serait punie de l'exclusion.

V. Programme des Études.

I. COURS PRÉPARATOIRE.

Première année.

1er Semestre — *(septembre à janvier).*

1. Français. — Fa yu tsin kiai.
2. Mathématiques. — Arithmétique pratique (4 opérations et fractions).
3. Chinois. — Morceaux choisis. — Composition mensuelle.
4. Histoire ancienne. — Asie occidentale. — Egypte.
5. Géographie générale. — Asie moderne.

2e Semestre — *(février à juillet).*

1. Français — Fa yu tsin kiai. — Grammaire française (P. Tsang), y compris la conjugaison régulière. — Quelques extraits faciles.
2. Mathématiques. — Complément de l'arithmétique pratique.
3. Chinois. — Morceaux choisis. — Composition mensuelle.
4. Histoire ancienne. — Grèce et Rome.
5. Géographie générale. — Europe.

Nota. — 1. 16 heures, — 2. 2h., — 3. 2h., — 4. 2h — Total 22 heures par semaine. — Exercice militaire 2h. — Dessin d'agrément facultatif 2h.

Deuxième année.

1er Semestre — *(septembre à janvier).*

1. Français. — Etude des mots et des formes. — Grammaire (P. Tsang), 1ère partie.
2. Mathématiques. — Arithmétique (répétition). — Algèbre. — Opérations. — 1er degré.
3. Chinois. — Morceaux choisis. — Composition mensuelle.
4. Histoire. — Moyen âge jusqu'au 13e siècle.
5. Géographie générale. — Afrique et Océanie.

2e Semestre — *(février à juillet).*

1. Français. — Etude des mots et des formes. — Grammaire (P. Tsang), 2e partie. — Quelques extraits faciles.

2. Mathématiques. — Algèbre (répétition). — Géométrie plane.
3. Chinois. — Morceaux choisis. — Composition mensuelle.
4. Histoire. — Suite du moyen âge jusqu'au protestantisme.
5. Géograp. générale. — Amérique.

Nota. — 1.15 heures. — 2. 3h., — 3. 2h., — 4. 2h., — Total 22 heures, par semaine. — Exercice militaire 2h. — Dessin d'agrément facultatif 2 h.

Troisième année.

1er Semestre — *(septembre à janvier)*.

1. Français. — Eléments de syntaxe. — Grammaire (P. Tsang) (répétition). — Extraits des écrivains français.
2. Mathématiques. — Géométrie plane (répétition). — Géométrie dans l'espace.
3. Physique élémentaire. — Pesanteur, chaleur.
4. Chinois. — Composition mensuelle.
5. Anglais. — Prononciation, grammaire, lectures.
6. Histoire générale. — XVIe et XVIIe siècles.
6. Géographie. — Chine (P. Richard).
7. Philosophie. — Quelques questions de Logique et Métaphysique.
8. Dessin linéaire.

2e Semestre — *(février à juillet)*.

1. Français. — Comme le 1er semestre.
2. Mathématiques. — Algèbre, 2e degré et progressions. — Géométrie (répétition). — Arithmétique et algèbre (répétition).
3. Physique élémentaire. — Acoustique, optique, électricité.
4. Chinois. — Composition mensuelle.
5. Anglais. — Grammaire, exercices oraux et écrits, lectures.
6. Histoire générale. — XVIIIe siècle jusqu'à la révolution française de 1789.
6. Géographie. — Chine (P. Richard).
7. Philosophie. — Quelques questions de Logique et de Métaphysique.
8. Dessin linéaire.

1. 8h. — 2. 4h., — 3. 3h., — 5. 4h., — 6. 3h., — 7. 1h. ½. — 8. 2h. Total. — 24 heures et demie. — Exercice militaire facultatif.

Nota. — 1°. Tous les cours, excepté ceux qui sont accompagnés de la note « facultatif », sont obligatoires pour tous les élèves.

2°. A la fin du Cours Préparatoire, on délivre un certificat de capacité aux élèves qui l'ont suivi avec succès.

2° COURS SUPÉRIEUR.

Première division. — Lettres.

1ere Section. — (philosophie).

Première année.

1. Philosophie. — 4 h.
2. Français. — Lectures et composition. — 3 h.
3. Histoire politique d'Europe. — Formation des États modernes.
3. Géographie correspondante. — 3 h.
4. Exercices de lecture ou parole publique. — 1 h.
5. Histoire naturelle. — Règne végétal. — 2 h.
6. Hygiène. — 1 h.

Total — 14 heures.

Deuxième année.

1. Philosophie. — 4 h.
2. Français. — Lectures. — Principes généraux de Rhétorique avec exercices de composition. — 3 h.
3. Histoire politique. — Continuation du cours, et formation des États-Unis et du Japon.
3. Géographie correspondante. — 3 h.
4. Exercices de lecture ou parole publique. — 1 h.
5. Histoire naturelle. — Règne animal. — 2 h.
6. Hygiène. — 1 h.

Total. — 14 heures.

Troisième année.

1. Philosophie. — Cours général de droit international et administratif. — 4 h.
2. Français. — Lectures, exercices de composition oratoire. — 3 h.
3. Histoire de la Chine. — Revue rapide de l'histoire ancienne, Chine moderne.

3. Géographie de la Chine et des pays voisins. — Asie Russe, Indes Anglaises et Françaises, Japon. — 3 h.
4. Exercices de lecture ou parole publique. — 1 h.
5. Histoire naturelle. — Règne minéral. — 2 h.
6. Hygiène. — 1 h.

Total. — 14 heures.

Nota. — 1°. La conférence du dimanche, quand elle aura lieu sera obligatoire.

2°. Les élèves seront libres de suivre un autre cours, mais un seul, — soit l'Anglais, soit la Chimie, ou tout autre cours pratique de la 2e section des lettres. Une fois inscrits, ils devront le suivre au moins pendant tout le semestre.

L'examen final, passé avec succès, donnera droit à un diplôme correspondant d'une certaine façon au diplôme français de la licence ès-lettres (philosophie).

2e Section (langues).

Première année.

1. Philosophie. — (1ere ou 2e année). — 4 h.
2. Français. — } Lectures. — Composition (lettres, rapports). —
3. Anglais. — } Conversation. — 6 h.
4. Chinois. — 2 h.
5. Histoire commerciale et industrielle d'Europe.
5. Géographie commerciale et industrielle d'Europe. — 3 h.
6. Tenue des livres et comptabilité. 2 h.
7. Hygiène. — 1 h.

Deuxième année.

1. Philosophie (1ere ou 2e année). — 4 h.
2. Français. — } Lecture. — Composition (lettres, rapports). —
3. Anglais. — } Conversation. — 6 h.
4. Chinois. — 2 h.
5. Hist. commer. et industr. d'Amérique et du Japon.
5. Géogr. commer. et industr. d'Amérique et du Japon. — 3 h.
6. Effets de commerce et de banque, échantillons de commerce. — 2 h.
7. Hygiène. — 1 h.

Troisième année.

1. Eléments de droit commercial. — 3 h.

2. Administration des Douanes. Organisation d'une maison; — Patron, commis, emballages, expéditions, etc.
3. Français. — Lecture. — Composition (lettres, rapport). —
4. Anglais. — Conversation. — 6 h.
5. Chinois. — 2 h.
6. Hist. commer. et industr. de la Chine.
6. Géogr. commer. et industr. de la Chine. — 3 h.
7. Hygiène. — 1 h.

L'examen final passé avec succès, donnera droit à un diplôme correspondant d'une certaine façon au diplôme français de la licence ès-lettres (langues vivantes).

3e Section — (Mixte).

Les élèves qui voudraient se préparer pour la pharmacie suivront les cours de la 2e section. Mais, à la place de l'anglais, de l'histoire et de la géographie, ou même de certains cours commerciaux (surtout en 2e année), — ils assisteront aux cours de Chimie (division des sciences) et d'histoire naturelle (1ere section des lettres), et pourront travailler au Laboratoire sous la direction des professeurs.

L'examen final, passé avec succès, donnera droit à un diplôme correspondant à ceux des sections précédentes.

Deuxième division. — Sciences.

Première année.

1. Philosophie.
2. Mathématiques. — 6 h.
   Arithmétique: — Révision et théories.
   Algèbre: — Elémentaires complètes. — Notion des dérivées.
   Géométrie: — Compléments (IIIe et Ve livres). — Courbes usuelles.
   Trigonométrie.
3. Physique générale. — Pesanteur et chaleur.
3. Chimie inorganique. — 4 h.
4. Cours technique. — Architecture. — 2 h. 1/2
5. Français. — Lecture, composition et conversation. — 3 h.
6. Hygiène. — 1 h.

Deuxième année.

1. Philosophie.

2. Mathématiques. — 4 h. { Compléments d'algèbre. — Calcul différentiel et intégral. Descriptive. — Analytique (Double X).
3. Physique générale — Electricité. — Optique. — Acoustique.
3. Chimie organique. — 4 h.
4. Cours technique. — Construction de machines. — 2 h.½
5. Français. — Lecture, composition et conversation. — 3 h.
6. Hygiène. — 1 h.

Troisième année.

1. Mathématiques. — 3 h. { Analytique (Triple X). Mécanique rationnelle.
2. Cours technique. { Arpentage. — Levé des plans. — Nivellement. — Physique industrielle. — Machines à vapeur. — Chimie analytique. — Manipulations.
3. Français. — Lecture, composition et conversation. — 3 h.
4. Géologie et minéralogie. — 2 h.
5. Hygiène. — 1 h.

L'examen final, passé avec succès donnera droit à un diplôme correspondant au diplôme français de la licence ès sciences.

Nota. — Les élèves qui se destineraient à la médecine, pourraient se dispenser des cours techniques, et des mathématiques en deuxième et troisième années. Mais ils devraient suivre les cours d'histoire naturelle avec les élèves de la division des Lettres.

COURS COMPLÉMENTAIRE.

Cours Techniques.

1. Mécanique appliquée. Statique graphique.
2. Résistance des matériaux et stabilité des constructions avec application à des projets de ponts et autres ouvrages d'art.
3. Hydraulique avec application au calcul des profils d'un canal. — Section d'aqueduc — projet de distribution d'eau pour une ville.
4. Chemins de fer.
5. Electricité: application aux travaux publics et industriels.
6. Chimie industrielle, — manipulations.

Ce cours se fera d'abord en une année, et l'examen final donnera droit à un brevet d'ingénieur. Mais on pourra, selon les circonstances,

le développer davantage une 2e année pour telle ou telle partie, par exemple, les chemins de fer, les mines, etc. En ce cas, l'Ecole donnera un brevet spécial d'ingénieur des chemins de fer, des mines, etc.

Règlement de la maison pour le temps des classes.

Lundi, mardi, mercredi, vendredi, — les cours auront lieu à des heures qui seront indiquées aux élèves, à l'ouverture des classes, dans un règlement particulier.

Jeudi et Samedi matin, — ce sera le règlement ordinaire des classes. Il y aura composition écrite tous les jeudis. — Jeudi après midi, Congé.

Samedi après midi, — examens pour les élèves du Cours Supérieur et de 3e année du Cours Préparatoire. — Classe pour les élèves des deux premières années du Cours Préparatoire et répétition.

Dimanche, — congé. Une conférence aura lieu habituellement chaque dimanche pour les élèves du Cours Supérieur.

Nota. — 1°. L'Ecole sera ouverte le matin, à 8 h, et fermée avant midi; — le soir, à 2 h., et fermée à 7 h.

2°. Les élèves pourront, dans l'intervalle des cours, voir les professeurs, mais seulement aux heures que chaque professeur fixera. Ils auront soin, s'ils attendent à la porte, d'éviter toute conversation et tout bruit capables de troubler l'ordre de la maison. Personne ne sera admis chez les professeurs entre 11 h. 3/4, le matin, et 1 h. 1/2, ni après 6 h. 3/4, le soir.

3°. Aucun élève ne sortira des salles de classes durant le cours ni ne se déplacera. Mais tous écouteront le professeur à la place qui leur aura été assignée, sans l'interrompre ou causer avec les voisins, se contentant de répondre aux interrogations et ne questionnant le professeur qu'après en avoir obtenu la permission.

4°. Tout élève qui aura été absent d'un cours, même avec autorisation, devra présenter au professeur, en rentrant en classe, un billet d'admission signé du Préfet des Etudes.

5°. Comme le bel ordre qui règne dans une Ecole est le signe le plus manifeste d'une bonne éducation, les élèves auront à cœur d'entretenir la propreté tant dans leur personne que dans les objets et locaux mis à leur disposition; ils éviteront de détériorer (les réparations seraient à leurs frais) et déplacer quoique ce soit, de cracher sur le parquet des classes et dans les corridors, et se garderont de tout ce qui dans leur tenue ou leurs paroles serait de nature à choquer leurs camarades ou les visiteurs. Pour cette raison aussi, ils ne fumeront pas à l'intérieur de la maison.

NOTES SUR LA NOUVELLE ORGANISATION DES ÉCOLES EN CHINE.

Septembre 1908.

I. D'APRÈS le règlement impérial du 13 janvier 1903, on ouvrira les écoles suivantes :

I. *Ecoles maternelles.*

Elles seront placées à côté des orphelinats et des maisons des veuves vertueuses. Le but de ces Ecoles est double : recueillir les enfants de trois à sept ans pendant quelques heures de la journée, pour les éloigner des dangers de la rue, leur donner les premières notions de morale, et former des nourrices et des gouvernantes, ainsi que des maîtresses pour les petites écoles domestiques. L'envoi des enfants aux écoles maternelles est libre.

II. *Ecoles primaires inférieures ou du premier degré.*

Les Ecoles primaires sont de deux sortes : Ecoles primaires du premier degré et Ecoles primaires supérieures.

L'enseignement dans les Ecoles primaires du premier degré, que nous appellerons inférieures, embrasse la morale, l'étude et l'explication des Canoniques, la langue chinoise, l'arithmétique, l'histoire, la géographie, les sciences physiques et la gymnastique.

Les enfants de sept ans sont reçus dans ces Ecoles : les études sont de cinq ans, à raison de trente heures par semaine. Pour le moment la fréquentation des Ecoles primaires inférieures est facultative. De temps en temps il est question d'instruction obligatoire, mais pour plusieurs causes, on attendra longtemps avant que ces rumeurs soient fondées.

L'instruction est donnée gratuitement ; mais, d'un autre côté, les Ecoles devront être établies et entretenues par les localités ; les biens communaux faisant souvent défaut, on aura besoin de recourir à des contributions et à des impôts, pour faire face aux dépenses.

Les grandes sous-préfectures ouvriront au moins trois écoles primaires inférieures ; les petites en ouvriront deux ; les gros bourgs une. De plus, chaque village de cent familles devrait avoir son Ecole primaire inférieure, dans laquelle seraient reçus aussi les enfants des familles distantes d'un demi-li de l'Ecole ; c'est là un idéal à atteindre peu à peu. Dans les cinq premières années à partir de la publication du règlement, chaque groupe de quatre cents familles ouvrira une école ; et avant dix ans chaque groupe de deux cents fa-

milles en fera autant. Une certaine liberté est donnée quant aux matières à enseigner; l'enseignement sera plus ou moins complet d'après les circonstances.

En plus des écoles primaires ouvertes par les autorités locales, et qui pour cela sont appelées officielles, il y a des écoles publiques ouvertes et entretenues avec des ressources appartenant en commun soit à une ville, soit à un marché, soit à un bourg ou hameau. Il est à remarquer que le règlement autorise à affecter aux écoles les revenus de certains biens fonds donnés d'abord pour des œuvres de bienfaisance, pour des bonnes œuvres, pour des comédies et pour des fêtes superstitieuses. Sont encore appelées écoles publiques, celles ouvertes et entretenues par des souscriptions, soit de personnes particulières, soit de personnes morales. Enfin les Ecoles ouvertes par des particuliers chez eux, pour les enfants de la famille, celles ouvertes dans des familles particulières pour les enfants du voisinage, fréquentées par plus de trente élèves, et ce les ouvertes par des maîtres dans leurs maisons, fréquentées aussi par plus de trente élèves sont appelées écoles primaires privées. Les écoles primaires publiques et privées sont administrées d'après le règlement des écoles primaires officielles.

L'ouverture et la fermeture des Ecoles communes ne se feront qu'après avis donné aux autorités locales et après approbation reçue. Avant d'ouvrir une école privée il faut obtenir l'autorisation de l'autorité locale. Si elle venait à être fermée, avis en sera donné à la même autorité. Des récompenses honorifiques sont promises aux notables qui s'emploieront soit à réunir des souscriptions pour ouvrir des écoles publiques, soit à exhorter les gens à ouvrir des écoles privées. On tiendra compte de la conduite des mandarins au sujet des Ecoles pour juger de leur administration.

III. *Ecoles primaires supérieures.*

Le cours des Etudes y est de quatre ans avec trente six heures de classe par semaine; les matières enseignées sont celles des écoles primaires inférieures, auxquelles est ajouté le dessin. L'étude des langues étrangères y est généralement interdit; une exception peut être faite pour les écoles des villes ouvertes au commerce étranger. Sont admis dans ces écoles les élèves qui ont fini les études de l'école primaire inférieure.

On peut ouvrir des écoles primaires supérieures dans les marchés, dans les faubourgs des villes et dans les bourgs; on devra en ouvrir au moins une dans toutes les sous-préfectures, même les plus reculées et les plus petites. Il y a des écoles primaires supérieures officielles, publiques et privées, qui peuvent être ouvertes et entrete-

nues comme les écoles primaires inférieures. Cependant l'instruction n'y est pas gratuite; les sommes à payer par les élèves seront réglées d'après les circonstances locales.

IV. *Ecoles moyennes.*

L'instruction qu'on donnera dans ces écoles se rapproche de celle qu'on appelle en France secondaire moderne. Elle doit servir de base aux études ultérieures ou du moins permettre aux élèves, qui ne désireraient pas poursuivre la carrière des études, de faire figure honorable dans le monde.

Toutes les préfectures devront avoir une école moyenne; les sous-préfectures sont libres d'en ouvrir une ou de s'en passer. Le nombre des élèves peut varier de trois à quatre cents. Dans quelques cas il pourra monter jusqu'à six cents. Les écoles moyennes peuvent être ou officielles, si elles sont ouvertes par les mandarins, ou publiques si elles le sont par des notables et des personnes associées, ou privées, si c'est un particulier qui se charge des frais de l'ouverture. La reconnaissance officielle peut être donnée aux écoles publiques et privées, après enquête portant sur la force des études et la conformité du règlement avec le règlement officiel. Après leur reconnaissance ces écoles sont soumises à l'inspection des autorités locales, qui sont aussi chargées de leur protection; elles pourront même emprunter des lieux publics et des pagodes pour leur installation. Les élèves des écoles reconnues seront traités, à la fin de leurs études, pour les grades et les récompenses, comme les élèves des Ecoles officielles. Les contributions scolaires pour les élèves des écoles officielles seront fixées dans les diverses provinces d'après les circonstances.

Les études, dans les écoles moyennes, sont de cinq ans avec trente-six heures de classe par semaine. Les matières à étudier sont au nombre de douze: morale, étude et explication des classiques, langue et littérature chinoise, langues étrangères, telles que le japonais ou l'anglais obligatoire, le français ou l'allemand ou le russe, au choix, histoire, géographie, mathématiques, histoire naturelle, physique et chimie, administration et économie politique, dessin et gymnastique A l'instar des écoles européennes, on enseignera aux élèves le chant des hymnes moraux et patriotiques, ce qui doit être fait aussi dans les écoles primaires inférieures et supérieures.

Sont admis aux écoles moyennes, les élèves munis du diplôme de fin d'études primaires supérieures et ceux qui passent un examen d'entrée équivalent.

V. *Ecoles supérieures.*

Leur but est de compléter l'instruction secondaire des élèves et

de les préparer à leur entrée à l'Université. Les études sont de trois ans avec six heures de classe par jour. Il y aura une école supérieure par province, pouvant recevoir plus de six cents élèves. Les frais à payer par les élèves seront réglés d'après les circonstances.

Il y aura trois sections répondant à trois groupes de facultés de l'Université. On préparera les élèves dans la première section aux facultés des canoniques, de droit, des lettres et du commerce; dans la deuxième, aux facultés des sciences, du génie civil et d'agronomie; dans la troisième, à la faculté de médecine. La morale, les canoniques, la littérature chinoise, les langues étrangères et la gymnastique sont des matières d'études communes à tous les élèves; mais, en outre, les élèves de la première section étudieront l'histoire, la géographie, l'éloquence, le droit et l'économie politique. Les élèves de la deuxième section étudieront les mathématiques, la physique, la chimie, la géologie, la minéralogie, et le dessin. Les élèves de la troisième section étudieront le latin, les mathématiques, la physique, la chimie, la zoologie et la botanique. La langue étrangère à étudier de règle dans la première et la deuxième sections est l'anglais, et dans la troisième, l'allemand; de plus, dans la première et la deuxième sections les élèves choisiront entre le français et l'allemand, et ceux de la troisième entre le français et l'anglais. Le règlement prévoit encore d'autres combinaisons d'études pour les élèves qui désirent se spécialiser.

Seront admis aux écoles supérieures, au concours, les élèves qui ont fini les études des écoles moyennes, et ceux qui sans avoir le diplôme de fin d'études de l'école moyenne, en auraient acquis les connaissances.

VI. *Université.*

Elle n'est encore qu'en projet; il a été dit dernièrement (août), que l'Université ouvrira ses cours l'an prochain. Quoi qu'il en soit, l'Université doit comprendre huit facultés et quarante-six carrières ou spécialités. A la fin du deuxième kiuen du règlement impérial, huit tableaux résument cette division de l'Université en facultés et spécialités.

1. La faculté des canoniques comprend dix spécialités, dont neuf pour les principaux canoniques tels que: Changements, Annales, Poésie, Printemps et Automne, Rites, Entretiens, Meng-tse, avec quelques-uns de leurs commentaires, et une pour la philosophie.

2. La Faculté de droit comprend deux spécialités: administration et législation.

3. La Faculté des lettres comprend neuf spécialités: histoire de Chine, histoire universelle, géographie générale et de la Chine,

de l'Angleterre, de la France, de l'Allemagne, de la Russie et du Japon.

4. La Faculté de médecine comprend deux spécialités: médecine et pharmacie.

5. La Faculté des sciences comprend six spécialités: mathématiques, astronomie, physique, chimie, histoire naturelle et géologie.

6. La Faculté d'agronomie comprend quatre spécialités: agriculture, chimie agricole, sylviculture, et art vétérinaire.

7. La Faculté du génie civil comprend neuf spécialités: mécanique appliquée aux travaux en terre et en bois, mécanique appliquée aux machines, architecture navale, arsenaux, électricité, architecture, chimie industrielle, pyrotechnique, mines et forges.

8. Enfin la Faculté du commerce comprend trois spécialités: banques et sociétés d'assurances, commerce et transports, douanes.

Les études de l'Université sont de trois ans, à l'exception des cours d'administration, de droit et de médecine dont la durée est de quatre ans. Les heures de classe pour chaque jour ne sont pas les mêmes pour tous les élèves; mais en général il y aura par jour au moins deux heures de classe, et au plus quatre heures.

Les huit facultés ci-dessus nommées seront toutes ouvertes à l'Université de Pékin; si dans la suite une province voulait ouvrir une Université, elle ne sera pas obligée d'y installer les huit facultés, mais elle ne peut y mettre moins de trois facultés. La contribution scolaire sera fixée plus tard d'après les circonstances. Il sera distribué des bourses aux élèves qui se feront remarquer par leurs progrès dans les études et leur bonne tenue. Ils perdraient le droit à la bourse, si leur conduite ou leur travail laissait à désirer, ou s'ils tombaient dans une maladie qui leur enlèverait l'espoir de finir leurs études.

Sont admis à suivre les cours de l'Université: les élèves qui sont munis de diplômes de fin d'études des écoles supérieures ou du cours préparatoire à l'Université ouvert temporairement. Si le nombre des candidats dépasse celui des places vacantes, il sera passé un concours d'entrée: tout candidat reçu à ce concours et empêché d'entrer à l'Université, a droit d'entrer sans examen à la rentrée suivante. Si le nombre des candidats est inférieur à celui des places, on admettra à l'Université des élèves non diplômés possédant les connaissances des élèves diplômés, après toutefois que les grands officiers du ministère de l'instruction auront acquis la certitude du fait de leurs connaissances. — Les élèves de l'Université avant d'y entrer chercheront des répondants parmi les mandarins de leur province en charge à Pékin. Si un des répondants,

pour une cause ou pour une autre, quittait sa charge, un autre mandarin prendra sa place.

VII. *Collège des Hautes Etudes.*

Il sera une annexe de l'Université de Pékin, et sera ouvert aux élèves qui, après avoir fini les études d'une spécialité, désireraient s'y perfectionner. Avant d'entrer au Collège, ils en feront la demande, qui sera soumise aux délibérations des professeurs de la Faculté. C'est le chancelier qui décidera de la demande. Les Etudes y seront de cinq années; les élèves pour y entrer n'auront pas besoin de répondants, et ne devront pas payer de frais d'études. Des facilités pour faire des voyages d'études seront données aux élèves; tous les ans les élèves présenteront à l'examen de qui de droit une relation des études faites dans l'année, qui sera soumise à l'examen des professeurs de la faculté compétente. Il est à désirer que les élèves du Collège à la fin de leurs cinq années aient élucidé quelque nouvelle doctrine, préparé un livre, ou inventé quelque machine pour l'avancement de la science ou de l'industrie.

VIII. *Ecoles normales de premier degré ou inférieures.*

Leur but est de former des maîtres pour les écoles primaires inférieurs et supérieurs. Il faut viser à ce que chaque sous-préfecture ait son école normale pouvant recevoir 150 élèves: celle de la capitale de la province pourra en recevoir trois cents. Les autorités trouveront les ressources nécessaires pour l'entretien des écoles normales et celui des élèves; ceux-ci n'auront rien à payer; mais à la fin de leurs études ils seront obligés de se consacrer à l'enseignement pendant six ans.

Les matières à étudier aux écoles normales inférieures sont: morale, étude et explication des canoniques, langue chinoise, pédagogie, géographie, histoire, mathématiques, histoire naturelle, physique et chimie, calligraphie, dessin et gymnastique.

D'après les circonstances des lieux on pourra ajouter une ou plusieurs des matières suivantes: langues étrangères, agriculture, commerce, travaux manuels. Les cours dureront cinq années scolaires ayant chacune quarante-cinq semaines avec trente-six heures de classe par semaine. Pour entrer dans ces écoles normales inférieures, il faut avoir de 18 à 25 ans, avoir fini les études des écoles primaires supérieures, jouir d'une bonne réputation, avoir une santé robuste et comprendre facilement la littérature chinoise. L'admission sera au concours. Si les circonstances des lieux le permettent, on pourra recevoir aux écoles normales inférieures des élèves payants, qui cependant à la fin de leurs études ne seront pas obligés de se consacrer à l'enseignement.

IX. *Ecoles normales supérieures.*

Elles sont ouvertes pour former le personnel enseignant et administratif des écoles normales inférieures et des écoles moyennes; il y en aura une dans chaque capitale de province; les études sont de trois ans avec trente-six heures de classe par semaine; la première année est commune à tous les élèves; durant les deux autres années, les élèves sont divisés en quatre spécialités ou carrières qui d'après la matière d'études prépondérante peuvent être appelées: a) langues; b) histoire et géographie; c) mathématiques, physique et chimie; d) histoire naturelle. Le nombre d'élèves à admettre aux écoles normales supérieures est fixé à deux cent quarante. Les études sont gratuites, mais à la fin de leurs études les élèves doivent se consacrer durant six ans à l'enseignement. Les élèves payants, qui peuvent être admis aux écoles normales supérieures, ne sont pas tenus de se consacrer à l'enseignement. Peuvent être admis aux écoles normales supérieures, d'abord les élèves qui ont reçu le diplôme de fin d'études, soit dans une école normale inférieure, soit dans une école moyenne; ensuite ceux qui, sans avoir reçu ce diplôme dans une école officielle, prouveraient par un examen, passé devant le bureau provincial de l'instruction, avoir acquis des connaissances égales à celles des élèves diplômés aux susdites écoles.

1. Notes. — Dans les diverses écoles, on donne aux élèves des notes ou bons points qui répondent les uns à leur conduite, les autres à leur succès aux examens. Les élèves sont classés d'après le total de ces notes. Le maximum est cent. Les élèves qui auront plus de 80 points sont classés « excellents »; ceux qui en ont plus de 60 sont classés « bons »; ceux qui en ont plus de 40 sont classés « moyens »; ceux qui en ont plus de 20 sont classés « inférieurs » et sont admissibles, et enfin ceux qui en ont moins de 20 sont classés « derniers » et doivent quitter l'école.

2. Jours de cérémonies. — Ils sont de trois classes: la première comprend l'anniversaire des personnes impériales et de Confucius; la seconde comprend les jours d'ouverture et de fermeture des classes; la troisième comprend le premier jour de l'année et le premier jour de chaque lune. En ces jours, les élèves, conduits par leurs supérieurs et leurs professeurs se rendent en habits de cérémonie à la grande salle. Pour l'anniversaire des personnes impériales ils font trois génuflexions et neuf prostrations devant la tablette impériale. Pour l'anniversaire de Confucius et aux jours de cérémonies de la deuxième et de la troisième classe, les trois génuflexions et les neuf prostrations se font devant la tablette de Confucius. Après

cela tout le monde se lève; le directeur de l'école, les officiers et les professeurs se tiennent debout tournés vers l'ouest; les élèves, debout aussi en face d'eux, leur font trois inclinations aux jours de cérémonie de la première classe; une génuflexion et trois prostrations aux jours de cérémonie de la deuxième et de la troisième classe.

3. Saluts aux supérieurs. — En arrivant à l'école les élèves font une génuflexion et trois prostrations au directeur, au préfet des études et à leurs professeurs; aux autres officiers et professeurs ils font une inclination de corps lorsqu'ils les voient pour la première fois. Dans la suite, lorsqu'un élève rencontre sur son chemin quelqu'un des officiers ou professeurs de l école, il lui fait une révérence.

4. Congés. — Les jours qui correspondent aux dimanches, il y a congé toute la journée; tous les jours de 5 à 7 heures du soir c'est un temps de repos. Pour des affaires urgentes un élève peut obtenir un congé d'un ou de plusieurs jours. Sont jours de congé extraordinaire: le 10e jour de la 10e lune, fête de l'Impératrice douairière; le 28e jour de la 6e lune, fête de l'Empereur; le 27e jour de la 8e lune, jour de la naissance de Confucius; le 5e jour de la 5e lune et le jour dit « milieu de l'automne ». Il y a aussi congé une vingtaine de jours à la fin et au commencement de l'année et une cinquantaine au temps des chaleurs.

5. Sanctions — Elles comprennent des récompenses et des punitions. Les récompenses sont de trois sortes: éloges, mentions honorables et cadeaux. Les punitions sont aussi de trois sortes: mauvais points, retenues ou privations de congés, et renvoi de l'école.

6. Examens. — Il y aura cinq sortes d'examens: occasionnels, de fin de semestre, de fin d'année, de fin d'études, et de passage à une école supérieure. Les examens occasionnels sont présidés par le professeur; ils n'ont pas de sanctions. Les examens de fin de semestre et de fin d'année sont passés devant le directeur et les professeurs de l'école. Leur sanction consiste à permettre à un élève de suivre la carrière des études ou à l'arrêter, soit en l'obligeant à redoubler le semestre ou l'année, soit en le renvoyant de l'école. Les examinateurs pour les examens de fin d'études dans les écoles moyennes et au dessous, sont les autorités locales avec le personnel dirigeant et enseignant de l'école.

Les élèves qui réussissent à l'examen reçoivent un diplôme de fin d'études. Enfin l'examen d'admission aux écoles moyennes est passé en dernier lieu devant le promoteur provincial de l'instruction, qui fixe ceux des élèves qui sont admissibles. L'examen final pour l'admission des élèves aux écoles supérieures est passé devant le vice-

roi ou le gouverneur de la province et le promoteur provincial de l'instruction.

7. Grades académiques. — Les élèves des écoles primaires supérieures peuvent être promus bacheliers; ceux des écoles moyennes, bacheliers présentables; ceux des écoles supérieures, licenciés; ceux des cours de l'Université, docteurs. Pour obtenir ces grades, il faut avoir fini les études des écoles respectives et subir avec succès ses examens spéciaux.

N. B. Il y a encore d'autres écoles indiquées dans le règlement impérial, telles que: écoles pratiques, qui se divisent en primaires, moyennes et supérieures; écoles de traducteurs, écoles des (nouveaux) docteurs et école normale du personnel dirigeant et enseignant des écoles pratiques.

D'après une décision récente (août 1908) toutes les écoles énumérées ci-dessus sont soumises à la direction du promoteur de l'instruction.

APPENDICE A. — Ecoles de filles.

D'après un règlement impérial paru en avril 1907.

I. *Ecoles primaires de filles.*

Les écoles primaires de filles sont de deux classes: premier degré et supérieures. Les premières sont pour les fillettes de sept à dix ans; les autres pour celles de onze à quatorze ans. Dans aucune école de filles on ne recevra des garçons. Avant d'ouvrir une école de filles quelconque, il faut en faire la demande à l'autorité locale; et une fois ouverte, l'école est soumise à son inspection. Les études à faire dans les écoles primaires sont: morale, langue chinoise, arithmétique, travaux féminins et exercices d'assouplissement. Le dessin et la musique seront facultatifs. Dans les écoles primaires supérieures, on enseignera les matières suivantes: morale, langue chinoise, arithmétique, histoire de Chine, géographie, sciences naturelles, dessin, travaux féminins et exercices d'assouplissement; on pourra ajouter le chant. Les études seront de huit ans, dont quatre dans les écoles primaires inférieures et quatre dans les écoles supérieures, les heures de classe par semaine dans les premières seront de 24 à 28, et de 28 à 32 dans les secondes. Si dans une localité l'école de filles n'était que demi-journalière (pour la moitié de la journée), les heures de classe seront fixées d'après les circonstances.

II. *Ecoles normales de filles.*

Elles sont ouvertes pour former les maîtresses des écoles primaires

de filles et pour enseigner aux filles les soins à donner aux enfants. Dans chaque sous-préfecture il y aura au moins une école normale ouverte par les autorités locales. Les élèves y seront reçues gratuitement. Les particuliers pourront aussi ouvrir des écoles normales, après toutefois en avoir reçu la permission des autorités.

Les matières à enseigner sont: morale, pédagogie, langue chinoise, histoire, géographie, mathématiques, sciences naturelles, dessin, tenue d'une maison, couture, arts manuels, musique et exercices d'assouplissement. Le cours est de quatre années, ayant chacune 45 semaines, avec 34 heures de classe par semaine.

D'après les circonstances on pourra ajouter un cours préparatoire à l'école normale; les matières à y étudier seront celles des deux dernières années des écoles supérieures de filles.

Seront admises aux écoles normales, les jeunes filles qui auront fini leur quatrième année d'école primaire supérieure et auront plus de 16 ans; on pourra y admettre les élèves qui auront fini les études de la deuxième année et auront plus de 13 ans mais à condition qu'elles suivront pendant un an le cours préparatoire. De plus pour qu'une fille soit admise à l'école normale, elle devra appartenir à une famille honorable, avoir une conduite irréprochable, être d'une constitution forte et sans défaut corporel, et avoir pour répondants des notables honnêtes et des membres de sa famille. — A la fin des études, les élèves seront obligées de se consacrer à l'enseignement durant trois ans, soit dans une école primaire de filles, soit dans une école maternelle. Un règlement paru au printemps dernier indique les grades littéraires, les titres honorifiques et les places à donner aux élèves qui ont terminé avec succès leurs études.

APPENDICE B.

Professeurs étrangers.

Le règlement prévoit que les écoles moyennes et supérieures engageront des professeurs étrangers; il les soumet à la direction du directeur de l'école et leur interdit toute ingérence dans les questions d'études en dehors de leur classe, et, s'ils sont missionnaires, toute tentative de prosélytisme.

Une circulaire du ministère a précisé, cet été (1908), la position des maîtres étrangers. Voici le résumé des principaux articles.

1. — Aucune école officielle ou publique ne peut engager un professeur ou un conseiller étranger sans l'autorisation du secrétariat du ministère.

2. — Le contrat d'engagement, qui doit reproduire en détail les articles de ce règlement sera, avant d'être signé, soumis au même secrétariat.

3. — Le professeur étranger est tenu de suivre la direction du directeur de l'école.

4. — Il ne s'occupera d'aucune affaire étrangère à son devoir professionnel.

5. — S'il est établi que sa conduite porte atteinte à la bonne renommée de l'école, ou s'il s'occupe de procès, il sera déchargé de son emploi.

6. — Pour engager un conseiller étranger, les écoles militaires doivent avoir l'autorisation du secrétariat du ministère de la guerre et de celui de l'instruction.

7. — Les honoraires du professeur étranger, fixés dans le contrat, seront en monnaie chinoise, et non en monnaie du pays du professeur.

8. — Si un maître étranger est chargé d'une mission scolaire spéciale, soit par le directeur, soit par les hautes autorités chinoises, il aura droit à une rémunération convenable.

9. — S'il doit abandonner son poste avant l'expiration de son engagement, il en donnera avis trois mois à l'avance au directeur de l'école.

10. — Si le professeur, pour cause de maladie, est empêché de faire sa classe pendant plus de quinze jours, il pourra à ses frais se trouver un remplaçant compétent. Si l'école nomme le suppléant, la moitié des honoraires du titulaire malade sera retenue pour payer le suppléant. Si la maladie se prolonge au delà de trois mois, le contrat d'engagement deviendra caduc.

11. — Si le professeur ou conseiller est resté à son poste jusqu'à la fin de son engagement et a donné pleine satisfaction, il lui sera fait une gratification montant aux honoraires de trois mois et il sera largement défrayé pour le retour dans sa patrie.

J. Tobar, S. J.

Extrait du calendrier-annuaire de l'observatoire de Zi-ka-wei pour 1909.

La question scolaire en Chine.

(Extraits de diverses lettres.)

Zi-ka-wei, 20 août 1909.

Vous avez su que les Américains avaient proposé au gouvernement chinois, de remettre la dette non encore payée depuis les Boxers à condition qu'il enverrait des sujets chinois étudier en Amérique. L'examen des candidats aura lieu ces jours-ci à Pékin.

Zi-ka-wei, 3 septembre 1909.

La question scolaire ne peut manquer de devenir de plus en plus importante et les écoles sérieuses resteront. Jusqu'ici le fonctionnement laisse fort à désirer au point de vue du sérieux. On a en tout cas le nombre. Il y a deux ans, on comptait déjà à Chang-hai 230 écoles grandes et petites. On distinguait parmi elles : 11 écoles normales, 12 écoles soi-disant secondaires, 107 écoles primaires, dont 37 sur les Concessions et 70 dans la ville chinoise ou les faubourgs, 26 écoles de filles. On compte 5 écoles fondées par des chinois et des européens, entre autres l'*Aurore*. Sur la même feuille chinoise, je vois la statistique des journaux de Chang-hai : 7 quotidiens, 11 mensuels ou demi-mensuels, 8 feuilles humoristiques quotidiennes, 4 anglais quotidiens, 1 français quotidien, 1 allemand hebdomadaire.

Pour l'examen d'envoi en Amérique le programme portait les points suivants : dissertation sur un thème chinois ; histoire et géographie de la Chine ; composition anglaise ; histoire grecque ou romaine ; histoire de l'Angleterre ou des Etats-Unis ; mathématiques : algèbre, géométrie plane, géométrie dans l'espace, trigonométrie.

A l'oral on devait traduire de l'allemand ou du français en chinois. La limite d'âge était de 15 à 20 ans.

L'autre jour paraissait dans un journal chinois un trait qui caractérise bien ce mouvement scolaire souvent utopique, mais très ardent. On racontait la mort d'un mendiant du Chan-tong. Ce mendiant (cet homme aux habits fleuris, comme dit le chinois) était fils de mendiante. Agé de 7 ou 8 ans à la mort de sa mère, il continua l'agréable profession de cette dernière ; mais très économe, il amassait sapèques sur sapèques.

Bientôt il put faire un placement à la caisse d'épargne. Après

quelques années il avait déjà un petit magot. Or, savez-vous ce qu'il en fit? Il le consacra à la construction d'écoles primaires, dans trois sous-préfectures. Après trente années de mendicité, il mourut, célibataire, mais fondateur d'écoles. Le gouverneur du Chantong a demandé au Régent, de faire écrire sa vie dans les annales de l'empire.

(du P. HAOUISÉE.)

Zi-ka-wei, 17 septembre 1909.

C'est un empressement d'enfant souvent peu raisonné qui préside à toutes les questions scolaires. Ajoutez le favoritisme pratiqué en grand à Pékin, et vous aurez une idée du sérieux de la chose. Cependant on compose à Pékin: 600 étudiants se sont présentés au concours.

La première épreuve éliminatoire était une dissertation chinoise sur un texte chinois équivalent à ceci: « Plus on sait, plus on s'aperçoit qu'on ne sait rien. » Venaient ensuite des questions sur l'histoire de la Chine, sur la géographie de la Chine. — Sur 600, 150 ont été admis; chose triste, plusieurs candidats auraient remis une copie blanche.

Sur ces 150 admis à passer la seconde composition éliminatoire: l'anglais, 68 seulement ont été reçus. Ils ont dû affronter la dernière épreuve éliminatoire; les sciences. J'ignore encore le résultat définitif. Je sais qu'un élève de l'Aurore a passé les deux premières épreuves, et on craint qu'il ne réussise à la troisième. Je dis « on craint », car c'est un des meilleurs élèves de l'Aurore; il est attiré par son frère et sa sœur, déjà en Amérique et par la bourse gouvernementale, nullement à dédaigner. Les élèves doivent partir vers la fin de septembre, conduits par l'ambassadeur Tchang et un haut mandarin. On donne à chaque étudiant 500 piastres pour préparer le départ.

Pendant ce temps, le ministère décidait la fondation de deux écoles spéciales pour les chemins de fer: l'une pour le nord, à Tien-tsin; l'autre pour le Sud, à Han-k'éou. Dans cette dernière on apprendra le français et l'anglais: dans la première, on apprendra en plus l'allemand et le russe. — Tout cela montre l'intention de développer de plus en plus les voies ferrées. Les chinois, d'abord un peu rebelles, trouvent cela très pratique, et c'est pour eux une note essentielle. La statistique des années 1907 et 1908 pour la ligne Chang-hai-Nankin le prouve: en 1907: 1,731,685 voyageurs de Chang-haï à Tchen-kiang. En 1908: 3,240,869 voyageurs, de Chang-hai à Nankin.

(du P. HAOUISÉE.)

Pa-pou ghiao, 28 septembre 1909.

Un mot au sujet du fameux examen de Pékin pour l'envoi en Amérique, afin de compléter les renseignements de ma dernière lettre: hier soir je recevais la visite d'un de mes anciens élèves de l'Aurore qui arrivait justement de Pékin, où il avait passé l'examen. Sur les 68 admis après l'examen d'anglais, 47 ont été finalement reçus après l'examen sur les sciences. — Cela fait donc en tout 47 admis sur 600 candidats. — Lui a été reçu le 13e. — Il va partir avec les autres le 12 octobre pour l'Amérique, conduit par un ancien étudiant de ce pays. — Un mandarin de haut rang les précède. On donne à chacun en plus du voyage 2000 piastres environ chaque année. Quant aux études, il me disait qu'on semblait les laisser assez libres; lui compte continuer les sciences et s'orienter du côté des chemins de fer.

En plus des trois examens éliminatoires « chinois — anglais — sciences », il y en avait un autre, presque insignifiant, sur le français ou l'allemand, au choix: version et thème. Il a pris le français, mais sans avantage, car c'était trop simple. C'est, je crois, le meilleur élève de l'Aurore qui s'en va encore, mais c'est si tentant! en plus il a déjà son frère et sa sœur là-bas: il est assez pauvre, fort intelligent, et n'a que seize ans. Comment ne pas profiter d'une occasion si belle?

Vous ai-je dit qu'un ancien élève de Zi-ka-wei après avoir passé un an à Bruxelles, chez nos Pères où il a été baptisé, a été premier à l'examen d'entrée à l'Université de Louvain? Un ancien élève de l'Aurore a été dernièrement reçu dans les premiers à l'Université de Pékin. (du P. HAOUISÉE.)

Boursiers Chinois.

(Extrait de l'Écho de Chine.)

Pékin doit présenter à l'heure actuelle l'aspect inaccoutumé d'un grand centre universitaire et, pour quelques jours, ce sont les étudiants de province qui tiennent le haut du pavé dans la capitale. Plusieurs centaines d'entre eux, en effet, sont venus de tous les points de l'Empire pour y subir les examens dont doit dépendre le choix des boursiers pour l'Amérique, et nous pouvons imaginer sans peine l'effervescence de cette jeunesse, espoir du pays, et frondeuse à l'excès.

Cent candidats seulement seront désignés pour être envoyés ensuite, aux frais de l'Etat, en des écoles spéciales ou collèges des

Etats-Unis qu'ils auront eux-mêmes choisis, soit pour suivre des cours techniques, soit pour suivre des cours ordinaires.

Le spectacle de cette jeunesse des Ecoles, en passe d'être examinée, et venue de points si divers, doit être chose bien curieuse et si la plume si avertie de notre collaborateur, M. T. T. Li, s'en mêlait, je suis sûr que nous aurions des pages d'une psychologie particulièrement suggestive.

Songez donc! Quels peuvent être les fruits de la culture actuelle?

On sait l'erreur du système initial. Le gouvernement, dans l'espoir de préparer rapidement des professeurs, avait commencé par fonder surtout des écoles supérieures, pour les étudiants ayant une certaine culture.

Hélas! d'une part, la mentalité de ces élèves, nageant entre deux eaux, impatients d'être diplômés, désireux de brûler les stations intermédiaires, et dédaigneux des notions élémentaires; d'autre part, l'indécision des directeurs changeant, modifiant, codifiant, et croyant réussir à coups de programme et à force de bluff, — sans parler de l'incapacité des professeurs tant chinois qu'européens, ceux-ci ne connaissant pas suffisamment la langue indigène, et ceux-là ne possédant pas à fond leurs matières, — c'était plus qu'il n'en fallait pour faire échouer cette première tentative où tout n'était que fatras et gâchis.

L'Edit du 15 mai 1907, sur l'importance de l'instruction primaire comme base de tout l'enseignement nouveau semble indiquer que Pékin s'est aperçu de la bévue commise.

Le ministère de l'Instruction publique ayant envoyé un rapport pour demander les modifications nécessaires, l'Empereur avait répondu:

« Nous trouvons que toutes les propositions, relatives aux écoles primaires, que le ministère nous a présentées sont bonnes et pratiques. Nous commandons aux vice-rois, gouverneurs et aux promoteurs de l'instruction publique de dire à toutes les écoles, officielles et privées, de s'y conformer sérieusement d'après la situation des pays et d'envoyer des délégués examiner de temps en temps les écoles.

A l'avenir, si un mandarin ou un notable, chargé des affaires scolaires, les néglige ou s'oppose à ces règlements améliorés, il sera gravement accusé par le ministère de l'Instruction publique et puni d'après la loi. »

C'est là une bonne mesure que nous avons louée en son temps.

Mais où en est-on aujourd'hui de l'application du nouveau système?

Que de nullités, sans doute, parmi ces 500 candidats qui sont venus affronter les examinateurs du Oéoupou et du Ministère de l'Education? Et est-il bien sûr, par ce temps de vénalité et de manigances mandarinales, que la palme reviendra aux plus méritants?

Quelles seront les matières des examens?

Il est intéressant de noter que les épreuves éliminatoires porteront, le premier jour, sur la littérature chinoise.

Ceci nous paraît être une excellente chose.

Il est inadmissible, en effet, que des Chinois devenus plus tard des professeurs, des savants, des politiques, des ingénieurs, etc., ignorent leur propre langue. Tout homme sans passion, même n'aime pas la Chine, en conviendra.

Qu'on simplifie le style, qu'on unifie le langage parlé, qu'on se contente d'une manière d'écrire simple et facile et se rapprochant du mandarin, comme nous l'avons déjà expliqué, nous admettons tout cela; mais tout lettré patriote doit avoir une connaissance de la langue, sinon profonde, du moins suf isante et appropriée aux besoins actuels.

Le second jour, et c'est très naturel puisqu'il s'agit de bourses pour l'Amérique — l'examen portera sur la composition et la littérature anglaises.

Seuls, les candidats admis à ces épreuves éliminatoires seront appelés à subir les autres épreuves qui doivent durer du 9 au 12 courant.

Nous relevons comme matière d'examen: les mathématiques, l'histoire, les langues vivantes, la physique et la chimie.

Nous ne pouvons pas, bien entendu, d'après ces vagues données, juger de l'importance de cet examen, mais a priori il nous paraît qu'il est d'un niveau plutôt bas.

Or, c'est là, croyons-nous, une autre faute. Il faudrait à notre sens, que les boursiers envoyés à l'Etranger aient passé leur baccalauréat, de la même force que les nôtres. Bien entendu, dans l'organisation des écoles actuelles, c'est un résultat difficile à obtenir. Mais avec le temps, et grâce à un enseignement mieux ordonné, il ne sera pas impossible de voir des étudiants chinois faire leurs études secondaires avant 18 ans, avec le même succès que nous. Tous ceux qui s'occupent de professorat, que nous avons eu occasion de consulter sont du même avis là-dessus.

Un bon bagage, en effet, est presque indispensable, pour l'étudiant, avant de se mettre en route.

Nous comptons revenir une autre fois sur ce sujet.

A. Monestier.

A TRAVERS LE KIANG-SOU.

Progrès de la Mission.

Cette année (1908-1909) le nombre des chrétiens s'est accru de 10251. Cette augmentation est due surtout à 7153 baptêmes d'adultes hors du danger de mort. Les sections qui ont donné le plus de baptêmes sont les suivantes: Siu-tcheou-fou occidental (1717); Ing-tcheou-fou (1268); Siu-tcheou-fou oriental (690); Ning-kouo,fou (549); Ngan-k'ing-fou (379).

Le nombre des enfants infidèles baptisés, soit à dimicile, soit dans les orphelinats depuis 1847, et morts pour la plupart, s'élève à 1,365,097.

Notre-Dame de Lourdes à Dangkoh.

(Du P. Durand à sa famille.)

Nos fêtes de Dangkoh pour l'ouverture du mois de Marie ont été cette année plus splendides encore que l'année dernière... J'avais invité la fanfare de T'ou-sé-wé avec plusieurs Pères de Zi-ka-wei. Tout s'est parfaitement passé malgré la foule énorme... Il y avait au moins 5000 chrétiens et de nombreux païens. Dans les canaux voisins de l'église on a compté plus de 500 barques. Ça été un nouveau triomphe pour N. D. de Lourdes dans ce pays... La fête était fixée au dimanche 2 mai. Les 3 jours précédents, du matin au soir, je passai mon temps au confessionnal; heureusement qu'un Père mon voisin vint m'aider: nous pûmes ainsi entendre plus de 1600 confessions.

« Le 1er mai, au soir, la fanfare de T'ou-sé-wé arrivait: 28 musiciens! Après le souper, illuminations dehors devant l'image de N. D. de Lourdes, fanfares, chants, prières du soir, feux d'artifice. Tout le monde prie et chante les gloires de Notre Dame. C'est de bon augure pour le lendemain. Le 2 mai, dès 4 h. du matin, la foule attend aux portes de l'église; car il n'y aura pas place pour tout le monde. La plupart veulent communier et entendre les cinq messes qui se diront dans l'église... Vers 8 h la grand'messe avec diacre et sous-diacre. Tout ce qu'il y a de plus solennel. La fanfare joue

entrée, offertoire, etc... l'harmonium et le lutrin se chargent du reste. C'est un jeune Père, récemment ordonné à Zi-ka-wei, le P. Leboisselier, qui chante la grand'messe. Un Père chinois prêche... église archipleine, et beaucoup ne peuvent entrer.

Le temps se brouille, la pluie commence à tomber... Désolation générale: la procession qui doit être le clou de la fête, ne pourra avoir lieu: on ne se décourage pas, on récite sans interruption le Rosaire devant la statue de Notre Dame espérant une éclaircie l'après-midi. De fait, vers midi, pendant le dîner, la pluie cesse et le temps redevient beau... Aussitôt chacun s'empresse, joyeux, on fait les préparatifs pour la procession. Il s'agit d'improviser un pont pour franchir le canal devant l'église: une grande barque de transport fait l'affaire, placée en travers, avec des planches aux deux extrémités et des garde fous, c'est parfait. Vers 2 h. la procession s'organise. On va chercher la statue de N.-D. de Lourdes, portée au préalable dans une chrétienté voisine, Sah-li, située à un demi-kilomètre de Dang-koh... aller et retour: le coup d'œil est magnifique. Une centaine de bannières de toutes dimensions et de toutes nuances défilent à travers les champs. Il y a de grandes bannières des chrétientés portées par les administrateurs; il y a les bannières des enfants, car sur mon invitation, chaque maman a mis tout son savoir-faire pour broder une belle bannière à son petit, et vraiment le succès a dépassé mes espérances... Il y a la bannière de Dangkoh que j'ai fait faire l'an dernier à pareille époque et qui à elle seule vaut 100 piastres (250 fr.).

En tête de la procession, la croix et deux céroféraires... puis tambours et clairons... les bannières — la fanfare joue ses plus belles marches devant la Très-Sainte-Vierge. La statue de Notre-Dame est admirée de tous. Elle est portée dans un gracieux palanquin, surmonté d'un baldaquin en soie brodée. Les Pères en chapes et en dalmatiques suivent la statue. Pendant la procession, la foule est massée de l'autre côté du canal. Les chrétiens récitent le Rosaire sans interruption... Nous chantons « Ave, maris stella » et le cantique de N. D. de Lourdes en chinois... Les pétards font rage... Le passage du pont improvisé s'accomplit sans difficulté et nous pénétrons dans l'église au chant du « Magnificat ». Tous les chrétiens sont ravis... Un Père monte en chaire pour célébrer les gloires de Marie et nous terminons par la bénédiction solennelle du Très-Saint-Sacrement.

Un bon goûter pour réparer les forces des musiciens, et en route pour la ville! Il s'agit d'aller donner une aubade à notre mandarin (sous-préfet). — En ville, les rues sont noires de monde. Tous se

pressent et se bousculent pour contempler de plus près les beaux instruments bien astiqués... Au Tribunal du sous préfet, grand succès. Le grand homme était en train de juger une affaire importante; il lève la séance, pour jouir lui aussi de la musique... Il reçoit très aimablement les deux Pères (P. Diniz et P. Leboisselier) qui accompagnaient les musiciens et leur offre cigare, bière et goûter: moi, j'étais resté à Dangkoh où mes occupations me retenaient. La fanfare joue plusieurs morceaux devant le grand homme qui parait fort satisfait. Il fait servir des rafraîchissements à tous... Puis la fanfare continue sa marche triomphale à travers la ville. A 8 h. du soir, retour à Dangkoh et souper... à peine les musiciens étaient-ils de retour, qu'arrivent deux hommes du Tribunal apportant les présents du mandarin: 12 bouteilles de cognac et 6 boîtes de gâteaux... Signe non équivoque de sa satisfaction: car à Chang-haï ces 12 bouteilles de cognac lui reviennent bien à 40 francs.

Après souper, illumination, fanfare, chants, etc... comme la veille. Ascension d'un ballon en papier dont les scolastiques de Zi-ka-wei m'avaient fait don. Le lendemain 3 mai, encore messe en musique à 6 h. il faut se séparer... Le vapeur entraîne Pères et musiciens vers Sou-tseu et Chang-haï. Le sous-préfet, vraiment trop aimable, avait tenu à se rendre en chaise, au « vapeur » pour remercier encore une fois les Pères et les musiciens de l'honneur qu'ils lui avaient fait en allant jouer à son ya-men (résidence)!...

Pensez si nous sommes cotés maintenant en ville. Il y a deux ans on n'y connaissait guère que les protestants. Maintenant tout le monde connaît les catholiques et nous y avons très bonne réputation. Aussi mes chrétiens et chrétiennes qui commencent à se réveiller et à faire une propagande assez active, me présentent-ils constamment des familles de la ville qui désirent entrer dans la religion.

A Né-ghiao.

(Du P. Beauce.)

Né-ghiao, 1 juin 1909.

J'ai un peu de repos ici ce matin; j'en profite pour faire quelques lettres. Ce soir, après le dîner, je dois aller faire des répons pour l'âme d'un pauvre chrétien mort hier matin, sans Extrême-Onction: il n'avait pas fait mission depuis 2 ou 3 ans! Puis, de là, j'irai à l'autre extrémité du district à Tsang-kong, où je dois dire deux messes. Tout le mois de juin va se passer ainsi, à aller de

chrétienté en chrétienté, dire deux messes dans chacune. faire les Dou-li (suppléer les cérémonies pour le baptême. Je ne sais pas encore comment je pourrai voyager; il n'y a plus d'eau dans les canaux. A chaque instant, la barque du Père râcle le fond du canal. L'autre jour, j'ai dû moi-même aider les lao-da à pousser la barque qui touchait.

Hier, en allant donner une Extrême-Onction. dans une toute petite barque pourtant. à chaque instant la godille ne pouvait plus manœuvrer, si bien que les lao-da voulaient me faire rester ici. Cela les aurait surtout reposés; mais je n'ai pas voulu entendre toutes les bonnes raisons qu'ils m'ont apportées. La tournée dans les districts a été arrangée et fixée par le Père Ling; les chrétiens sont avertis, nous partirons n'importe comment.

Ce matin, ils ne me parlent plus de rester. De temps en temps, j'entends bien les plaintes des voisins: « il n'y a plus d'eau dans le canal, jamais on n'a vu pareille sécheresse, impossible de voyager, etc... j'attends, et après dîner, nous partirons.

De Dong-mou-ghiao, je suis venu ici sur la barque du Père Gautier. Je croyais que le Père Ling m'aurait envoyé sa barque à Dong-mou-ghiao, mais, lui était allé me chercher à Chang-haï. si bien que quand je suis arrivé ici le mercredi soir, à 8 h. ½, j'ai trouvé tout fermé. C'est un voisin qui a ouvert les portes, sonné la grande cloche pour annoncer aux chrétiens que le Père était là. et aux Présentandines que le Père arrivait. qu'il fallait lui préparer à souper. A 9 h. on m'apportait le souper du Hié-dang-yeu, et on sonnait le *Regina*, comme on aurait fait à 7 h., si le Père avait été là.

Le lendemain je passai la journée, tout seul. Le Père Ling n'arriva que dans la soirée.

Le Kon-sou de Né-ghiao est très-grand; il comprend d'abord la maison du Père, quatre belles chambres, avec fenêtre au nord, fenêtre et porte au midi, donnant sur le corridor, au-milieu le réfectoire qui sert de salle de réception; un peu comme Son-kong sauf que le corridor est au midi; le jardin est plus grand que celui de Son-kong, mais il aurait besoin d'être cultivé, arrosé. A côté de la maison du Père à l'est, l'église construite, il y a 49 ans, après les Tchang-mao, aux frais du gouvernement. Elle est grande, le chœur est bien orné, le Père Ling compte la réparer, reblanchir pour le Cinquantenaire, l'an prochain.

A l'est de l'église et au nord, l'orphelinat de la Ste-Enfance, sous la direction de deux Présentandines. En ce moment, il y a peu d'enfants, parce que plusieurs chrétiennes des environs, pour gagner de l'argent, font la concurrence, comme dit le Père Ling, et

recueillent les orphelins. De plus, les païens ont ouvert des orphelinats, pour les enfants abandonnés. Pour remonter le Hié-dang-yeu, le Père Ling a rapporté l'autre jour, de Chang-haï, une quantité de remèdes, de petites bouteilles, et quand l'école sera fermée, les Présentandines tiendront une petite pharmacie, où pendant les mois de chaleur, elles donneront gratis des consultations et des remèdes pour les enfants.

Chez les Présentandines et ici, au Kong-sou, deux écoles, pour les petites filles et pour les garçons, mais, sauf 2 ou 3, les élèves sont païennes. Je n'ai pas encore bien compris pourquoi on ne peut avoir des élèves chrétiens? Peut-être, parce les familles ne sont pas très riches.

Le maître, qui est, en même temps, le procureur de la maison, est le père d'un élève latiniste du collège de Liang-yao-zié.

23 juin.

J'arrive de confesser et de porter le viatique à un malade habitant à une demi-heure d'ici. Ce pauvre homme a reçu l'Extrême-Onction il y a deux mois et a lui-même demandé à se confesser et à communier. Depuis vingt-huit ans il n'avait pas fait la mission. Marié à une païenne, il avait bientôt laissé toute pratique de religion, fait toutes les superstitions, sans y croire pourtant, dit-il.. La maladie est venue, et il n'a pas voulu mourir en cet état. Aidé par un bon administrateur de Né-ghiao, il a mis toutes choses en règle. Il peut partir maintenant: « Je suis prêt! m'a-t-il dit ce matin après que je lui ai donné la sainte communion. Le plus sûr pour lui est qu'il meure. Priez pour lui.

Dans la chaise, portant Notre Seigneur sur ma poitrine je n'étais guère rassuré pour le St. Sacrement: il pleuvait fortement; les porteurs pataugeaient dans des sentiers qui n'étaient que boue, dans les rizières défoncées, ou bien dans des petits sentiers élevés entre deux rizières. J'avais pitié d'eux; mais aussi j'avais peur pour la Sainte Hostie, surtout lorsque des rizières il fallait remonter sur des chaussées. Heureusement, pas d'accident ni à l'aller ni au retour.

Ministères Apostoliques.

(P. Du Bouvet.)

Dang-mou-ghiao, 26 juin 1909

Dang-mou-ghiao est parfaitement installé; le très regretté P. Gouraud, dont j'occupe la chambre depuis cinq ans, à tout bâti. Eglise,

résidence, écoles internes de garçons et de filles, rien ne manque; le R. P. Provincial a dit là 3 messes avec le P. Tournade. Seulement l'entretien de tant et si grandes constructions est très onéreux et cause beaucoup de tracas. Avec cela 3000 chrétiens à soigner répartis dans quinze chrétientés y compris la grande église; vous voyez qu'il y a de quoi occuper un missionnaire actif et vigoureux. Je ne suis plus tout à fait cela après 25 ans bientôt dans ce pays humide du Kiang-nan. Les supérieurs sont là, il n'y a pas à s'inquiéter; ils m'ont donné un vicaire, prêtre chinois, l'année dernière, mais à cause du 3e an, ce leur sera impossible d'ajouter un missionnaire de plus au district: le bon Dieu y pourvoira. Grâce aux petits frères Maristes chinois et aux religieuses Présentandines indigènes mes deux écoles internes de garçons et filles marchent très bien. On y enseigne livres et prières; parmi les garçons qui étudient les livres (une soixantaine actuellement) il y a quelques vocations en germe. On espère des autres qui n'ont pas de vocation qu'ils deviendront catéchistes, maîtres d'école, ou administrateurs dans leur propre chrétienté, c'est-à-dire en somme auxiliaires du missionnaire. La pension par an est de 30 piastres (75 à 80 francs de notre monnaie française): cela vous paraît peu et pourtant c'est beaucoup pour la bourse de nos chrétiens; très peu paient complètement et le missionnaire doit suppléer de son argent. Luimême ne peut aider beaucoup d'enfants, il n'a que les honoraires qu'il recueille dans son district, c'est-à-dire 6 à 700 piastres dans les districts les plus généreux. Avec ces 600 à 700 piastres, il doit payer son catéchiste, ses bateliers, ses maîtresses, d'autres frais, réparation de barque, de chapelles, etc., etc... Vous voyez qu'il ne lui reste pas grand' chose à disposer pour les élèves qui vont à Dang-mou-ghiao. Quelquefois il est obligé d'envoyer dans ces écoles internes des garçons ou des filles en retard pour l'instruction religieuse qui n'ont pas fait leur 1ere Communion: généralement pour ces enfants les parents ou ne peuvent ou ne veulent rien payer, c'est le missionnaire qui doit subvenir aux frais d'entretien pendant plusieurs mois. Aussi doit-il se borner aux plus ignorants, attendre une autre année au risque de voir ces enfants lui échapper pour aller en apprentissage avant d'avoir fait la 1re communion.

Quand j'ai commencé à vous écrire, je me trouvais dans mon district; je continue dans un autre district que je garde pendant un mois au moment des vacances du missionnaire. Ce mois passé en dehors de chez moi, j'en passerai un second à Zi-ka-wei pour prendre mes vacances. De la chambre d'où je vous écris, je vois les navires de guerre, les vapeurs, les malles monter et descendre la

belle rivière du Wangpou où se trouvent les établissements européens, banques, entrepôts, etc. Sous mes yeux est la malle anglaise qui est venue se faire réparer à un dock situé tout près de la chrétienté que j'occupe en ce moment, elle est sous vapeur prête à partir pour l'Angleterre.

Ce voisinage de Chang-haï fait beaucoup de mal aux chrétiens de ce district; c'est chez un très grand nombre la passion de bons salaires d'un bout de l'année à l'autre sans excepter les dimanches. Les hommes, vous le comprenez bien, deviennent indifférents à leurs intérêts spirituels. Ce qui est plus triste encore, c'est que les enfants partent de très bonne heure gagner leur vie à peu de frais sur les pontons, encore heureux quand ils ne commencent pas avant leur première communion cette existence sauvage dans un milieu païen. Pauvre missionnaire! J'ai connu ces crève-cœurs pendant deux ans. Quand ils contractent mariage, ils ont tout oublié, tout laissé de côté.

Pour les familles pauvres, sans terres, il y a une autre tentation, les filatures où les petites filles gagnent facilement de l'argent. Bénissons la Providence, il y a une filature où les directeurs protestants ont cédé un terrain sur lequel on a bâti une église, une résidence, des écoles, un dispensaire. Au moins là, les familles, les personnes, hommes, femmes, jeunes filles, enfants peuvent entendre la messe, avoir la vie chrétienne. Un père va tous les dimanches dire la messe prêcher, confesser, etc.

Malgré tout, cette vie a bien ses inconvénients et ses dangers, sans parler de la santé qui s'altère facilement chez les filles qui ont commencé très jeunes. Impossible d'empêcher les gens d'aller en foule gagner leur vie à Chang-haï où ils se pervertissent au milieu de tant de séductions et du paganisme.

Au Siu-Tcheou-Fou.

(Du P. Haouisée.)

Zi-ka-wei, 20 août 1909.

Parmi les Pères des 2es vacances se trouve le P. Bondon. Grâce au chemin de fer Pékin Hankeou qu'il est allé chercher, il est arrivé bien avant les autres Pères du Siu-tcheou-fou. Il est venu voir les scolastiques l'autre soir et les a comme toujours bien intéressés. C'est un rude missionnaire que ce P. Bondon et il en abat de la besogne. Quand il est arrivé dans son nouveau district, il y a 5 ou 6 ans, laissant le sien au P. Marivint, il trouvait une cinquantaine de bap-

tisés. Maintenant dans cette 2de partie de la sous-préfecture de Tang-chan, il compte 3,474 chrétiens et 10.000 catéchumènes. Et il me disait ce matin que si on pouvait de nouveau diviser son district, ce qu'il espère, dans le prochain qu'il fonderait il aurait autant de catéchumènes. Et les 10.000 qu'il inscrit pour son district actuel, ce sont seulement ceux qu'il a vus, qu'il espère sérieusement baptiser, car il y en a au moins 10.000 autres qui ont donné leur nom mais que le manque de temps, de catéchistes et d'argent ne permet pas d'instruire. Ce sont des villages à la fois qui s'inscrivent; c'est plus rapide, plus sûr aussi, car ils se tiennent; mais il faut qu'ils aient des catéchistes. Et les catéchistes coûtent cher; le Père ayant eu beaucoup à construire, puisqu'il fonde, a dû diminuer le nombre de ses catéchistes; au lieu de 60 il n'en a que 30. Il a pourtant atteint dans son année le beau chiffre de 624 baptêmes. Sur ces 624, 70 ont été donnés à des prisonniers *in periculo mortis*, car pas un n'en réchappe. C'est une prison qui n'est pas officielle et qu'on appellerait plus exactement des oubliettes. Tous ceux qui y entrent sont presque sûrs d'y mourir de faim, de misère ou de mauvais traitements, en butte qu'ils sont à toutes les exactions tyranniques de leurs geôliers. Le Père Bondon en bons rapports avec le mandarin, gagna les geôliers et obtint entrée libre dans la prison où il a déjà donné plus de *300 baptêmes*. De temps en temps il va leur faire un peu de catéchisme; les plus forts enseignent les autres et quand ils sont à l'extrémité ils demandent le baptême. La visite du Père est d'ailleurs souvent une vraie fête pour eux, car pour qu'ils puissent venir causer avec le Père celui-ci demande et obtient qu'on les débarrasse de leurs lourdes chaînes. Il leur donne même parfois quelques douceurs et exige qu'elles soient pour eux et non pour les chefs de chaîne qui en général retiennent pour eux tout ce que les parents envoient. Si le Père Bondon voulait écrire, que d'histoires touchantes il aurait à narrer à ce sujet, mais il est si occupé qu'il est difficile de lui demander de faire l'historien. Il a peur que le passage du chemin de fer dans ces pays (dans deux ans ce sera fait) ne change les conditions d'apostolat et il profite du présent. Cette population est très simple et quand la foi est implantée dans leur cœur, ce sont de rudes chrétiens. Il me citait l'exemple d'une chrétienne qui avait fait 100 lis (plus de 15 lieues) portant son bébé dans ses bras pour venir à la messe, et il ajoutait que chaque dimanche il avait à la messe beaucoup de femmes qui avaient fait pour venir — et portant leur bébé — de 40 à 50 lis. Et dire que 300 villages de ces gens-là seraient tout de suite chrétiens s'il y avait du monde pour les instruire!

Dans ces pays encore un peu sauvages sent-on un peu le progrès dont on parle tant en Chine? J'en ai parlé au Père. Evidemment les braves paysans ne se doutent guère de ce qui se passe, — mais cette ignorance n'est pas exclusive à la Chine, — quant aux lettrés ils suivent le mouvement. Les nouvelles écoles fonctionnent; ils veulent même rendre l'école obligatoire pour tout chinois et par suite imposent l'impôt scolaire aux paysans eux-mêmes. Ce pourrait même être un danger pour les catholiques si on exigeait qu'ils vinssent fréquenter ces écoles dirigées par des maîtres païens; le moyen d'obvier à cet inconvénient sera d'établir soi-même des écoles libres. Le P. Bondon est d'ailleurs en fort bons termes avec le licencié chef de ces écoles et avec les lettrés de l'endroit. On constate en tout cas là comme partout l'influence grandissante des écoles. Cette question est toujours très en faveur auprès du prince Régent et même auprès de madame la Régente qui vient de fonder avec une autre princesse une grande école de filles à Péking.

Un ancien élève du Nan-Yang.

(Du P. Monti.)

Zi-ka-wei, 8 juin 1909.

Ces jours-ci, le P. Schérer a reçu une visite très intéressante. C'est un de ses anciens élèves du Nan-yang, un jeune homme de 24 ans, originaire de Tché-kiang.

Il revient du Sé-tchouen où il était parti comme professeur de français, je crois, au « Provincial College », école supérieure officielle.

Le P. Shérer, qui l'avait bien connu, était resté en relations avec lui, après son départ de Nan-yang. Il lui écrivait et lui envoyait des livres, car il voulait étudier la religion chrétienne. Aussi, le maître et l'élève ont été heureux de se revoir. Le Sé-tchouen est au fin fond de l'Empire, tout à fait à l'est, dans la région du haut Yang-tsé et aux pieds du Thibet.

Le jeune homme commence par lui parler de Nan-yang et du bon souvenir qu'il avait gardé des Pères alors professeurs, (PP. Henry, Chevestrier, Haouisée). Je n'ai pas oublié « Brouillés depuis Wagram », un de mes meilleurs souvenirs.

Et la conversation se poursuit avec grand abandon. A cause de sa vue, il a dû regagner Chang-haï, où les médecins l'ont con-

damné à 3 mois de chambre obscure. Pour le moment, il y a du mieux.

L'enseignement est loin d'être convenablement organisé à l'école provinciale de Tcheng-fou (capitale du Sé-tchouen).

L'Ecole compte 250 élèves. Douze professeurs se partagent l'enseignement: 6 chinois et 6 étrangers. Ces 6 étrangers sont anglais, japonais (2) et américains.

L'anglais est obligatoire et les cours se font en cette langue. Conclusion: la plupart des élèves n'arrivent pas à suivre les cours. Autre complication: les japonais enseignent en japonais. Comprend qui peut. Il y a des interprètes, c'est vrai, mais l'interprète ne sait presque jamais le japonais. C'était le cas pour l'ancien élève du P. Schérer. Il répétait alors ce qu'il avait pu deviner du cours du professeur.

Le français et l'allemand sont facultatifs; l'allemand est professé par un américain. La conversation prit ensuite un tour plus intime. Déjà, dans ses lettres il avait remercié le P. Schérer des livres qu'il lui avait procurés. Il avait lu, avec grand intérêt, les livres du P. Ricci, et l'*Ordre du monde physique* du Père Lodiel traduit par le P. Li.

Il avait vu les Pères des Missions Etrangères au Sé-tchouen, et avait même essayé d'avoir une entrevue avec l'évêque. Malheureusement, la langue rendait les entretiens difficiles. Le chinois de Chang-haï n'est pas le chinois du Tcheng-fou. L'anglais aurait pu lui servir, il le parle très bien, depuis 7 ans qu'il l'étudie, mais les Pères ne savent pas l'anglais. Heureusement il a trouvé un frère à leur service, anglais d'origine. Il a pu causer et ces causeries lui ont fait beaucoup de bien.

Il continue maintenant à lire et à travailler. « Mon désir serait de vous voir le plus souvent possible, ajouta-t-il, en parlant au Père, mais je crains... » — « Ne craignez pas, mais venez quand vous voudrez. C'est pour vous un devoir d'exposer vos doutes à qui peut les résoudre. Laissez-moi à mon tour vous demander: Priez-vous » — « Mon Père, je prie, mais comme je peux Je ne connais pas de prière, je m'adresse à Dieu, à ma manière: « *God, help me*!! — Mon Dieu, éclairez-moi, faites que je comprenne! Mon Dieu, je vous aime! »

« Ce sont de très belles prières, elles sont spontanées et viennent du fond de votre cœur. Priez-vous la Ste Vierge? » — « Les protestants m'ont dit que cela ne convenait pas, et qu'il valait mieux d'ailleurs, s'adresser directement à Dieu. »

Le Père Schérer l'interrompit alors: « Permettez-moi de vous rap-

porter ce que j'ai dit à un protestant qui songe à se faire catholique et qui me faisait les mêmes difficultés: « Je suppose que nous sommes tous les deux amis intimes. Mais j'exige que dans nos entretiens vous ne parliez jamais de votre mère. — Le protestant à qui je m'adressais m'a répondu: Je vous giflerais, Monsieur. — Eh bien, voilà la condition que posent au Fils de Dieu ceux qui ne veulent ni honorer, ni invoquer sa Mère. »

Pour expliquer le culte des saints, le Père prit un exemple pareil. Vous venez me voir avec un ami, cet ami m'est inconnu, mais à cause de vous, je le traiterai bien. — Eh bien, les saints sont les amis de Notre-Seigneur, et comme Notre-Seigneur est notre ami, par déférence pour lui, nous vénérons les Saints. »

Après tout, ce ne sont pas les difficultés les plus sérieuses. Les vraies difficultés sont l'existence de Dieu, et la divinité de Jésus-Christ: un Dieu homme, est-ce possible?

La conversation avait duré une heure environ. En finissant, le jeune professeur du « Sé-tchouen provincial college » fit part au Père de ses projets de mariage. Il a à Chang-haï une fiancée, elle aussi étudiante dans une école du Si-men (porte de l'ouest). Il comptait l'épouser l'année prochaine, maintenant, étant donné le changement survenu dans son âme, il croyait mieux faire d'attendre.

Le Père lui a conseillé, au contraire, de donner suite à son projet. — « Seulement, voilà ce que vous pouvez fair:: Vous connaissez le *Ki-ming* (l'*Etoile du matin* dirigée par les Auxiliatrices), conduisez-y un jour votre fiancée; elle acceptera peut-être de passer dans cette école. Il sera alors possible de l'instruire et de la préparer à devenir chrétienne comme vous. »

Ce jeune M. Tsang, c'est son nom, a l'intention de se fixer à Chang-haï; il va tâcher d'obtenir des répétitions à Nan-yang. Puisque j'ai parlé de « l'Etoile du Matin », il y a en ce moment parmi les étudiantes, 2 catéchumènes. L'une d'elles n'a plus que son frère aîné et lui a demandé son autorisation: « Non seulement je te la donne, lui a répondu celui-ci, mais à la première occasion, je tâcherai de faire comme toi. » Les autres élèves mises au courant de la chose ne se sont pas montrées froissées; au contraire, plusieurs leur ont dit positivement: « Comme vous êtes heureuses! Nous voudrions pouvoir vous suivre! » Ces demoiselles assistent volontiers aux cérémonies religieuses. Elles ont voulu suivre la procession de clôture du mois de Marie et ont demandé à chanter comme les autres. Les Mères ont voulu résister, mais elles ont dû céder, et les étudiantes de l'Etoile ont fait cortège à la Ste Vierge et ont chanté les litanies.

J'ai visité, il n'y a pas longtemps, le Sen-mou-yeu, pour la 2me fois. J'accompagnais un Père franciscain italien de la mission du Chan-tong nord. La mère m'expliquait en français et je répétais en latin, quel latin! Savez-vous comment Cicéron a-t-il pu traduire broderies à l'aiguille, point de Venise, etc?

Nous avons terminé par l'orphelinat. Justement, les petites, sous l'œil maternel de la Mère Ste-Aurélie (sœur du P. Haouisée), se mettaient à table. Le Père s'est amusé à voler ses bâtonnets à l'une d'entre elles. Si vous aviez entendu ses cris! La plus désolée encore était la mère Aurélie.

Travaux Apostoliques.

(Du P. L. Arnous-Rivière.)

Notre-Seigneur a dit que celui qui prierait serait sauvé. J'en ai eu dernièrement un bel exemple. Un pauvre homme vivait tout seul fort misérablement dans une pauvre cabane de paille. Près de sa cabane se trouvait une maison habitée par des chrétiens; il y allait souvent pour se chauffer et pour se distraire. — Il leur disait souvent que lui aussi voulait entrer dans la religion; en les entendant prier il avait peu à peu appris le « Notre Père » le « Je vous salue, Marie » et quelques invocations; il les récitait souvent, ayant appris des chrétiens ce qu'était le bon Dieu et la Ste Vierge.

Or il vint à tomber gravement malade. — Se souvenant que ce pauvre homme voulait entrer dans la religion, les chrétiens lui en reparlèrent et demandèrent s'il voulait qu'on prévînt le Père. — Il accepta et l'on vint me prévenir. A ce moment je ne pouvais y aller, mais, sans doute par une inspiration de mon bon ange, j'eus la pensée de ne le pas faire attendre et j'envoyai immédiatement vers lui mon portier avec mission de lui enseigner un peu de doctrine et, s'il était en danger de mort, de le baptiser. — Dans la soirée mon portier revient tout content de sa bonne œuvre: il me dit, chose que j'ignorais jusque-là, que le pauvre homme savait le Pater et l'Ave et les récitait avec quelques invocations, qu'il avait même appris des voisins un petit peu de doctrine. Comme il était gravement malade il lui avait donné le baptême. — Or le soir même on vint me dire que le pauvre homme était mort. — Il n'y avait pas chez lui de quoi lui faire un cercueil, et je donnai une piastre pour acheter quelques planches non rabotées, qui, réunies par quelques clous, firent aussitôt le cercueil nécessaire. Le lendemain j'allai faire l'enterrement, et j'appris que ce qui restait de famille à cet homme

était protestant. N'y a-t-il pas lieu de penser que le salut de son âme est dû aux prières qu'il récitait, tout païen qu'il était, pour honorer Dieu et la Ste Vierge!

C'est à la même époque que se traitait une grosse affaire qui après m'avoir donné bien des soucis tourna tout à la gloire de Dieu. Il faut que je te la raconte pour te montrer comment le bon Dieu se sert des païens mêmes pour faire avancer la religion.

A 75 lis de Pantsuen, perdu dans les montagnes, se trouve un village formé par une vingtaine de familles du même nom. Un bon vieux et sa vieille s'ennuyaient seuls dans leur maison; pour aider leur vieillesse ils adoptèrent un jeune homme, bon garçon, timide, qui avait longtemps travaillé dans les environs de Pantsuen chez un chrétien fabricant de pétards. Ce garçon allait porter de la marchandise dans le village des deux vieux, et c'est ainsi que ceux-ci firent sa connaissance.

Une fois ses papiers de fils adoptif en règle, il pensa entrer dans la religion, peut-être au fond craignait-il d'avoir plus tard quelques difficultés avec les autres représentants de la famille dans le village, et désirait-il pouvoir alors compter sur le concours du Père à titre de chrétien. Il fit part de son projet à ses nouveaux père et mère. Ceux-ci acceptèrent. Le jeune homme vient à Pantsuen et les voilà tous trois inscrits comme catéchumènes.

Mais un des principaux du village, audacieux et craint de tous les autres, se lève et proteste. Il fait une scène aux deux vieux et déclare que le fils adoptif ne sera pas reconnu comme tel s'il est chrétien. Le vieux bonhomme a un peu peur et chancelle dans sa résolution, la vieille tient bon ainsi que le garçon qui vient à Pantsuen porter la nouvelle au Père. — Le Père envoie un catéchiste pour mettre la paix et arranger la chose. Mais les déclarations hostiles à la religion sont bien nettes, alors l'affaire est portée devant le mandarin, car ici existe la liberté de conscience. Deux hommes surtout nous devaient réparation pour avoir outrepassé leurs droits et violé les traités: les nommé Wang, de la même famille que nos catéchumènes, cet homme riche, audacieux, craint des autres, meneur de l'affaire, qui ne voulait pas voir la religion des chrétiens pénétrer dans son village; l'autre nommé Chiu, qui avait proféré des paroles arrogantes contre la religion devant le catéchiste. Après bien des pourparlers, des délibérations et l'intervention du mandarin, les conditions de réparation posées par le Père furent acceptées: inviter 4 tables d'hôtes (chaque table de 8 personnes) à la sous-préfecture, et 4 tables dans le village; de plus fournir 2 bandes de soie rouge et 10.000 pétards; venir au Kongsou faire des

excuses au Père; enfin écrire une pièce dans laquelle on promettra de n'empêcher personne d'entrer dans la religion.

Tout était donc accepté. Le catéchiste va à la ville pour fixer le jour du rendez-vous, il apprend que le Wang s'était dérobé et avait pris la fuite. Il ne fallait pourtant pas reculer, d'autant que sur les deux responsables il en restait encore un, le Chiu. Celui ci avait une peur intense et passa par toutes les dépenses et frais prescrits; on diminua seulement le nombre de tables, puisqu'il était seul à supporter les frais.

Mais l'affaire n'était ainsi qu'à moitié finie, il fallait repêcher le Wang pour avoir toute la face. J'eus recours au Père ministre de la section et le priai d'écrire lui-même au mandarin et de lui demander de mettre en prison le Wang si celui-ci ne consentait pas à se rendre aux conditions de l'arrangement qui avaient été arrêtées. Le mandarin envoya des satellites; mais le Wang avait disparu et l'on ne pouvait savoir où il se trouvait. Alors son fils et un des principaux de la famille se portèrent garants pour lui, et accomplirent en son nom la réparation; — c'est la méthode chinoise, aux yeux des Chinois la réparation a la même portée que si c'était le coupable lui-même qui la faisait. Ici la perte de face pour les siens était même plus grande, d'autant que pour faire les excuses au Père ce n'est plus à Pantsuen qu'il fallait venir (70 lis), mais ils ont dû aller jusqu'à Ning-Kouo-fou (175 lis) faire les excuses au Père ministre même. Un catéchiste et un notable de la sous-préfecture les accompagnaient. Cela faisait donc les dépenses de 4 chaises à 2 porteurs à ajouter à tout le reste et aux frais de 3 autres chaises qui ont porté 2 catéchistes et un chrétien aux repas de réparation. C'est pendant ces repas qu'on remet les étoffes de soie rouge, et qu'on tire les pétards. Tout cela fait pas mal de bruit dans la population et tout le monde sait bientôt de quoi il s'agit.

L'humiliation a donc été complète; et beaucoup dans le village s'en sont réjouis au fond, car ce Wang voulait faire la loi à tous. Non seulement le garçon adopté et les deux vieux ont été rassurés et raffermis dans leur résolution d'être chrétiens, mais beaucoup dans le village n'attendaient que ce dénouement pour donner leurs noms et entrer eux aussi dans la religion.

Il faut battre le fer quand il est chaud, et je ne voulais pas manquer d'entrer dans la voie que la Providence semblait ouvrir. Quand mon catéchumène vint me remercier de la protection qu'on lui avait donnée, je lui dis que je ne me contentais pas de cela mais encore que j'allais me rendre moi-même le 3 septembre dans sa maison et y dire la messe.

Le 3 septembre je me mis donc en route pour ce village. Jamais missionnaire n'avait été dans ces parages. On nous connaît, mais on ne nous avait jamais vus, aussi sur mon passage les gens prennent des airs tout étonnés. J'étais accompagné de mon catéchiste et du domestique porteur de ma chapelle et autres objets. — Je parcours une route ravissante à travers des parties boisées; je passe trois rivières ou torrents dont deux en bac, l'autre à gué; je m'enfonce dans de petits sentiers resserrés entre les montagnes et marche le long du petit torrent où ces montagnes déversent leurs eaux. Je traverse plusieurs beaux villages et enfin au bout de 75 lis, c'est-à-dire de 8 heures de route, j'arrive au village de Wang, encaissé au milieu des montagnes dans une situation des plus ravissantes et des plus pittoresques. — On salue mon arrivée par de nombreux coups de pétards, et tous les enfants d'alentour accourent voir le Père à longue barbe.

On a préparé une chambre pour le Père, une pour mon catéchiste et mon domestique; puis une écurie pour les 2 mules. Inutile de dire que la situation retirée de ma chambre ne pouvait me mettre à l'abri des regards des curieux qui passaient par une porte de la maison pour sortir par l'autre.

Bientôt on m'apporta le dîner. La seule vue de l'abondance des mets me coupa l'appétit. J'ai compté onze plats et six desserts. Et quels plats! il y en avait 3 qui étaient de vrais saladiers, les autres étaient de grands bols du plus grand format et pleins jusqu'au bord.

Le lendemain matin après une excellente nuit, je dis la messe dans l'endroit le plus large de l'habitation; un certain nombre de curieux étaient venus, car dès l'aurore un grand nombre de gros et petits pétards avaient fait résonner tous les échos des montagnes Je fis un petit catéchisme sur les motifs d'honorer Dieu et les avantages d'entrer dans la religion. — J'abandonnai le reste au Bon Dieu, demandant ardemment à Notre-Seigneur pendant la sainte Messe de faire tourner tout cela à sa plus grande gloire.

Après la messe 13 familles viennent se faire inscrire; j'étais bien content et je remerciai Notre-Seigneur et la très Ste Vierge de cette bonne journée que j'estimais magnifique. — Après avoir dit à tous un petit mot sur les obligations de leur engagement et la nécessité de venir au catéchuménat apprendre la doctrine et les prières, je les congédiai. Ensuite déjeuner: même menu que la veille!!

Je croyais la journée finie pour mon apostolat, et encore une fois je l'estimais belle et j'en étais heureux. Mais pas du tout, la bonne Vierge me ménageait des surprises jusqu'à la fin. — J'oubliais

de dire que c'était la fête de Notre Dame de la Merci. — Toute l'après-midi des gens vinrent se faire inscrire. Le soir j'avais trente familles! — Pour le souper je fus invité dans une autre maison où l'on m'offrit le même nombre de plats.

Le lendemain je dis la messe de bonne heure pour partir à 7 h ½. — J'avais emmené un domestique; pour le retour il me fallut inviter un homme pour venir à mon aide. C'est que la plupart de ceux qui vinrent se faire inscrire, n'osèrent se présenter pour la première fois les mains vides: ils apportaient des desserts ou des pétards; bref à la fin de la journée je me trouvai avec un supplément de bagage d'au moins 40 livres! et heureusement qu'il n'y avait pas d'animaux vivants; je ne pouvais faire à ces gens l'injure de laisser là leurs cadeaux. J'invitai donc un homme qui répartit la charge en deux paniers et fit la route avec moi.

Je profitais de ce compagnon comme guide, pour faire le retour par une autre route qu'on m'avait dite plus courte de 5 ou 6 lis. Je ne me doutais pas que cette route devait me procurer un des plus jolis voyages que j'aie faits. Un tiers du chemin à travers les montagnes: de leurs sommets, vue magnifique, panoramas splendides; un tiers dans de jolies vallées en suivant le pied des montagnes; l'autre tiers se fit sur le flanc des collines le long du grand torrent qui passe devant la ville de King-hien; à droite on était sans cesse sur le bord du précipice, dominant la rivière d'une grande hauteur; le spectacle est à la fois grandiose et impressionnant; le sentier est fort étroit, accidenté, souvent dégradé par des ruisseaux ou des éboulements, et les herbes hautes à cette saison en cachaient parfois les limites, si bien que j'ai pensé prudent de faire une partie du trajet à pied, laissant ma mule se débrouiller et me précéder. Nous avons monté et descendu de véritables escaliers assez roides, grossièrement dessinés dans le roc. Tout cela me rappelait vivement certaines promenades faites jadis sur de semblables sentiers à Jersey le long de la côte nord entre le mont Mado et Boulay-bay.

En définitive le chemin, qui devait être plus court, a été plus long, car il était plus difficile; mais je ne l'oublierai pas. La poésie de la route, la beauté des décors, m'ont empêché de trouver le temps long, bien que je ne sois arrivé à Pantsuen qu'à 6 h. du soir. J'avais seulement l'estomac un peu creux: pas une auberge sur la route: on s'est contenté de deux œufs durs que j'avais apportés, et d'un bol de vermicelle chinois qu'une brave bonne femme nous a préparé. Et nos 40 ilvres de desserts, que sont-ils devenus?! Je crois bien que mon vieux bonhomme qui a au Kongsou la charge d'écono-

me — c'est-à-dire la charge de veiller aux dépenses de l'école, de la cuisine, de l'écurie — les a vendus en grande partie à l'épicier du village voisin au profit de la sainte Enfance. Pendant que s'instruisait et se déroulait l'affaire que je viens de raconter, j'ai reçu à Pantsuen un anglais!! — Cet anglais, Sir Denney, est un ingénieur des mines représentant d'une société chinoise dont les membres actifs sont anglais. — Il y a auprès de Pantsuen deux montagnes qui recèlent un charbon de première qualité. L'année dernière des Chinois étaient venus et avaient commencé à exploiter. Mais quand le mandarin eut appris cela il envoya des soldats bouleverser toutes leurs maisons et leurs travaux. Aujourd'hui arrive cet anglais; avec de l'audace et de l'argent il réussira peut-être. Il parle d'acheter les montagnes, de fournir le matériel nécessaire pour l'exploitation qui sera confiée aux indigènes; ceux-ci auront pour prix de leurs travaux une partie du rapport de la mine; — puis il installera un petit chemin de fer pour transporter le charbon à 45 lis de là, à la rivière de Kinghien. — Je crois que cet anglais ne se rend pas bien compte des difficultés qu'il rencontrera!! Bref il est venu et à 7 h. du soir!! Il était escorté de 3 ânes portant ses bagages, de 2 domestiques et d'un interprète chinois intelligent et débrouillard. Cet anglais ne savait ni un mot de français, ni un mot de chinois (après 8 ans de Chine!); mais il est doué d'une grande facilité pour s'installer chez les gens et y faire comme chez soi. Je le soignai de mon mieux. Il a fallu réveiller mes souvenirs de la langue anglaise et je ne m'en tirai pas trop mal, malgré les mots chinois qui arrivaient souvent plus vite sur mes lèvres. Il resta encore un jour et une nuit, attendant que son interprète eût fini de traiter ses affaires dans les environs. Heureusement que à ce moment je n'avais pas de chrétientés à visiter et que je n'ai pas été appelé pour une extrême-onction. Ces deux raisons nous rendent en effet bien difficile de recevoir des hôtes dans nos Kongsou; je le lui ai fait entendre aussi poliment que possible avant son départ, d'autant que s'il se présentait pendant mon absence mes gens ne le recevraient certainement pas.

Il y a 2 semaines Sir Denney était encore dans les environs, car il m'a envoyé un courrier pour me demander un remède contre la diarrhée et la dyssenterie.

— Vous me demandez s'il y a encore en Chine des païens assez méchants pour se défaire de leurs enfants après leur naissance, soit en les exposant, soit en les faisant périr. Il n'est que trop vrai que la chose existe.

Pendant que le P. de la Vaissière, mon plus proche voisin, était

à prendre ses vacances à Ouhou, j'avais à le suppléer au besoin. J'allai donc faire un tour à sa résidence de Nanling. Or pendant mon séjour on vint un matin m'avertir que dans le jardin le long du mur il y avait un petit sac de jonc à moitié fermé, contenant un petit garçon qui n'avait que quelques jours. Le pauvre petit était mort, mais il avait dû sans doute être déposé là par dessus le mur, pendant la nuit, lorsqu'il était encore vivant. Je fis prévenir aussitôt le mandarin; une autorité vint faire la reconnaissance et dans la soirée seulement on a fait prendre ce triste paquet. — Heureusement que l'affaire n'a pas eu de suite — car ce cadavre aurait pu être déposé là dans le but d'ameuter les gens contre nous.

Autre fait: j'ai entendu parler d'un misérable qui a tué son petit enfant avec la pelle qui lui servit aussitôt à creuser son tombeau.

Dieu merci je pense que ces faits sont rares; mais enfin ils montrent que nos pauvres païens ont grand besoin d'être évangélisés et christianisés.

Par contre quand les enfants sont grands, les Chinois ont un grand sens du respect qu'un enfant doit avoir pour ses parents pendant toute sa vie. Il y a à peine huit jours, m'arrive un jeune garçon, bon enfant d'une famille chrétienne. Il m'apporte de la part de sa vieille mère la plainte que son frère aîné malgré ses supplications joue, fume l'opium, passe plusieurs jours sans revenir à la maison où tout va naturellement à la dérive. — C'est une bonne occasion non seulement de faire un exemple, mais encore de rendre toute la famille meilleure. — Je dis donc au jeune homme qui m'apporte la plainte: « Je ne peux pas agir sur ta simple déposition, mais dis à ta mère de venir, ou bien de dénoncer son fils au mandarin. » Quelques jours après la maman malgré son grand âge vient au Kongsou supplier le Père de déférer son fils au mandarin, pour manque de piété filiale. En Chine, c'est un grand délit et il est puni sévèrement. — Au fond la bonne femme ne voulait pas qu'on appelât le mandarin; mais c'était une démonstration pour le public et pour terroriser son fils.

Celui-ci, autrefois bon enfant, a été trop gâté par la dite maman; il est naturellement mou et de faible santé et l'on n'a pas été assez énergique pour l'empêcher de se laisser entraîner au jeu, à l'opium et dans les mauvaises compagnies.

Pour entrer dans les vues de la mère et tâcher de sauver ce garçon qui n'est pas encore perverti, on le fait solennellement amener par un vieux chrétien et par le « tipao » (espèce de garde champêtre) de l'endroit. Le Père Berton était là, il connaît depuis longtemps la famille et il pouvait parler mieux que moi. Il fait donc un

petit sermon bien senti au coupable et lui déclare que, sur la plainte de sa mère, on devait le faire conduire au sous-préfet par le tipao avec une supplique écrite en due forme.

Petit coup de théâtre! Pendant que le tipao reste impassible, le vieux chrétien intercède pour le coupable et celui-ci à genoux promet qu'il se convertira.

Mais en Chine il n'y a pas de promesse sans que 1°) on invite un homme qui se porte garant que la promesse sera exécutée, 2°) on fasse un écrit signé qui constate authentiquement la promesse et la garantie de la promesse. Notre jeune homme s'engage donc à inviter le lundi suivant une table d'hôtes (8 personnes) comme témoins, et à faire son écrit où il promet 1°) de se corriger de l'habitude de fumer l'opium dans l'espace de 2 mois; (il faut bien ce temps-là); 2°) de ne plus jouer; 3°) de s'occuper des affaires de la maison et de ne pas découcher. Il ajoute que s'il manque à ces trois points il accepte que le Père, sur une nouvelle plainte de sa mère, le défère au mandarin. On a fait deux copies de l'écrit, l'une est entre mes mains, l'autre entre les mains de la mère.

A TRAVERS LE NGAN-HOEI.

La cérémonie du Pai-cheou (saluer la longévité).

(du P. de Lapparent.)

Ou-yuen, 26 février 1909.

A propos de la cérémonie du salut à la chaise vide dans une fête chinoise de soixantaine, voici de quoi vous donner une notion plus exacte de sa signification.

La prostration devant la chaise vide n'a que peu de rapports avec ce que serait chez vous le salut au drapeau, par exemple. Le drapeau en effet représente une idée, la patrie; c'est un symbole, et c'est à ce symbole lui-même qu'on rend les honneurs. C'est différent pour la chaise vide. Elle n'est même pas toujours surmontée du caractère cheou (longévité); ainsi pour la vieille mère de mon procureur, il n'y avait pas ce caractère. On s'incline devant elle parce que l'honorable sexagénaire ou nonagénaire est censé assis dessus, seulement le jubilaire est parti parce ce que ce serait trop fatigant de subir tout le défilé des invités. C'est-ce que m'a expli-

qué mon procureur, un vieux chrétien qui n'a jamais fait de superstitions. Et justement je trouve la même explication dans les cas du P. Sica, notre moraliste à nous (4e édit. Chang-haï, 1906, cas XV, p. 60). Voici la traduction du texte latin.

Je regarde la cérémonie du « pai-cheou » (saluer la longévité), telle qu'elle est pratiquée par les chrétiens, comme non-superstitieuse, et licite. Voici essentiellement en quoi consiste cette cérémonie. — On décore la salle principale de la maison, le « t'ing », et l'on place, au milieu, un siège recouvert d'une draperie de soie rouge. A l'heure convenue, le maître, en l'honneur de qui a lieu la cérémonie, sort de sa chambre en habits de fête, et arrivé dans la salle se place debout à côté de la chaise, car ce serait une marque d'orgueil que de s'y asseoir. Alors les fils, filles, brus, gendres, petits-enfants et tous ses descendants, s'avancent en ordre et font trois prostrations devant lui. Observer que ces prostrations et ces saluts se font le visage tourné du côté de la chaise vide. Après la cérémonie, le maître rentre dans sa chambre. Bientôt les étrangers et les amis, qui sont considérés comme égaux ou inférieurs au maître, viennent pour le saluer. A leur arrivée, celui-ci ne quitte pas sa chambre et ne les reçoit pas; mais ses enfants ou petits-enfants accompagnent les visiteurs à la salle et se tiennent auprès d'eux tandis que ceux-ci, le visage tourné vers le siège vide en question, rendent leurs hommages au maître absent par les prostrations et saluts d'usage. Après quoi, un des enfants ou petits-enfants, suivant le rang du visiteur, lui rend sa politesse par le même nombre de prostrations et de saluts. — Voilà l'essentiel de la cérémonie du pai-cheou. — A cela s'ajoutent des détails, considérés comme accessoires. Dans la même salle on a préparé une table oblongue, sur laquelle on pose deux chandeliers, ainsi qu'un vase en cuivre, vide ou plein d'encens, couvert ou sans couvercle (voir *Variétés sinologiques)* nº 25, *la Politesse chinoise*, p. 12, § IX). A la muraille, on suspend une tablette, où l'on a peint en grands caractères ou bien le mot cheou (longévité), ou bien l'image de trois idoles: le fou, bonheur; le lou, noblesse; le cheou, longévité. Les chrétiens eux-mêmes suspendent cette tablette à la muraille; mais au lieu du caractère cheou ou des trois idoles, la tablette représente des fleurs, des montagnes, ou bien une image de Notre-Seigneur.

Il faut encore noter que, même chez les païens, les images de ces idoles sont mises non pour recevoir les hommages des visiteurs, mais uniquement à titre de décoration. Aucun honneur, en effet, ne leur est rendu en cette circonstance, mais les prostrations et saluts se font uniquement du côté de la chaise vide, et visent le

maître vivant, qui, par modestie, ne doit pas se trouver là. C'est comme pour les prostrations que les grands mandarins font devant le trône vide de l'Empereur, prostrations qui certainement ne se font pas pour honorer le trône vide (tandis qu'on honore le drapeau matériel) mais en l'honneur de l'Empereur absent.

Ces prostrations s'adressent non à un mort, ce qui serait supertieux et défendu; mais à un vivant, soit présent, soit absent. Or un hommage de cette nature rendu à un homme en vie peut être une exagération ou une flatterie, mais ce n'est pas une superstition. »

— Donc on salue la chaise parce que le maître est censé y être, mais la modestie ou la fatigue l'en a enlevé, et on ne salue pas le caractère cheou, et il n'y a aucun symbole, tandis que le drapeau... les vieux soldats comme vous peuvent voir la différence.

La mission de Ou-yuen.

(du Pr de Lapparent.)

Ou-yuen, 8 mars 1909.

J'espère qu'à Pâques j'aurai quelques chrétiens de plus, je prépare quelques catéchumènes pour le baptême; j'en voudrais beaucoup plus. Tant et tant de gens qui m'entourent et qui restent dans leurs erreurs! Il faudrait être un saint pour toucher les cœurs. Et, ce qui n'aide pas à la besogne, voici la vieille Wang, celle qui était chargée de l'instruction des femmes et des filles, qui devient tout à fait impotente et peut à peine parler. Aveugle, rhumatisante, dyspeptique, depuis des années, elle faisait encore courageusement sa besogne, maintenant la gorge est prise et elle garde le lit. Heureusement, la veille du jour où elle a pris le lit, la Providence nous envoyait deux religieuses Présentandines. C'est bien la Providence, et un coup de Providence extraordinaire, car depuis longtemps on en désirait ici, et de Chang-haï la réponse était toujours: « Il n'y en a pas de disponibles. » — Les voici donc enfin arrivées. Mais il faut qu'elles se mettent à la langue du pays; tout le monde n'y arrive pas. J'espère que la vieille aveugle va se rétablir et pourra leur servir d'interprète. J'espère qu'elles pourront excursionner un peu au dehors, et procurer la grâce du baptême aux petits enfants moribonds qu'elles iront voir sous prétexte de médecine. Déjà elles ont commencé leurs visites aux familles de la ville; elles ont choisi pour cela un jour de jeûne, pour éviter qu'on leur offre à goûter partout, et pour n'avoir pas à faire aux gens l'affront d'un refus.

Si elles se familiarisent avec la langue et les habitants, elles pourront faire beaucoup de bien. En attendant que la nouvelle école soit habitable — encore quelques portes et fenêtres à placer; ici une cloison, là un plancher en terre battue, etc. — elles sont bien mal logées, dans une vieille maison qui date de la dynastie des Ming et dont les poutres ne tiennent plus que par habitude, vu que les fourmis blanches en ont rongé tout l'intérieur; là elles sont entassées avec les écoliers, les catéchumènes, la vieille aveugle au lit, la compagne de celle-ci, qui a 70 ans et qui fait ses paquets pour retourner à Chang-haï, deux marmots qui ont la petite vérole, amenés aujourd'hui par leur mère catéchumène, une veuve en expectative de remariage, les chiens, chat, poules, puces, etc... J'en oublie peut-être. J'ai trouvé, en arrivant ici, un jardin potager et même trois jardins potagers, en bonne exploitation, et les aubergines, concombres, petites fèves, etc. que l'on me servait m'ont rendu grand service au moment des premières chaleurs de 1908. Il y a en outre 9 poules, 3 chèvres, 5 vaches. Le reste à l'avenant. Je reste encore émerveillé devant tout ce que mon prédécesseur a organisé au point de vue matériel, et devant toutes les « affaires » qu'il a réglées, affaires souvent assez compliquées; et comme il voyageait rapidement et économiquement! et tout ce qu'il a bâti, vaste et pratique, en 3 centres différents, en 6 ans, sans aucun aide européen, tandis que moi, depuis 18 mois, je n'ai pas encore achevé mon école de filles! — A Tong-men l'an dernier, un petit bébé fils de païen était très malade; une bonne chrétienne, madame « quatre-trésors », dit au papa: « Je vais le baptiser, cela lui fera peut-être du bien ». En effet, le petit moribond ne mourut pas. Cette année le voici malade de nouveau, alors son père le porte à madame « quatre-trésors »: « Baptisez-le donc encore, cela le guérira comme l'an dernier ». Mais madame « quatre-trésors » répondit qu'on ne pouvait pas prendre ce remède deux fois, et le petit mourut: voilà une âme en sûreté.

Ou-yuen, 12 avril 1909.

Je reviens sur le catéchumène perpétuel, mon cuisinier Ou-i-lé. Il porte un beau nom: « Ou », c'est une vieille dynastie qui a régné autrefois dans cette contrée, alors que la Chine était partagée en plusieurs royaumes; mais il n'en est pas plus fier pour cela, car il ignore cette noblesse originelle, et dans son langage et ses allures il ne pose pas du tout pour avoir été élevé sur les genoux d'une duchesse. Sa famille, bien déchue, n'a même pas pu lui payer quelques mois d'école, ni lui fournir la dot — une centaine de francs au

minimum — nécessaire pour se marier, puisqu'ici c'est le mari qui achète sa femme. Aussi I-lé, qui a passé la quarantaine, est resté célibataire; après avoir longtemps cultivé les champs, il a pris le métier de journalier porteur de fardeaux, et s'est engagé à ce titre, depuis bien des années, au service de l'Eglise catholique.

Son prénom, I-lé, veut dire « la justice », mais ici les écoliers l'appellent Ngai-tse, « le nain », parce qu'il est un peu bas de taille. Il a une démarche assez comique. Quand il est en tenue de travail, avec une sorte de petit jupon attaché par une grosse corde (c'est son cordon bleu), et son bonnet un peu de travers, enfoncé sur la tête comme un fez, il a l'air d'un Turc ou d'un Albanais. Mais quand il est en tenue de ville, avec sa robe de toile bleu de ciel et sa pipe presque aussi longue que lui, alors il est majestueux. Pas grand, mais trapu et fort. Il peut avec sa charge de 30 à 40 kilos, faire en trottinant ses 60 kilomètres dans la journée; il peut même porter 50 à 60 kilos, mais en ne faisant que 30 kilomètres. Il peut, ou plutôt il pouvait, car maintenant qu'il est élevé à la dignité de cuisinier et qu'il a pris de l'âge, il est devenu sédentaire; il se contente de faire plusieurs fois par jour le trajet du puits à sa cuisine, en portant fièrement deux grands seaux d'eau. Un jour en le voyant passer ainsi chargé, je lui dis: « Hé! la justice! combien lourd! 100 livres? » Il répond tout haletant et tout triomphant. « Plus que cela! » 100 livres, ici, c'est au moins 60 kilos. — Il a d'autres qualités naturelles. Il est très actif, très matinal, remarquablement propre, très soigneux. Il est extrêmement dévoué au Père. Il faut l'entendre apostropher le vacher quand celui-ci a négligé de traire les chèvres: « Paresseux! Le Père n'a pas de lait pour son déjeuner! Il va mourir! » Un jour que je ne retrouvais pas un tire-bouchon dans la salle à manger, il crie dans toute la maison: « Où est le tire-bouchon du Père? Qui a pris le tire-bouchon du Père» ? Et quand il se met à crier, ce qui lui arrive souvent, Dieu sait s'il crie fort; on l'entend dans tout le quartier. — Il est ponctuel. Aux heures des repas il ne manque jamais de venir m'avertir dans ma chambre en disant: « J'invite le Père à manger le riz » d'un ton aussi solennel qu'un maître d'hôtel disant: « Madame est servie ».

S'il m'arrive de ne pas faire assez honneur à un de ses plats, il est désolé. Je l'entends ensuite grommeler en desservant: « Allons bon! Il ne veut pas de cela! C'est que ce n'est pas bon! Ou bien il est malade! » Et tu penses bien qu'il ne garde pas la nouvelle pour lui tout seul. Elle parvient jusqu'à l'école des filles, et elle me revient très amplifiée. La vieille aveugle accourt malgré ses rhumatismes et me demande au parloir: « Mon Père, on dit que vous ne

mangez plus rien du tout. Vous êtes malade... Vous allez peut-être mourir... »

Enfin I-lé a bon cœur, il me supplie sans cesse d'intercéder auprès du mandarin pour un de ses amis qui est en prison, mais qui l'a si bien mérité que je ne puis intercéder.

Un homme doué ainsi, devrait nous faire un chrétien de foi robuste et persévérante. Pour lui, aussitôt entré à notre service, aussitôt qu'il a vu ce qu'est la religion chrétienne, il s'est déclaré catéchumène. Malheureusement, il a l'esprit fort lent et n'arrive pas à apprendre les 6 prières. De plus, il a un défaut, bien rare par ici, celui d'aimer le vin et d'en boire trop; alors malgré toutes ses bonnes qualités, il reste catéchumène perpétuel, on ajourne le baptême jusqu'à ce qu'il se soit corrigé; car il n'est pas assez édifiant; au plus tard, s'il ne meurt pas d'accident on le baptisera dans sa dernière maladie. J'espère que son bon Ange le préservera jusqu'à ce moment. N'était la question de scandale, on pourrait bien le baptiser dès maintenant, car il a l'intention de se corriger, et d'ailleurs il ne pèche guère, je crois, en buvant un petit coup de trop de temps en temps; de plus il a la foi et est très zélé pour la religion.

Dans les auberges, où il m'accompagne quelquefois, il ne manque jamais avant de manger le riz, de se lever gravement au milieu des païens, de faire un grand signe de croix, et de réciter une longue prière, un long Benedicite, bien plus long que le mien, cela n'en finit pas, cela me fait honte, j'ai l'air peu fervent en comparaison de lui. Même longue prière en partant, après avoir déposé les bâtonnets sur le bol vide. Il y a quelques jours il avait la fièvre. Je lui donne de la quinine: « Prends cela tout de suite. — Non, pour faire passer votre quinine il me faudrait boire du thé, et c'est jeûne aujourd'hui » (ce qui, entre parenthèses, prouve qu'il a plus de bonne volonté que de doctrine). — L'an dernier, la veille d'une grande fête, il est allé spontanément battre le rappel chez quelques chrétiens de la ville: « Vous savez, c'est demain fête, il faut aller vous confesser. » Et il s'est assuré ensuite si on lui avait obéi. Mais toi-même, mon pauvre I-lé, quand donc pourras tu faire tes bonnes fêtes? J'espère qu'au moins le bon Dieu te tiendra compte de ta foi et de ton zèle, qu'il te pardonnera tes fautes et ne permettra pas que tu meures sans baptême.

Prie un peu pour ce pauvre I-lé et pour tous les autres catéchumènes.

P. S. Voici encore un incident qui ne hâtera pas le baptême du nain. Ayant bu du vin, je crois, il s'est permis de maudire le maître d'école qui, malade, voulait faire cuire un remède sur ses fourneaux.

Le maître d'école m'arrive très ému: « Je ne puis plus rester ici, le nain m'a maudit publiquement; je n'ai plus la face, je m'en vais. — Doucement, doucement, maître, je vais m'en occuper. » Alors j'appelle I-lé en particulier. « Tu t'es gravement mis en faute. Tu vas faire des excuses au Magister. — Non, je ne veux pas faire d'excuses, j'aime mieux m'en aller. — Mais où aller? Tu n'as pas un sou d'économies, tu bois tout ce que tu gagnes (3 fr. par mois, soit 2 sous par jour), qu'est-ce que tu feras? — Chez nous il y a un peu de terre, il y a des instruments, je cultiverai. — Bien pour ton corps, mais ton âme, qui s'en occupera? — Il y a un Père là-bas (au Kiang-si). — Oui, mais il ne voudra pas de toi, avec ta réputation! Tu ne pourras pas être baptisé! — Père, je reste, je vais faire des excuses.» Je fais revenir le magister, accompagné du procureur comme témoin Voilà le magister qui se met à invectiver sévèrement I-lé, risquant ainsi de se faire maudire de nouveau. Mais I-lé, doux comme un mouton, n'essaie pas de se justifier. Alors j'entame un discours sur le respect dû à l'autorité; comme quoi tout le monde doit obéir au maître d'école; que le cuisinier ne doit pas le maudire, etc., et le brave I-lé, converti, se jette humblem nt aux pieds du maître d'école pour lui demander pardon, puis aux pieds du procureur, puis à mes genoux; cette bonne volonté désarme le maître d'école qui pardonne et qui à son tour, une fois I-lé sorti, se jette à mes pieds pour me remercier de lui avoir rendu la face. Nous voilà en paix pour quelque temps.

Ou-yuen, 12 avril 1909.

... Nous avons eu hier une bien belle fête de Pâques: l'église était joliment décorée; beaucoup de nos fidèles de la ville et des environs, venus pour la fête, ont pu l'admirer. Les enfants de chœur, au nombre de 8, avaient de petits surplis en dentelle, qui ne ressemblaient pas à leur costume ordinaire. Tout le monde a fait ses pâques, bien entendu. L'après-midi, on est allé se promener « à cheval », c'est-à-dire qu'on est monté sur des chevaux en pierre qui se trouvent, comme décoration, devant le tombeau d'un mandarin des temps passés. Le samedi-saint, 4 baptêmes, 4 seulement, nous n'avançons pas vite, mais j'espère que c'est sûrement. D'ailleurs, le succès ne nous regarde pas, il s'agit seulement de travailler autant que si l'on devait avoir 400 ou 500 baptêmes par an, comme on les a dans d'autres parties de la mission.

Je vous écris au bruit des éternuements de ma mule. La pauvre bête s'est trouvée subitement malade l'autre jour, en sortant de

l'écurie d'où on la mettait dehors pour lui faire prendre l'air et manger du vert. J'avais eu la négligence de la laisser trop longtemps à l'écurie avec du fourrage sec, est-ce cela qui l'a rendue malade? Elle avait l'oreille basse et ne se relevait pas. J'envoyai vite « plaine inondée » chercher un vétérinaire, quoique une personne digne de foi (mon procureur) m'ait affirmé qu'il n'y en avait pas à Ou-yuen; et « plaine inondée » a découvert un médecin de bêtes qui m'a l'air de s'y entendre assez bien. Il a employé toutes sortes de remèdes bizarres et chers, et maintenant il dit que la bête va mieux, qu'elle n'en mourra pas, qu' « elle ne sait pas mourir » — c'est l'expression reçue pour dire qu'on n'est pas malade à mort. J'avais eu bien peur. C'est du froid qu'elle a pris, me dit-il. Il est certain que maintenant l'oreille a repris sa position normale; mais que d'éternuements! Je ne puis même lui dire « Dieu vous bénisse », elle ne comprendrait pas; mais à sa manière elle bénit Dieu de lui avoir laissé la vie: « Benedicite, omnes bestiae et pecora, Domino. » Quant au vétérinaire, il en a profité pour me demander un remède pour ses yeux, qu'il a chassieux, et je n'ai pas eu la cruauté de lui répondre: « medice cura teipsum ».

18 juin 1909.

Ici tout marche à l'ordinaire. Je viens de baptiser une bonne grand'mère demi-sourde et demi-aveugle; elle a l'air toute joyeuse. Nous sommes dans la période de l'humidité et des pluies diluviennes. Cela dure deux ou trois semaines. Le torrent roule avec bruit. Pourvu qu'il n'y ait pas de désastre comme l'an dernier à pareille époque! Il me semble qu'il fait moins chaud que l'an dernier. J'excepte cependant le premier et le deuxième jour de juin. Alors la pluie n'était pas encore commencée, il faisait une grande sécheresse et un grand soleil. J'avais justement choisi ces deux jours-là pour faire une tournée rapide à 50 kilomètres au nord. Oh! que j'ai eu chaud et soif! Mais il y avait là-bas quatre chrétiens que je n'avais pas vus depuis longtemps: je voulais leur faire faire leurs pâques, et puis je voulais visiter des catéchumènes. C'est bon de se montrer de temps en temps. Mais je ne voulais pas séjourner trop longtemps, il fallait revenir à la ville pour le premier vendredi du mois, il fallait aller rapidement. J'emmenais avec moi mon digne maître d'école, il est du pays, il m'aiderait à traiter avec les gens, et puis un homme pour les bagages (la chapelle portative) et s'occuper des bêtes, et puis T'ien-pao ou « protection céleste », un petit écolier de 13 ans, qui s'était offert pour nous accompagner et servir la messe. « Mais tu seras fatigué? — Non! — Tu pourras faire 160

lis en 2 jours? — Je peux. — Tu désires? — Je désire. » C'était pour lui une partie de plaisir, sinon pour moi.

On devait se mettre en route de bonne heure, pour avoir moins chaud, mais dès le départ voilà le porteur qui nous fait attendre; et puis la mule est de mauvaise humeur, ou de trop bonne humeur, elle rue, elle renâcle. Enfin nous voilà partis, mais on commence déjà à transpirer. De temps en temps je me retourne pour voir si le magister suit, mais il s'attarde, il ne sait pas pousser son cheval, il m'a l'air plus fort en littérature qu'en équitation. Chaque fois que je me suis retourné ces deux jours, je l'ai vu tenant d'une main son parasol, et de l'autre la cinquième rêne. Au bout d'une heure et demie il faut passer un pont. Mais il n'y a plus de pont, il a déjà été démonté en prévision des grandes eaux, et remplacé par un bac. C'est presque aussi commode, sauf que la mule entre en dansant sur le bac et veut pénétrer jusque dans la cabine du passeur, puis on n'est pas encore à l'autre rive qu'elle veut déjà sauter à terre. Je n'étais pas dessus, naturellement. Le magister était resté à la traîne. Alors je dis au porteur de l'attendre avec la mule, et je marche tout doucement, je sais qu'à deux heures de là il y a la chrétienté du Sacré-Cœur où j'ai ma chambre, où je pourrai me reposer et m'éponger, et où le gardien me donnera des œufs et du thé et toutes les sucreries désirables. Enfin m'y voilà; je me débarbouille à l'eau chaude, rien de tel pour se rafraîchir et se reposer, je m'asseois, et je bois du thé bouillant. Peu après voilà le magister qui arrive tout rouge. Il n'a plus sa belle robe de coton bleu, il est en petit costume léger: culotte de soie jaune, veste de je ne sais quoi bleue. Il est tout ravi de me retrouver. Il me raconte la cause du retard: le cheval était mal sellé, la selle a tourné et le cavalier est, non pas tombé, affirme-t-il, mais descendu; ensuite il a fallu passer le bac; voyant que j'allais à pied, il a cru devoir, par politesse, faire de même, et aller aussi vite que possible pour ne pas me laisser seul; il y a gagné une ampoule à chaque pied. Quant au porteur-palefrenier, nous l'attendons presque une heure, je vois qu'il ne sait pas se tirer d'affaire (c'est un nouveau) et que « protection céleste » n'est pas capable de l'aider, alors nous louons ici un porteur de supplément c'était d'ailleurs mon intention), l'autre n'aura qu'à s'occuper de la cavalerie. Cette fois, après un déjeuner solide, et liquide, car il est arrosé de beaucoup de thé, nous repartons en bon ordre, sous le grand soleil, pour faire les 30 kilomètres qui restent. Je te fais grâce des bacs, des ponts, des escaliers; il faut souvent descendre de mule; une fois, à peine descendu, j'avais donné la bride à un homme qui la lâche, la mule part au galop vers Ou-yuen. —

Heureusement, il y avait du monde derrière pour l'arrêter. Quant à « protection céleste », il marchait devant d'un petit air décidé et ne semblait vraiment pas s'apercevoir qu'il faisait une chaleur étouffante. De temps en temps je l'interpellais : « T'ien-pao », es-tu fatigué? » Il répondait énergiquement « Pou! » ce qui veut dire « non », sans phrases. Il ne pensait même pas à enlever sa robe de dessus, comme le maître d'école. Quant à celui-ci, il se croyait toujours forcé de me suivre de près. Il faisait marcher derrière lui le palefrenier, qui poussait des cris et frappait le cheval pour l'empêcher de rester trop en arrière. Quand j'allais à pied pour varier la fatigue, il descendait aussitôt à terre, malgré ses ampoules. Je finis par le dispenser de cet excès de politesse. Quand je voyage, j'aime bien prendre un peu d'avance pour pouvoir m'asseoir, contempler le paysage, ou marcher tout doucement, loin de tout être humain, faire tranquillement toutes mes prières, n'avoir pas dans les oreilles le grincement des paniers du porteur ou le son des voix humaines, n'entendre d'autre bruit que celui du torrent dans le ravin ou du vent dans les grands camphriers, les chênes verts et les bambous, ou le cri des faisans (quand il y en a) que trouble mon passage. C'est ce que je fis comprendre au magister, qui dès lors marcha son petit train, et me laissa mes allures vagabondes. Il est certain qu'on se fatigue beaucoup moins quand on ne se sent pas talonné par les gens, et quand on peut garder son âme bien calme, en pensant à ce qu'on veut et à qui on veut. Tu devines à qui l'on pense; la famille n'est pas oubliée, les souvenirs voltigent; mais surtout on pense à Dieu pour qui toutes ces courses sont entreprises, on le remercie des petites douceurs qu'il envoie, comme de temps en temps un bon petit vent frais au détour du sentier; on pense à la Sainte Vierge voyageant sur un âne pour fuir en Egypte; on pense à son bon Ange; on prie presque sans le vouloir. — C'est égal, nous étions fatigués, brûlés, altérés, malgré deux arrêts dans des auberges pour boire du thé; aussi, au sortir d'une jolie forêt, ce fut une vraie joie de pénétrer sous un porche qui indiquait l'entrée de la petite ville, terme du voyage. Nous arrivions à l'improviste, c'était exprès : je ne voulais pas que les gens fissent de frais pour me recevoir, ou que, si par hasard ils avaient des images païennes dans leurs maisons, ils eussent le temps de les faire disparaître. J'ai eu la satisfaction de constater qu'on avait bien renoncé aux poussahs. J'ai pris gîte chez un baptisé, un vieillard de plus de 70 ans. Dans une de ses chambres, il y avait, clouées au mur, des images chrétiennes, et le calendrier des fêtes de l'Eglise, devant, un petit agenouilloir. « C'est là que je fais mes prières, » dit-il. Dans sa cham-

bre à coucher - il y avait un crucifix. Quelle nuit j'ai passée là : pas d'air, que par une petite fenêtre en forme de meurtrière, à moitié bouchée par un treillage ; des voisins qui causaient, la mule et le cheval qui faisaient du tapage dans une cour au-dessous, des moustiques, des rats dans le voisinage, des puces dans le voisinage encore plus immédiat... Ce sont les petites misères d'ici-bas. En somme, c'est bien peu de chose, et cependant c'est l'occasion, si l'on veut, de bons mérites pour le ciel.

Le maître d'école m'a rendu grand service là-bas ; sans se reposer, il s'est beaucoup dévoué pour nous faire loger et nourrir, pour avertir les gens de notre arrivée, pour régler les affaires dont je l'avais chargé, telles que mariages de catéchumènes et faire écarter la foule au moment des confessions. Celles-ci ont eu lieu le soir, dans une grande salle devenue chapelle pour la circonstance, tous les curieux avaient été mis dehors, il ne restait que les chrétiens (4 adultes, plus 2 ou 3 bébés), on était dans le plus grand calme et l'on se serait cru dans une petite église sombre de campagne. « Protection céleste » en a profité pour se confesser aussi. Le lendemain de bon matin, messe aussi bien calme, pendant laquelle le petit troupeau béni de fidèles récitait pieusement le rosaire. Il y a même eu sermon. Jamais, je crois, la messe n'avait été dite dans ce pays. J'espère que dans quelques années, le nombre des baptisés augmentant, on pourra y avoir une vraie chapelle.

Je te fais grâce du retour, et de la mule qui, fatiguée, ne ruait plus, et des beaux paysages, et des « pou » de « protection céleste » qui persistait à ne pas vouloir être fatigué, et d'un œuf que je croyais dur, écrasé dans ma poche, et d'une bonne pluie finale qui nous a bien rafraîchis. Maintenant on se repose jusqu'à la prochaine fois.

Ou-yuen, 19 juillet 1909.

Ma prochaine lettre sera sans doute écrite ailleurs qu'ici, car je commence déjà à préparer mes paniers pour le petit voyage traditionnel à Ou-hou. Il va falloir abandonner Ou-yuen jusqu'au 15 septembre environ. Il va falloir rendre à leurs familles pour deux mois tous les petits écoliers que j'avais pu recueillir depuis le nouvel an, et que je tenais groupés sous mon aile comme une poule ses poussins. Ils ont bien travaillé, et surtout j'ai constaté leurs progrès dans la piété. Il y en a un qui veut être prêtre : chose rare parmi ces enfants dont les parents sortent à peine du paganisme, et qui tous — lui notamment — ont déjà des fiancées. Il y en a un autre qui veut être martyr, et il s'y prépare par un courage vraiment héroïque

dans toutes les petites circonstances de sa vie d'écolier. Il y en a un autre qui n'a que 11 ans et qui m'amuse bien par ses réflexions. Un jour il voit des fourmis qui marchaient l'une derrière l'autre, suivant leur coutume, alors il dit: « Elles marchent comme nous autres écoliers » (car ici les écoliers, pour aller d'un endroit à un autre, marchent en une seule file). J'ai ajouté: « Oui, et même elles gardent le silence. » Un autre jour il voit passer deux hommes qui portaient des fardeaux; mais l'un n'avait pris qu'une toute petite charge, et marchait fièrement en avant en se dandinant comme un amateur; l'autre était très chargé, il soufflait, haletait, suait. Alors mon petit bonhomme me dit: « Celui-là c'est un lettré, et celui-ci c'est un pauvre homme ». — Et comme ils sont discrets, ces petits écoliers! Je leur donne leur ration de thé tous les 15 jours, il y en a un qui est chargé de m'apporter la boîte à thé tous les 15 jours pour que je la remplisse. Mais celui-ci étant parti, et personne n'ayant été désigné pour le remplacer, je m'aperçus au bout de plusieurs mois qu'on ne venait plus me demander de thé. Je demande à un écolier: « Que buvez-vous donc, vous écoliers? » Il me répond philosophiquement: « Nous ne buvons que de l'eau. Aussi nous avons mal au ventre ». Aucun d'eux n'osait me prier de renouveler la provision épuisée, de peur d'être indiscret. Bien entendu, je leur en donnai à pleines poignées, pour éviter les maux de ventre futurs. — En voici deux autres qui viennent d'un air très contrit m'apporter des débris de verre, ils me demandent pardon à genoux, ils ont cassé un carreau en fermant trop fort une fenêtre du dortoir. Naturellement je leur pardonne et je relève les coupables. Il n'y a plus qu'à jeter les débris aux balayures. Il n'y a là rien que de très ordinaire. Mais les voilà qui me disent d'un ton suppliant: « Père, donnez-nous les morceaux pour nous amuser avec! » J'accorde, et ils tombent de nouveau à genoux pour me remercier. Cette fois je n'ai pu m'empêcher de rire dans ma barbe.

Encore mes écoliers. Les plus forts, je leur apprends les 4 règles. Pour qu'ils comprennent, il faut concréter. Exemple: je leur dis de diviser 100 par 5. Aussitôt ils demandent: « 100 quoi? » Si je leur dis: c'est 100 sapèques à diviser entre 5 hommes, alors ils comprennent, leur esprit est fixé sur une réalité concrète. Ils ne sont pas encore mûrs pour l'algèbre — heureusement pour moi!

Nous avons eu une belle cérémonie — laïque malheureusement — le jour de la fête du Sacré-Cœur. Ce jour-là, sans savoir que c'était fête religieuse pour nous, des notables païens de la ville ont eu l'idée de m'offrir ce qu'on appelle un pien — ne pas confondre avec un pieu — c'est-à-dire une grande inscription en let-

tres dorées. Cela ressemble un peu à une enseigne de boutique, et cela s'accroche de même au-dessus d'une porte, mais au lieu d'un titre comme « Au Gagne-Petit », il y a une belle phrase louangeuse comme celle-ci « tch'ông tchéng pou ô », ce qui veut dire : « très droit, très juste. » Les gens ont parfois de ces accès de générosité, quand ils veulent témoigner leur reconnaissance envers un personnage. Or dans un procès entre païens et chrétiens ils avaient trouvé ma décision très équitable : d'où le pien ci-dessus. Cérémonie bien ennuyeuse d'ailleurs, et cadeau un peu coûteux pour celui qui le reçoit, car il faut abreuver ses hôtes ; mais pressenti à l'avance j'avais accepté, car je pense que cela peut donner du prestige à la religion et produire un bon effet sur les catéchumènes présents et futurs. Donc pétards, tam-tam, musique, 11 notables précédés d'un valet portant 11 cartes de visite ; grande pluie ; réception officielle en grand costume ; accrochage du pien au-dessus d'une porte, thé et desserts. Puis on se regarde un peu embarrassés. J'avais commandé un grand dîner dans un restaurant, le grand dîner n'arrivait pas, car le restaurateur voyant la grande pluie, s'était dit : Ce ne sera pas aujourd'hui. Alors avec force excuses mon maître de cérémonies (mon magister bien entendu) leur fait comprendre que la marée est en retard et les invite à revenir dans quelques heures. Ils n'en ont été que plus contents d'ailleurs, car ils ont pu retourner chez eux pour enlever leurs beaux habits, faire sécher leurs bottes et revenir en petit costume pour manger plus à leur aise et d'un appétit aiguisé par l'attente. C'est égal, il y a eu pour moi une petite perte de face dans cet accroc au programme. Mais ce n'est qu'un petit nuage dans le beau ciel glorieux du pien.

Ou-yuen 9 août.

Les Présentandines ressemblent à toute les bonnes Sœurs d'école, comme on en voit dans les campagnes de France ; mais cependant avec quelques nuances qui sont toutes en faveur des Présentandines. D'abord elles n'ont pas la grosse capuche de France, elles ont le costume chinois ordinaire, d'où elles suppriment tout ce qu'il pourrait y avoir de trop élégant ou trop mondain. Etoffes sombres, pas de souliers brodés, pas de bijoux sauf une espèce de broche d'argent dans les cheveux ; elles ressemblent un peu aux Auxiliatrices ; comme insigne religieux elles portent quelquefois une grosse médaille suspendue par une chaîne ou une ficelle à leur cou. — Celles d'ici étant des environs de Shang-haï et vieilles chrétiennes n'ont pas les pieds aussi rapetissés que les femmes de Ou-yuen, lesquelles semblent marcher sur des échasses. Entre elles,

elles s'appellent « ah-tsi » (Sœur), mais personne autre ne les appelle ainsi; tout le monde (moi compris) les appelle « Sien-cheng » (à Shang-haï *sié-sang*), ce qui signifie à peu près « madame la maîtresse d'école ».

Il y a la Hiu et la Chen. — La Hiu sien-cheng est une petite vieille de 60 ans, qui n'a plus beaucoup de dents, a une voix de fausset, a tenu longtemps l'école à Nan-kin; elle sait broder, faire des fleurs artificielles et des bouts en soie pour les tresses de cheveux. Très calme et en même temps très active, elle a sa vieille expérience et ne s'étonne de rien. Elle utilise ce qui lui reste de forces en travaillant sans relâche pour la mission; elle récite consciencieusement toutes ses prières, ses petits offices, fait ses chemins de croix supplémentaires, etc...

La Chen sien-cheng a dans les 35 ans; elle a moins d'expérience et est plus impressionnable, elle est vite fatiguée; mais elle ne veut pas avouer son peu de santé et travaille aussi courageusement que la vieille Hiu sien-cheng. Elle commence à comprendre le langage du pays et à se faire comprendre. C'est elle qui fait les comptes et est la supérieure de cette petite communauté de deux.

Toutes deux ont une grande déférence pour la vieille Wang, l'aveugle qui vit avec elles, les conseille, les aide; cette vieille Wang, par son influence et par sa connaissance du pays, me rend encore d'immenses services. — La Li est repartie pour Shang-haï; je n'avais plus besoin d'elle et elle-même désirait retourner chez elle pour régler des affaires d'héritage avant de mourir.

En route pour les vacances. — *(Du P. de Lapparent.)*

Ou-hou, 14 août 1909.

CELA se passe comme je te l'avais annoncé: me voici pour jusqu'à la fin du mois, non à Ou-yen, mais à Ou-hou. Maintenant que j'ai vu « mes Pères », connu et vécu quelques jours en communauté avec eux, je voudrais bien déjà pouvoir retourner chez moi, au milieu de mes paroissiens, pour y faire l'œuvre de Dieu, mais je n'en ai pas le droit, notre temps de vacances est fixé, et c'est très sage que chacun ne soit pas livré à sa fantaisie. J'ai mis douze jours pour venir, à mule ou à pied ou à voile ou à vapeur, suivant les cas. Je ne me rappelle déjà plus les détails, il faut recourir à mon journal, le voici.

19,20,21 juillet 1909... Examens des écoliers. Il y a de l'oral; il y a de l'écrit. L'examen de catéchisme surtout est solennel.

22. Distribution des récompenses. Je change mon système. Les

autres fois je donnais à chaque écolier un billet représentant un nombre plus ou moins considérable de sapèques, suivant son mérite. Avec son billet il pouvait venir chez moi acheter les objets qu'il voulait. Cela me prenait du temps. Les acheteurs voulaient parfois d'autres objets que ceux que je leur présentais, ou à un autre prix. Aujourd'hui j'ai adopté le plan du P. Debesse. C'est bien plus vite fait, et les enfants sont contents. Sur une grande table j'ai préparé autant de lots qu'il y a d'élèves. Il y a des lots très beaux comprenant plusieurs objets : jouets, livres, images, médailles ; d'autres lots ne valent pas 10 sapèques. Pour faire l'opinion, j'ai eu soin de laisser entrevoir les lots aux plus forts élèves, et de leur dire que nous allions procéder comme à la préfecture (où est le P. Debesse).

A l'heure fixée on s'est réuni devant la table, le Magister a lu la liste de classement par ordre de mérite, et alors le premier a choisi parmi tous les lots celui qu'il a voulu, puis le second, puis le troisième, etc. ; il n'y a que le dernier qui n'ait pas eu l'embarras du choix.

23. Les écoliers partent en vacances. Chacun me rapporte le bol et les bâtonnets qu'il avait reçus à la rentrée précédente. Il y en a qui pleurent, par exemple. « Protection céleste », (que je ne croyais pas si sensible) : « Pourquoi pleures-tu ? — C'est qu'hier au catéchisme vous avez pleuré, alors nous pensons que vous avez de la peine ! » En effet, je me rappelle qu'hier, en leur faisant le dernier catéchisme de l'année scolaire, j'avais essayé de leur donner une idée d'ensemble de la religion, de leur montrer la bonté de Dieu, la facilité du salut, la puissance de la prière, l'amour de la Sainte Vierge pour les hommes, et qu'alors j'avais eu les larmes aux yeux. Je croyais qu'on ne s'en était pas aperçu.

26 (Sainte Anne). Préparatifs de départ. « Plaine inondée » et « Brillante naissance » — celui-ci sur sa demande — m'accompagneront.

Tong-men, 28. Pour éviter le soleil je suis parti hier soir de Ou-yuen au moment où il allait se coucher. Il faisait encore assez clair pour lire les prières de l'Itinéraire. Puis, quand il a disparu, la lune, à son 11me jour, était bien brillante. Un peu de vent, température pas si brûlante que dans la journée. Après 12 kilom., passé devant la maison d'un chrétien qui nous a offert un petit souper. J'ai beau boire du thé chaud ou du café froid, j'ai toujours soif. A minuit moins trois minutes, halte pour manger des œufs crus et boire une dernière fois. A 1 heure, la lune se couche, on allume une lanterne, jusqu'à l'aurore (vers 4 h. ½). J'espérais arriver de bonne heure, vers 6 h., à Tong-men pour y dire la messe avant la grande chaleur. Mais la nuit les

hommes marchent lentement, et je ne voulais pas me séparer d'eux ni de mes bagages. Les porteurs de bagages n'aiment pas ces marches de nuit : ils ont besoin de voir très clair pour reconnaître les escaliers, les trous, et ne pas poser le pied à faux. Autres inconvénients des marches de nuit : la rosée qui s'attache aux vêtements et, avec la poussière du chemin, vous recouvre de boue ; les fils d'araignée tendus en travers du sentier qui vous ficèlent désagréablement la figure.

A 7 h. l'on avait encore 2 lieues à faire, et le soleil était brûlant. La mule, me devinant, a pris le trot, je l'ai laissée faire, et devançant mes hommes, je suis enfin arrivé pas trop fatigué, sauf la soif (60 kilom.). Quelques chrétiens et chrétiennes sont venus assister à ma messe. Le soir toutes les femmes se confessent. On m'a présenté un païen de très bonne famille qui se déclare catéchumène, avec toute sa maison.

29. Confessions des hommes. Messe et sermon. Causerie avec ceux qui veulent causer. « Plaine inondée » et « Brillante naissance » rattrapent leur nuit blanche, celle du 27 au 28. Ils ne cessent de dormir qu'aux heures des repas. Un gros orage s'annonce. Ce serait heureux. Le riz meurt faute d'eau.

En barque sur le Tchang-kiang, 30 juillet. Hier soir, j'ai quitté Tong-men au clair de la lune pour faire les 42 kilomètres qui nous séparent de King-té-tchen. J'aime mieux la marche de nuit que la marche du jour en cette saison ; j'ai peur du grand soleil sur les routes chauffées à blanc. Au moins la nuit on peut marcher tête nue. Cependant il paraît que les natures délicates craignent aussi les « coups de lune ». Il est certain que cette nuit j'ai cru plusieurs fois sentir un commencement de mal de tête, et que contre les rayons de lune, j'ai dû me protéger le crâne avec un mouchoir. Que les routes sont donc mauvaises, dans cette partie du Kiang-si ! C'est que les brouettes y sont autorisées ; aucun dallage ne résiste aux brouettes chinoises à la roue si coupante. Nous aurions pu arriver avant le jour, mais réellement les hommes ne marchent pas vite la nuit. J'avais cependant des bagages bien légers, à peine 70 livres réparties entre 2 hommes, et un 3me homme de renfort (Joseph) pour les relayer. Mais, malgré un bon vent, c'est cette température, et ce mauvais chemin, et ces deux montagnes à pic ! Ils s'arrêtaient pour manger ou dormir, ils se couchaient en plein chemin. J'avais bien envie de les imiter, mais les moustiques (autre inconvénient des marches de nuit) m'empêchaient de dormir. Enfin, à 6 heures arrivée chez Mr. Clerc-Renaud, à King-té-chen ; il m'a fait très aimable accueil et j'ai pu dire la messe dans sa grande et belle église neuve.

Renvoyé « *Joche* » (Joseph). Renvoyé la mule avec « Plaine inondée ». Celui-ci devra m'amener celle-là à Ning-kou-fou pour la fin des vacances (450 kilom. de King-té-tchen à Ning-kouo-fou, cela la promènera). A 9 heures, adieu à Mr. Clerc-Renaud, et départ en barque pour Jao-tchéou-fou sur le Tchang-kiang. Le patron de la barque est seul. Vent contraire. « Brillante naissance » aide pour la manœuvre et pour la cuisine, et quand il a le temps, se repose en lisant tout haut un catéchisme qu'il a emporté pour se distraire. Nous avons 110 kilom. à faire.

Jao-tchéou-fou. 31 juillet, St Ignace. J'ai bien cru que je ne dirais par ma messe aujourd'hui, pour la fête de S. Ignace. « Brillante naissance », hier soir, voyant que nous n'avancions pas vite, s'est mis à invectiver le patron, à lui dire qu'il fallait absolument me faire arriver de bonne heure. Le pauvre patron n'a pas dormi, il a ramé toute la nuit et nous sommes arrivés dans la matinée chez les PP. Lazaristes. Aux abords de Jao-tchéou-fou « Brillante naissance », qui n'avait jamais quitté ses montagnes et ses torrents limpides, était stupéfait : « Oh ! comme c'est plat ici ! il n'y a pas de montagnes ! il y a quantité de maisons les unes à côté des autres presque au niveau de l'eau ! Oh ! comme l'eau est sale ! C'est de la boue ! » En effet, actuellement, à cause de la crue ordinaire en cette saison, les eaux jaunes du fleuve Bleu remplissent le lac P'ouo-yang et remontent jusqu'ici. Pas de bateau aujourd'hui pour Kieou-kiang (200 kil.). je resterai donc ici jusqu'à demain. Pas de vent, quelle chaleur ! et sur les bords d'un lac que de moustiques ! Mais quelle bonne hospitalité chez les PP. Lazaristes, et j'ai une chambre tout près de la chapelle où ils gardent le St-Sacrement. Renvoyé « Brillante naissance ».

A bord du Ngan-hong. 1er août. J'ai loué une grande cabine sur ce petit vapeur, le plus mauvais de ceux qui font le service du lac P'ouo-yang. Mais il n'y avait pas de choix. Le départ était fixé à 10 heures ce matin. Mais le lao-pan (commandant ; mot à mot « vieille planche »), était en pourparlers avec deux grandes joncques qu'il devait remorquer, chacune pour 40 piastres (100 frs.). Cela nous a retardés. L'une des jonques a un important chargement de thé, et le marchand de thé qui est à bord a l'air d'avoir mauvais caractère. Il s'est disputé ferme avec le commandant. Sur l'autre jonque on a l'air plus pacifique. C'est une femme qui y commande la manœuvre. Enfin nous sommes partis à 3 heures. Alors voilà une forte brise de nord-ouest qui se lève. Le Ngan-hong « grue pacifique », avec sa machine trop faible et ses deux jonques trop lourdes, essaie en vain de marcher contre le vent. Il fait environ 100 mètres à l'heure.

Alors nous sommes allés nous amarrer à terre en attendant que le vent tombe. Le lao-pan a bien promis que nous arriverons demain soir à Kieou-kiang. J'ai voulu descendre dans ma grande cabine pour m'installer, préparer mon lit, dire mon bréviaire, faire du chinois; je me promettais une bonne soirée, une bonne nuit, et une bonne journée pour demain avec la messe pour commencer: mais, ô déboire! je n'ai pas pu y tenir 5 minutes. Malgré quatre sabords ouverts et malgré le vent, il y faisait une chaleur intolérable. D'où cela vient-il donc? Je m'aperçois que la cabine est adossée à la chaudière. La cloison est brûlante, on ne peut pas y appuyer la main. Me voilà condamné à rester sur le pont, encombré de charbon et de passagers de 3me classe, et on ne peut faire deux pas. Ainsi pas de messe pour demain.. Et où dormir? Ce bateau me fait mauvaise impression. Je manifeste au lao-pan mon intention de débarquer. Il me rassure: Nous partirons dès qu'il n'y aura plus ce grand vent (en somme c'était une brise assez maniable) et puis je vous donnerai ma couchette pour la nuit: Allons! j'y suis, j'y reste; à la grâce de Dieu.

2 août. Nous sommes restés amarrés jusqu'à ce matin. Vers 3 heures avant l'aurore nous avons enfin commencé notre voyage. Lac très calme: la « Grue pacifique » avance avec une lenteur d'escargot. Vers 8 heures nous n'avions fait que 18 kilom.; 18 sur 200! Nous n'arriverons sûrement pas ce soir. Mais le commandant assure que ce sera pour demain. Tout à coup je le vois mettre le cap sur la terre, et puis on jette l'ancre devant un petit village. Je pensais que c'était pour prendre marchandise ou passagers: non! C'est la machine qui a une avarie; il faut la réparer; mais sûrement nous partirons après le déjeuner de midi. A 1 heure ½ on sert enfin le déjeuner de midi; puis... l'on ne part pas. « Bientôt, bientôt, » dit le commandant. Enfin vers 3 heures on est prêt. Mais alors voilà le marchand de thé qui s'oppose au départ. Il avait déjà fait une scène hier au lao-pan pour une question d'argent, et avait retardé l'appareillage. Maintenant il est dans une colère rouge, parce que nous sommes en retard, il veut arriver à Kieou-hiang demain, autrement il est ruiné, il exige qu'avant le départ le lao-pan lui donne des garanties. Celui-ci, qui connaît mieux que tout autre le mauvais état de son vapeur, répond évasivement. Deux heures de discussion. A la fin on se met d'accord, et le lao-pan lui signe un billet, par lequel il s'engage à arriver après-demain avant midi. Mais le billet signé, voilà le marchand de thé qui le refuse, sous prétexte qu'il n'y a pas de sanction. Il veut que le lao-pan ajoute: « Je donnerai 200 piastres (500 f.) si je n'arrive pas après-demain avant midi. Nouvelles discussions, cris, colère, et pendant ce

temps nous sommes toujours à l'ancre, à 18 kilom. du point de départ. Pas de brise; il fait une chaleur atroce, tout le monde est surexcité, les passagers commencent à murmurer contre le marchand de thé trop exigeant, qui nous retarde, et qui s'est retiré au fond de sa jonque en menaçant le commandant de la « Grue pacifique » de lui faire un procès. Je commençais à être surexcité comme tout le monde. On me prie d'intervenir. Alors je fais inviter le marchand de thé à venir me trouver pour régler à l'amiable. Achille refuse de quitter sa tente. Alors je me fâche et lui fais dire par intermédiaire : « C'est moi qui vais vous faire un procès. Vous me retardez, vous m'empêchez d'arriver, ainsi que les autres passagers, qui ont affaire à Kieou-kiang. Nous verrons bien qui aura raison. Commandant, larguez la remorque, et conduisez-nous à Kieou-kiang. Aussitôt changement à vue. Le marchand de thé ne demande plus de garanties, il ne s'oppose plus au départ et est trop heureux que nous consentions à le remorquer au petit bonheur. Nous partons enfin au soleil couchant.

« Grue pacifique », 3 août 1909. Nous avons marché toute la nuit dernière. Mais quelle lenteur ! Heureusement il n'y a pas de vent, ou il est arrière. Ce matin nous doublons la « pagode du vieux monsieur ». Après une nuit passée dans la couchette du lao-pan, assez bien aérée et sans punaises ni puces, j'avais été m'asseoir sur le pont à l'avant, quand je vis un matelot s'approcher de l'avant, brûler un papier qu'il jette dans le lac, allumer trois baguettes d'encens qu'il pique sur le plat-bord, faire partir un chapelet de pétards, puis se mettre à genoux et incliner trois fois la tête. Tout cela en l'honneur du vieux monsieur, qui est je ne sais quelle divinité païenne. C'est l'usage. Pauvres gens ! Tout le reste de l'équipage et les passagers étaient restés absolument indifférents, et le matelot avait fait cela comme on accomplit une simple formalité. Ce n'est pas ainsi que nous prions, sauf peut-être les beaux messieurs d'Europe qui ne vont à l'église que pour les mariages et les enterrements. D'après l'usage on doit aussi, en passant devant cette pagode célèbre, tuer un coq et jeter un peu de son sang sur l'avant du bateau, mais je n'ai pas vu cela aujourd'hui. Peut-être c'était fait avant que je n'arrive sur le pont.

Je prends mes repas (trois par jour) avec le lao-pan et son second La nourriture est comprise dans le prix du passage. Ils sont aux petits soins pour moi, surtout depuis qu'hier je les ai délivrés des exigences du marchand de thé. Le second surtout s'occupe trop de moi. Il ne me laisse pas le temps de me servir. Après s'être bourré la bouche de riz avec ses bâtonnets, il prend dans les plats, avec ces

mêmes bâtonnets, soit un piment, soit un morceau de poisson, soit un petit cube de lard, soit un peu de blanc d'œuf, et le dépose dans mon bol, malgré mes protestations. On n'est pas plus poli. Le garçon de service prend mon éventail pour l'agiter au-dessus de ma tasse de thé, puisque j'ai la bizarrerie de boire en mangeant. (Eux se contenteront de pomper, après le repas, quelques gorgées au bec de la théière). Le riz est très blanc et bien cuit, il ne renferme pas trop de grains non décortiqués. Si j'ai encore faim, je complète avec les provisions que Mr Thiéffry, un aimable Père Lazariste de Jao-tcheou-fou, m'a données.

Dans la journée, arrêt beaucoup trop long devant une douane. Ce soir enfin nous voici amarrés devant Hai-k'eou, autre douane, à l'embouchure du lac P'ouo-yang. Encore 30 ou 40 kilom. avant Kieou-kiang; le commandant promet que nous y serons demain matin au petit jour. J'espère bien pouvoir dire ma messe, cette fois.

Kieou-kiang. 4 août 1909. Enfin, j'y suis arrivé, à 1 heure de l'après midi, mais j'ai laissé en route la « Grue pacifique ! » Hier soir nous avons quitté Hai-k'eou assez tard, trop tard. La nuit j'ai été réveillé trois fois. D'abord vers 10 heures, voilà le second qui m'invite à manger du poulet Serait-ce le coq de ce matin ? C'est dommage que je n'ai pas faim. Je lui réponds : « Laissez-moi tranquille ! Faites-moi arriver à Kieou-kiang ! Les autres bateaux ne mettent que 24 heures et voilà trois jours que nous sommes sur le lac, je suis fatigué ! » Second réveil : à minuit, la machine s'arrête ; sonneries répétées entre la machine et la passerelle ; machine en arrière, puis machine en avant, puis machine en arrière, puis grand roulis. Je devine. Je monte sur le pont. C'est bien cela. Nous étions échoués. La « Grue pacifique » pataugeait dans une bauge de vase. A côté de nous les deux grandes jonques, éclairées par la lune, comme deux grands fantômes. Mon Dieu, j'accepte ce nouveau retard, puisque je vois que vous voulez m'exercer à la patience pendant ce voyage. C'est égal... Enfin à force de faire en avant et en arrière, et de pousser à la gaffe, nous voilà déséchoués. Troisième réveil : une demi-heure après la remise en marche : nouvelles sonneries, nouveau roulis. C'est un second échouage. Les maladroits ! Le « Vieux monsieur » ne les protège guère. Mais je suis devenu tout à fait patient, je ne sors même pas de ma couchette.

Au petit jour je fais ma toilette, je mets une belle robe propre, je ferme mes paniers, je mets mon chapeau, comme on fait en chemin de fer au moment d'arriver, et je monte sur le pont. Nous arrivons ? Hélas ! Encore 18 kilom. ! Avec notre allure il y en a bien pour 3 heures. J'espère débarquer vers 9 heures ce matin. Mais nous ralen-

tissons de plus en plus et enfin au bout d'une heure les voilà qui jettent l'ancre! C'est désespérant. « Qu'est-ce qu'il y a? — Le courant est trop fort, nous allons attendre un peu, mais nous arriverons sûrement cet après-midi! Voulez-vous déjeuner? » Il faut bien accepter de déjeuner, puisque je vois qu'il faut encore renoncer à ma messe d'aujourd'hui. Cette fois le poulet est bien accueilli. Voilà des barques qui nous dépassent. Elles n'ont pas peur du courant, elles; elles le remontent à la voile et à l'aviron. C'est tentant. Avec d'autres passagers, nous décidons d'essayer. On hèle une barque. Elle ne veut pas. Après bien longtemps, en voilà une qui s'approche. Les pourparlers s'engagent. Moi je promets 500 sapèques au lao-pan de la barque, les autres passagers promettent chacun 100 sapèques. Nous faisons nos adieux au personnel de la « Grue pacifique » et nous transbordons nos bagages et nos personnes sur la barque. La brise est tombée, nous étions bien mal assis sur cette barque au grand soleil, il faisait bien chaud, j'avais bien soif — heureusement il me restait un melon de M. Thiéffry — nous n'allions pas vite; tout de même nous débarquions devant la cathédrale de Kieou-kiang au moment où son horloge sonnait 1 heure de l'après-midi. Deo Gratias!

A peine rafraîchi et restauré chez les PP. Lazaristes, je me suis enquis d'un paquebot pour Ou-hou, il y en avait un en partance, un magnifique steamer de la Compagnie Butterfield. Mais cette Compagnie exige que les Européens voyagent en 1re classe, dont le prix est environ dix fois plus élevé que celui des 2mes classes chinoises; moi, pauvre missionnaire, je ne puis ainsi gaspiller l'argent que je tiens de la charité catholique, j'attendrai donc jusqu'à demain le paquebot d'une autre compagnie, où je pourrai voyager d'une façon plus conforme à la pauvreté religieuse. La 1re classe, c'est bon quand on a des raisons spéciales, par exemple quand on est malade, ou quand on ne peut attendre, etc. Ici les PP. Lazaristes m'offrent cordialement l'hospitalité. J'ai visité leur cathédrale, qui est vraiment belle, monumentale. Elle est livrée au culte depuis longtemps, mais actuellement on achève les sculptures intérieures (magnifiques piliers en pierre), et on pose des flèches aux clochers. Les autels sont en pierre sculptée. Vers le haut de chaque pilier, une fort grande statue: les 12 apôtres, et les fondateurs d'ordres ayant des missions en Chine (ces statues viennent des ateliers de T'ou-sé-wé).

Ngan-k'ing, 6 août 1909. Départ de Kieou-kiang hier à 5 heures du soir.

Bonne cabine de 2me classe, bien aérée, et où j'étais seul. D'ailleurs je n'y suis pas resté longtemps. Après 6 heures de navigation ra-

pide, je suis descendu à Ngan-k'ing. J'étais invité à m'arrêter dans la capitale de ma province de Ngan-hoei par le Père missionnaire de l'endroit, et j'avais à y voir un de mes jeunes chrétiens qui est là à l'école supérieure. Après ma messe du premier vendredi du mois, mon jeune chrétien me fait les honneurs de la maison. L'église est très richement ornée, dans le goût chinois, ce qui ne déplaît pas aux Chinois. Je repartirai ce soir.

Ou-hou, 7 août 1909. Arrivé ce matin à 6 heures, après une bonne nuit bien ventilée et bien rafraîchissante sur les eaux du Fleuve Bleu. Pas d'incident fâcheux. Hier soir, dans la bousculade de l'embarquement sur le grand paquebot, j'ai mis le pied dans un trou béant de soute à charbon. Comment n'ai-je pas disparu là-dedans? C'est à mon bon ange de répondre. — Spectacle attristant: les fumeurs d'opinium qu'on laisse s'installer, ou plutôt s'étaler, devant tout le monde, dans les salons des paquebots, avec leur petite lampe, leur aiguille, leur pâte noire, etc. Maintenant que le gouvernement chinois prend de si énergiques et courageuses mesures pour faire cesser le fléau de l'opium (interdiction du pavot, dégradation des mandarins fumeurs, fermeture des fumeries, etc.), comment les Européens qui ont autorité sur ces paquebots ne font-ils rien pour seconder cette bonne volonté? C'est une honte pour nous. On me dit qu'à Chang-haï les fumeries d'opium subsistent encore en grand nombre sur le terrain des concessions européennes: c'est qu'elles sont une grosse source de revenus pour les municipalités française et internationale. Honte!

« Aurore », Chang-haï, 19 septembre 1909.

Je retrouve cette fin de mon journal de voyage que j'avais transcrite et mise au net pour toi alors que j'étais à Ou-hou. Depuis j'ai écrit à M... pour annoncer mon changement: il fallait remplacer deux professeurs à l'Aurore, l'un malade et l'autre appelé ailleurs: j'ai été désigné; m'y voici; adieu les beaux voyages pittoresques, et adieu de longues lettres où je te racontais tous mes petits incidents; je suis absorbé du matin au soir par des classes à faire et surtout à préparer et les devoirs à corriger. Adieu mes bons chrétiens, adieu les catéchumènes; je suis au milieu de païens, bien intéressants d'ailleurs, et dont nous tâchons d'atteindre l'âme par le seul moyen possible actuellement: l'instruction. Adieu la mule, adieu « Précieuse Forêt »; un tramway électrique passe à ma porte, et le domestique s'appelle « Bouton blanc ». Je dis « adieu »; ce n'est peut-être qu' « au revoir »; en attendant, ici ou là-bas, je suis en Chine et je suis sûr de faire la volonté de Dieu; endormons-nous là-dessus.

J. de Lapparent, S. J.

Le service postal en Chine.

(Extrait d'une lettre du P. J. de Lapparent à un Père de Jersey.)

Ou-yuen, 6 Juillet 1909.

Pour répondre à votre désir, voici des détails sur le service des Postes en Chine. — Il y a quelques années, il n'y avait pas en Chine de service postal analogue aux services postaux européens. Le gouvernement avait ses courriers à cheval ou en barque. Pour les particuliers, il y avait des agences postales privées dans les grands centres, qui vous transportaient vos lettres pour un prix peu élevé, plus élevé cependant que le tarif des grands services postaux. Nos Pères missionnaires s'arrangeaient avec ces agences, ou envoyaient des domestiques dans les centres chercher leur courrier. Maintenant l'administration des douanes impériales chinoises, administration européenne, dont le chef est Sir Robert Hart, a organisé peu à peu un service postal qui s'étend dans toute la Chine, et ressemble beaucoup aux services postaux européens comme tarifs, règlements, etc. Cela m'a l'air fort bien conçu. Il y a, je crois, des bureaux de poste, actuellement, dans toutes les sous-préfectures et de plus dans les grands bourgs. Les agences privées ont disparu ou ont fait des traités avec cet « Imperial Post Office », ou bien encore essaient de lui faire concurrence. Quoique ne faisant pas partie de l'Union Postale, tout se passe comme si la Poste Impériale en faisait partie. Ainsi donc vous pouvez m'écrire de Jersey en affranchissant à 2 pence ½ (l'affranchissement à 1 penny est une bizarrerie de l'administration anglaise, elle s'étend à Hong-kong et à Chang-haï seulement, en principe), ou on pourrait m'écrire de Paris en affranchissant à 0'25, avec l'adresse: M. de Lapparent, Wuy'an, Chine, et cela m'arriverait, et j'ai déjà reçu ainsi des prospectus d'Allemagne.

Mais attention: nous sommes religieux, et il nous est interdit de donner cette adresse à nos correspondants, car nos lettres doivent passer par l'église St-Joseph, afin que le Supérieur puisse les lire, ou bien par Zi-ka-wei, pour ceux qui sont dans cette maison où il y a un Recteur. Voilà pourquoi il ne faut rien changer à l'adresse que vous mettez sur vos enveloppes. En pratique aucune de nos lettres n'est ouverte par le P. Supérieur ou par son délégué. A l'arrivée du courrier, le F. Avice écrit, avec un cachet en bois, l'adresse chinoise et réexpédie ou « fait suivre » la lettre. Et même il ne se donne pas la peine d'ajouter le supplément d'affranchissement qu'en principe il faudrait ajouter à vos timbres de 1 penny. La Poste n'y fait pas attention non plus et laisse toujours passer cela sans surtaxe, sauf

2 fois où ils se sont avisés de me faire payer un nombre formidable de sapèques Je n'ai pas protesté, ils avaient le droit. Ci-joint une enveloppe qui vous parlera plus clairement. — D'un côté, votre noble écriture, votre noble timbre de 1 penny (tarif de Hong-kong), puis caractères chinois au crayon d'aniline qui veulent dire « Mission catholique » à l'usage du facteur qui ne sait pas l'européen, puis la signature de l'employé qui a mis ces 3 caractères, puis le cachet en bois du F. Avice donnant mon adresse à Ou-yeun (Wuy'an, d'après l'orthographe adoptée par la Poste Impériale). Aussi, le cachet (rond) de T'oen-k'i, qui est mon bureau central. — Au revers, cachets variés : Chang-haï, B. P. O. (= British Post Office), puis Chang-hai poste chinoise, puis T'a-tong, autre bureau central, enfin Ou-yuen (peu lisible). Quant au cachet rectangulaire (brun-rougeâtre), je ne sais encore, ce que c'est. J'y lis en haut Chang-haï, il se trouve sur toutes les enveloppes qui m'arrivent. Serait-ce une agence privée ? J'ignore.

Quant aux lettres que nous écrivons, je pourrais, en affranchissant au tarif international (100 sapèques = 0,25), vous écrire directement d'ici à Jersey ; mais par le même motif j'envoie toutes mes lettres par la poste impériale sous double enveloppe (pour 20 sapèques) à l'Eglise St-Joseph qui lit, ou sans doute ne lit pas, et affranchit.

Pour les lettres que nous nous écrivons entre nous dans l'intérieur de la Mission, elles doivent passer non par l'Eglise St-Joseph, mais par le Ministre de la section. En pratique, au moins pour ma section, à cause de l'éloignement, je n'envoie rien au P. Rodet, et celui-ci ne me transmet rien : ça va directement.

Pour être complet sur la question Poste, rappelons que de Chang-haï à Paris nos lettres étaient (autrefois, avant le Transsibérien) transportées gratis par l'intermédiaire du Consulat par malle française. De même, de Paris à Chang-haï le Ministre des Affaires étrangères nous faisait la gracieuseté d'expédier gratis nos lettres en les mettant dans sa « valise ». Je doute que cela se pratique maintenant.

Ajoutons encore que l'enveloppe ouverte que j'envoie sous une autre enveloppe à l'Eglise St-Joseph se colle toute seule en route quand il fait chaud et humide...

Angleterre.

Fermeture d'Higham.

HIGHAM, « The great Hermitage, » en Angleterre, avait été achetée comme maison d'attente pour faire face aux éventualités d'une

loi d'expulsion de la Belgique qui pourrait être votée si jamais les élections étaient mauvaises.

Il fallait occuper cette maison et faire en sorte que les Pères qui l'occuperaient eussent occasion de faire un peu de bien... de là la création du petit collège de Notre-Dame de la Compassion, qui vit bientôt vingt-cinq élèves envahir toutes les places dont il pouvait disposer. Cette année on avait bâti et on était en mesure de recevoir le double d'élèves.

« The great Hermitage » offrait un climat exceptionnellement salubre aux santés débiles, et l'avantage aux élèves en retard de pouvoir être suivis de plus près : double avantage très apprécié de certaines familles. Malheureusement il exigeait un personnel trop considérable, alors que des collèges beaucoup plus importants et des missions très intéressantes de l'intérieur et de l'extérieur réclamaient de leur côté des secours d'hommes indispensables. La nécessité de pouvoir aux efigences de ces œuvres plus considérables amena le R. P. Provincial à fermer Higham.

Cette nouvelle, tenue cachée jusqu'après le départ des enfants pour les vacances, causa une douloureuse émotion dans le monde des intéressés.

Voici quelques extraits de lettres d'élèves :

« Papa vient de m'apprendre la triste nouvelle de la fermeture » d'Higham ; je ne saurais vous dire combien j'en suis affligé. J'étais » si heureux près de vous et vous étiez si bon pour moi. Je comp- » tais être au moins encore deux ans avec vous, mon Père, et je ne » puis me faire à cette idée de séparation... »

« Mon Révérend Père Supérieur, écrit un autre :

» En vous voyant si triste le jour du départ, bien que nous devi- » nions que l'affection que vous nous portez en était la cause, nous » ne soupçonnions point cependant que vous deviez nous dire adieu.

» Je ne veux pas tarder plus longtemps, après la fatale nouvelle » de la fermeture, pour vous témoigner, en même temps que ma » fidèle affection, la reconnaissance très profonde que je vous dois. » Je devine sans peine la grande douleur qu'a dû vous causer la fer- » meture d'Higham. Soyez assuré que tous vos élèves et moi en par- » ticulier y avons pris une part très vive. C'est une famille qui se » disperse et je crains fort que Dieu n'en rassemble pas les membres » de si tôt.

» Quoi qu'il en soit, mon Père, j'ai tenu à vous assurer du souve-

» nir très heureux qui m'attachera toujours à vous et à mes chers
» professeurs d'Higham. C'est dans cette pensée que je vous renou-
» velle l'expression de mon affectueux respect. »

Après les enfants, les parents :

» Je suis navrée de la nouvelle que m'apporte votre lettre du 23
» juillet que mon mari m'envoie de Bagnoles. Quelques échos, quel-
» ques mots d'un Père de Jersey que mon mari avait rencontré,
» nous avaient fait craindre cette détermination très fâcheuse pour
» nous, mais nous ne voulions pas y croire, et je me disposais à
» vous demander de recevoir avec Joseph, mon petit Pierre, pour
» lequel je ne vois, dans ce que je connais, aucune maison réu-
» nissant les avantages d'Higham. Deux de mes amies se disposaient
» aussi à vous présenter leurs fils ! Il faut donc accepter les déci-
» sions contre lesquelles nous ne pouvons rien. Je ne veux pas, mon
» Révérend Père, augmenter par trop de lamentations vos regrets
» que je sais bien vifs de voir fermer ce cher petit collège auquel
» vous vous êtes tant dévoué.

» Laissez-moi toutefois vous remercier de tout cœur au nom de
» mon mari et au mien de votre dévoûment et de vos soins inces-
» sants pour Joseph. Nos remercîments s'étendent à tous vos Pères
» qui ont été si bons pour lui. Je suis très satisfaite du résultat de
» cette année pour Joseph, car il a beaucoup gagné comme forma-
» tion morale dans vos mains... Pour le travail, c'est la première
» fois, depuis ses années de collège, qu'il se maintient bon jus-
» qu'à la fin. »

« Mon Révérend Père, écrit un autre :

» Votre lettre est venue jeter un vrai nuage de tristesse au milieu
» des premiers instants de joie que nous goûtions en voyant tous
» nos collégiens réunis ; je ne pouvais en croire mes yeux, et c'est
» à la seconde lecture que j'ai dû me rendre à la triste réalité... Nous
» vous resterons toujours profondément reconnaissants, mon Révé-
» rend Père, pour la paternelle bienveillance avec laquelle vous et
» vos Pères avez traité la nature indolente et quelquefois difficile
» de notre cher Joé et les soins dont vous l'avez entouré... »

Un autre...

« J'ai bien tardé à répondre à votre lettre du 23 courant et ne

» puis donner d'autres raisons que la consternation dans laquelle » elle nous a plongés... »

Un autre...

« Mon Révérend Père. J'ai été absolument consterné en apprenant » la décision du R. P. Provincial. Higham avait tellement bien réussi » à mes enfants que c'était avec une absolue sécurité que je voyais » Jean et Maurice y rester l'année prochaine. Je ne sais pas encore » ce que je ferai... »

Un autre...

« Mon Révérend Père, C'est en effet une bien pénible nou- » velle que m'apporte votre lettre de ce matin. J'en suis encore » tout ému ainsi que ma femme, Louis et André. Nous étions si heu- » reux de vous confier nos enfants ! Ils revenaient si bien portants » moralement et physiquement que nous nous faisons péniblement à » l'idée que ce séjour si agréable d'Higham est désormais fermé » pour nous. »

Force nous est de nous arrêter dans ces citations; ces quelques extraits permettront de juger d'après ces regrets exprimés le bien que nous faisions aux enfants et la reconnaissance que les familles nous en avaient.

Le clergé des environs nous était très sympathique. L. R. P. Mac Mahon, notre doyen, m'écrivait en réponse à la circulaire lui annonçant la fermeture de notre collège et notre départ :

« Mon cher Père Labis, c'est avec un très grand regret que j'ap- » prends que vous êtes sur le point de quitter Higham et que vous » allez fermer votre collège. Vous avez su vous faire accepter de » tous et vous rendre chers à tous... Tous nous vous regretterons » beaucoup, ainsi que les Pères de votre Communauté ! »

Le R. P. Bolger, le curé de Chatham, dont Higham dépend directement, écrivait à son tour :

» Mon très Révérend et cher Supérieur, je suis très triste de la » nouvelle de votre départ d'Higham. Depuis l'arrivée des Pères au » milieu de nous, je me faisais un devoir de prier pour vous et le » succès de votre œuvre. Leur présence au milieu de nous me don- » nait l'espérance de voir les localités voisines de leur collège re- » venir à la foi des aïeux... aussi suis-je très triste de vous voir par-

» tir. Tous ceux qui vous connaissent, regarderont votre départ » comme une grande perte et ne manqueront pas de vous regretter beaucoup, vous et vos œuvres! »

Nous n'avions pas encore de rapports de religion avec les habitants du village; notre chapelle était trop petite pour les y convier et notre connaissance de la langue pas assez complète ni assez facile pour essayer de les attirer... Nos rapports se bornaient à des rapports de bienveillance, de bon voisinage, d'invitation à nos séances... à participer à toutes les souscriptions de bienfaisance et de sports qui s'y faisaient... Nous fûmes très touchés de la sympathie qu'excita chez tous notre départ. Si tôt que la nouvelle en fut répandue, ce fut de la part de tous ceux avec qui nous avions été en relations, de cordiales explosions de regrets lorsqu'ils nous rencontraient... « Père » Labis, j'ai appris que vous alliez quitter; — j'en suis très triste. » Les personnes les plus importantes vinrent nous voir ou nous écrivirent. Le chef de station écrivait: « Je suis extrêmement triste d'ap» prendre que vous allez nous quitter; j'espère que ce ne sera que » pour un moment. » — Un gentleman farmer m'écrivait une lettre le même jour. — La dame du Solliciteur écrivait: « Cher Mon» sieur Labis, nous vous sommes tous très reconnaissants de votre » petit mot d'adieu, en même temps que c'est pour nous un besoin » de vous dire combien nous regrettons de vous voir quitter Higham. » Nous conserverons un excellent souvenir des bons rapports que » nous avons eus avec vous et de ces séances intéressantes qui nous » amusaient tant! »

Un ancien juge aux Indes, retraité à Higham, avait tenu, avant de partir pour ses *Holydays* à venir m'exprimer ses regrets au » nom de toute sa famille de notre départ d'Higham.

Le pasteur écrivait à son tour: « Cher Père Labis, je vous remer» cie beaucoup de votre petit mot d'adieu. J'avais entendu parler de » votre départ il y a quelques semaines, et sincèrement j'espérais » qu'il n'en était rien... mais puisque vous me le confirmez, je me » hâte de vous envoyer l'expression de mes regrets de votre départ, » et de la sympathie que j'éprouve en voyant que vous ne pouvez » plus demeurer au milieu de nous. Beaucoup, beaucoup de mes pa» roissiens, j'en suis sûr, vous regretteront, et en cela ils seront avec » moi en communauté de sentiments. Veuillez agréer mes meilleurs » souhaits et croire à mes sentiments respectueux. »

Et maintenant notre petit Higham est désert, silencieux... Le jardinier qui en a soin avec son fils le parcourt sans plus rencontrer

au tournant d'un chemin la figure sympathique de l'un de ses hôtes d'autrefois.

Puissions-nous ne plus en avoir besoin... mais si la persécution nous forçait à l'habiter de nouveau, nous pouvons espérer que les habitants du village feraient de nouveau bon accueil aux exilés et que nous serions en mesure cette fois de leur faire un plus grand bien.

Ceylan.

Œuvres apostoliques à Ceylan.

(Lettre du P. Robichez au R. P. Recteur d'Enghien.)

Batticalao, 31 août 1909.

Mon Révérend et bien cher Père Recteur,
P. C.

Le bateau ne part que Samedi... donc, encore quatre jours à passer dans la grande communauté de Batticaloa, où je viens de faire ma retraite pendant que le P. d'Arras en prêchait une aux Frères et aux Prêtres natifs. Puis-je mieux employer ces loisirs qu'en venant causer un instant avec vous?

Vous me demandez des détails sur nos œuvres et nos moyens d'apostolat? Vaste question à la vérité, et deux mois passés ici vous donneraient une meilleure réponse que plusieurs longues lettres. Je vais cependant essayer de vous tracer à grands traits et sans un ordre parfait le tableau sommaire de nos travaux. Puissé-je par ces quelques lignes vous prouver ma reconnaissance pour le grand intérêt que vous ne cessez de porter à notre petite Mission, et vous aider à faire mieux connaître autour de vous notre vie trop souvent inexactement connue en Europe.

Comme vous le verrez, parmi nos moyens d'apostolat, les uns sont communs à toutes les Missions, les autres propres à l'évangélisation des Indiens.

Mais d'abord, avant de parler de nos œuvres, un mot, si vous le voulez bien, sur le pays et le climat de Ceylan, et plus spécialement du diocèse de Trincomalie. Ces remarques rectifieront certaines appréciations erronées, dont moi-même je me suis fait l'écho avant mon départ de France: climat meurtrier, pays sauvage, etc., etc. Eh bien! tout cela est exagéré, dussé-je, en ce disant, désabuser quelques

esprits et enlever un peu de cette poésie qu'on était convenu d'attacher parfois à la vie du missionnaire à Ceylan! Qu'avons-nous d'ailleurs à perdre à faire connaître la vérité? Que les âmes généreuses se rassurent: elles trouveront encore ici de quoi satisfaire amplement leur soif de croix et de souffrances. Quant aux chercheurs d'aventures, il ne nous en faut pas.

Notre Mission, cela est certain, comme toutes les missions d'ailleurs, a son côté mortifiant. La chaleur continue avec ses mille conséquences fâcheuses, les mignons défauts des Indiens au milieu desquels il faut vivre, tout cela forme une bonne part de notre croix quotidienne. Mais, après cela, je trouve le climat de Ceylan sain dans son ensemble. Qu'un missionnaire de santé moyenne prenne les précautions hygiéniques requises dans les pays chauds, en un mot qu'il soit prudent, et il pourra, si Dieu le veut, travailler ici pendant de longues années; l'expérience du Maduré est là pour le prouver.

Pour être juste, mettons à part cependant celui que nous appelons le missionnaire de jungle, vivant presque toujours dans la forêt. C'est le poste du dévoûment, car la jungle est malsaine, et presque infailliblement la malaria vous saisit et vous mine sans merci.

Rassurez donc les petites santés qui peuvent aspirer, tout comme les plus robustes, à l'apostolat de Ceylan. Je ne prétends pas dire qu'on vit vieux ici; les accidents de santé y sont assez fréquents; de plus, la température continuellement chaude débilite à la longue les tempéraments; mais on marche quand même, Dieu et la bonne volonté aidant. Vous trouverez même plusieurs exemples de longévité parmi les missionnaires de l'Inde.

Quant à la civilisation, elle est presque aussi avancée dans nos grandes villes de Ceylan qu'en Europe, et nos villages ressemblent, proportion gardée, aux villages de France ou de Belgique. Les vrais sauvages ont complètement disparu de l'île, et c'est à peine s'il reste au fond des forêts du Tamur-Kaduwa quelques veddahs dont la vie est plus primitive que sauvage. Ceux-ci se mêlent maintenant à leurs voisins par les mariages et le commerce. On peut dire que ce qui reste encore de la barbarie antique, tient aux pratiques du paganisme. Mais le Gouvernement anglais y veille, et, il y a quelques années, il a interdit sous des peines très sévères les plus cruelles de ces coutumes, comme de se précipiter sous les roues des chars qui portent les divinités païennes, ou de se laisser suspendre en l'air par des crocs de fer enfoncés dans la peau du dos. Actuellement sont seules permises les pénitences (!) qui ne peuvent pas compromettre la vie. Vous voyez que Ceylan se civilise, j'allais dire peut-être trop, sous certains rapports.

Et maintenant, quelles sont nos œuvres? — Sous ce rapport, le diocèse (qui comprend 8000 catholiques et 180,000 païens ou mahométans) se divise en deux districts: celui de Batticaloa et celui de Trincomalie. Le premier, de beaucoup le plus peuplé, comprend les sections ou paroisses de Batticaloa, Kalmunai et Peria Pullumalai: le second, celles de Trincomalia et de Kottyar. Presque toutes nos œuvres sont mixtes, c'est-à-dire s'adressant à la fois aux chrétiens et aux païens. N'est-ce pas là d'ailleurs le rôle propre du missionnaire, confirmer les fidèles dans la foi et amener les infidèles à la lumière de l'Evangile?

Pour nos chrétiens, nous avons l'organisation elle-même de nos 5 provinces, avec curé-résident (sauf pour Kottyar) et toutes les œuvres annexes, je veux dire, les catéchismes, les confréries et congrégations. Outre l'église de sa résidence, le curé a encore sous sa juridiction, bien que souvent administrées par d'autres missionnaires, un certain nombre de « filiales », ou postes secondaires avec église ou chapelle. C'est là que chaque dimanche vont tous les Pères qui sont libres pour la sainte Messe et le catéchisme au peuple. Sous ce rapport un immense progrès a été réalisé depuis quinze ans. Jadis les Pères Oblats, qui administraient les deux paroisses (car il n'y en avait pas d'autres) de Batticaloa et de Trincomalie, trop peu nombreux pour s'absenter souvent de leur centre, ne visitaient guère les villages qu'une fois ou deux par an. Maintenant, toutes les chapelles sont visitées chaque mois, quelques-unes chaque semaine. deux ont même la sainte Messe plusieurs fois la semaine. Inutile de vous dire combien ces visites sont précieuses pour l'accroissement de la vie chrétienne et la répression des abus. Petit à petit, l'ignorance des vérités essentielles de la foi disparaît, les sacrements sont plus fréquentés, en un mot, le sens chrétien s'infiltre dans les âmes, les défections sont plus rares et l'exemple d'une vie régulière fait estimer, puis aimer notre sainte religion. De là à la conversion il n'y a pas loin.

Un mot sur les congrégations. Nos Pères s'en occupent avec zèle et graduellement elles prennent leur rang parmi les œuvres de la paroisse. Pour les hommes mûrs, nous avons les Confréries du Sacré-Cœur, avec réunion mensuelle ou hebdomadaire et au moins la communion le premier Vendredi du mois. Pour les jeunes gens et les enfants, les Congrégations de la Ste Vierge, ou de S. Louis de Gonzague, ou de S. Ignace, avec réunion hebdomadaire et communion fréquente. La plupart des congréganistes communient tous les dimanches. un bon nombre d'entre eux deux ou trois fois la semaine, quelques-uns chaque jour; j'espère même que cette proportion chan-

gera en peu de temps à l'avantage de la communion quotidienne. Pour les femmes et les jeunes filles, des Associations de Mères chrétiennes et d'Enfants de Marie, avec réunion hebdomadaire, chemins de Croix faits en commun et communion fréquente.

Il n'est pas rare que dans ces parterres privilégiés éclosent des vocations religieuses ou ecclésiastiques. Les germes de vie parfaite demandent, il est vrai, à être laissés enfouis en terre plus longtemps ici qu'ailleurs pour des raisons que vous devinez sans peine; mais, si après de longues épreuves ils se font jour quand même, on peut alors espérer que la sève est bonne et que la tige portera des fleurs et des fruits.

Je ne dis rien des catéchismes qui sont ici comme partout l'œuvre par excellence. Chacun des Pères en a sa part presque chaque jour, soit en tamoul, soit en anglais.

Voilà en raccourci ce que nous faisons pour nos chrétiens. Qu'y aurait-il à faire de plus si nous avions plus de ressources en hommes et en argent? Il nous faudrait l'Œuvre des Retraites publiques et fermées; il nous faudrait l'œuvre des catéchistes volontaires et des néophytes; il nous faudrait une sorte de petit séminaire pour la probation des vocations; il nous faudrait des œuvres de jeunes gens, clubs, réunions, conférences publiques, conférences de S. Vincent de Paul, salles de lecture, patronages, etc., etc. Et ne pensez pas que ce soit chimère de transporter ici ces œuvres si florissantes en Europe. A Colombo, à Jaffna et ailleurs, les Pères Oblats, plus nombreux et mieux organisés, les ont introduites avec succès. Sans doute leur forme diffère un peu, et pour être pratiques elles doivent être adaptées aux mœurs et aux besoins du pays.

Un trait, pour vous prouver que même nos tamouls sentent le besoin de se grouper. Tout dernièrement dans une des suburbs de Batticaloa, sept ou huit grands jeunes gens de dix-huit à vingt ans viennent trouver le Père en charge de l'église et lui font la déclaration suivante: « Père, nous voudrions vous être utiles dans la paroisse et nous venons nous mettre à votre disposition. Permettez-nous de nous réunir chaque soir à l'église pour réciter ensemble le chapelet, et puis, employez-nous pour les travaux de l'église ou pour les œuvres de la paroisse. » Evidemment la proposition fut accueillie avec bonheur, et voilà probablement le début d'une congrégation qui promet de beaux fruits.

J'en arrive maintenant aux œuvres mixtes, c'est-à-dire communes aux chrétiens et aux païens. De l'avis de tous, la plus importante, la plus vitale pour la mission, c'est l'Œuvre des Ecoles. C'est le terrain de la lutte avec les Protestants de toutes sectes, principalement

les Wesleyens. Ici comme partout, c'est par l'école que l'on acquiert l'influence, que l'on prend pied, que l'on se fait connaître, condition première pour arriver aux âmes et les convertir.. Nos adversaires l'ont bien compris, et, grâce à l'argent qu'ils ont en abondance, ils se sont implantés presque partout, avant nous, dans les villes et les villages. Dans les villes nous nous sommes établis en face d'eux, école contre école, et par la grâce de Dieu, la faveur vient à nous de plus en plus. Dans les villages, c'est plus difficile; les conditions posées par le Gouvernement pour obtenir ses faveurs (je veux dire ses allocations), sont presque irréalisables. Aussi, nous ne réussissons vraiment bien que là où il n'y a pas d'école protestante.

Nous avons cinq Ecoles Anglaises (Secondary Schools), sortes de petits collèges: deux de garçons, deux de filles et une mixte. Toutes prospèrent et l'emportent sur leurs rivales. Le P. Ferdinand Bonnel est l'âme de celle de Batticaloa; son frère, le P. Charles, de celle de Trincomalie, et le P. Michel Gouth, de celle de Kalmunai.

Dans ce dernier poste, la lutte avec les Wesleyens est particulièrement vive. « On s'arrache » littéralement les enfants. Au début de l'année scolaire et à chaque rentrée de vacances, vous ririez de voir le ministre protestant avec ses maîtres d'un côté, le P. Gouth avec les siens de l'autre, enfourchant chaque matin leur bicyclette et parcourant, à qui arrivera le premier, Kalmunai et les villages environnants pour amener les enfants à leur école respective. C'est la lutte ouverte. Aujourd'hui même arrive une lettre du Directeur de l'Instruction Publique relatant les plaintes envoyées à Colombo par le ministre wesleyen de Kalmunai, sur les agissements déloyaux des maîtres de l'école catholique. « Ceux-ci, dit la lettre, ne vont-ils pas jusqu'à promettre l'enseignement gratuit aux enfants qui les suivront! » Le P. Supérieur eut la partie belle pour la réponse, car il avait dans son carnet un certain nombre de plaintes un peu plus sérieuses à formuler contre l'Ecole Wesleyenne, et il les envoya à Colombo. Malgré cela le Sacré-Cœur, qui est le patron de la paroisse, bénit visiblement le zèle de nos Pères. Notre Ecole ne compte pas trois ans d'existence et a près de 150 élèves, tandis que la rivale, avec son ancienneté et ses splendides bâtiments, ne dépasse pas 40. Ces jours-ci, dans une des classes de cette dernière école, il y avait trois élèves, dans une autre, deux et dans la troisième, un.

Aux examens officiels du Gouvernement et surtout aux grands examens de « Cambridge University », auxquels nous présentons chaque année à Batticaloa et à Trincomalie, nos succès sont non seulement satisfaisants, mais dépassent la moyenne.

Ajouterai-je encore un desideratum? Ce serait d'avoir au moins

à Batticaloa et à Trincomalie un petit pensionnat annexé à l'Ecole Anglaise. Ce serait le vrai moyen d'obtenir des enfants un travail sérieux. Chez eux il leur est matériellement impossible d'étudier. Voyez plutôt : le père, la mère, les frères, les sœurs, les grands-parents, quelquefois des oncles et des tantes, sans compter les commères du voisinage, là, tous ensemble, parlant, fumant, faisant la cuisine, se disputant dans la seule et unique chambre de la maison!!... Comment faire des mathématiques ou un essai de littérature dans un pareil brouhaha?

Nos écoles Tamoules sont plus nombreuses : 46 dans le district de Batticaloa et 8 dans celui de Trincomalie ; elles sont mixtes pour la plupart. Notre grande difficulté pour ces écoles n'est pas d'avoir des élèves, mais des maîtres, j'entends des maîtres en sachant un peu plus que leurs élèves, ne trompant pas trop les Pères et ayant un peu de zèle pour leur école. Oh! le zèle! Savez-vous comment nous le stimulons chez nos bons maîtres, même chez nos maîtres catholiques? Par l'appât du gain! C'est triste à dire, mais c'est le seul stimulant qui, à part quelques rares exceptions, ait prise chez eux. Voici à peu près le langage que nous tenons à chacun de nos maîtres quand nous les engageons : « Tu auras un salaire fixe de cinq roupies (je suppose) par mois. Pour cela il te faut une moyenne de 15 à 20 élèves chaque jour, sinon ton salaire sera diminué. De plus, si tu as plus de 15 élèves, et si tes élèves satisfont l'Inspecteur aux examens du Gouvernement, tu partageras avec les Pères les « grants » que le Gouvernement nous allouera. Mais si tu trompes les Pères, ou si ton registre officiel n'est pas en règle, gare à toi, tu ne toucheras pas un cent, et tu seras renvoyé! » Et tous de s'engager, de signer, de protester qu'ils vivront, se dépenseront et... mourront au service de la Mission!!!

Au bout de deux mois, allez faire une visite de surprise à l'un de ces maîtres si dévoués. « Combien d'enfants? — Dix. — Le maître où est-il? » Prévenu, il arrive après cinq minutes, comme un homme qui a dû s'absenter. « Ton registre? — Le voici, dit-il sans broncher. — Comment? Tu marques 25 élèves et tu en as 10 présents? — C'est vrai, Souâmi, mais les autres vont peut-être venir!... Et puis, ajoute-t-il avec un bon sourire qui vous déconcerte et vous désarme à la fois, c'est dans l'intérêt du Père que je fais cela, car ainsi nous aurons plus d'argent à l'examen!... » Vous avez ici un exemple de la mentalité de nos gens, et ces histoires sont de tous les jours.

Mais, renvoyez donc ces maîtres, me dites-vous? Tout doux, s'il vous plaît. Et où en trouver d'autres? Ils se valent tous. Ce qu'il nous faudrait, c'est une école normale d'instituteurs catholiques. Il y a

une plainte générale à Ceylan et dans l'Inde sur la rareté de ce fruit qu'on nomme un bon instituteur. Nos Pères de Galles en demandent dans l'Inde. Et puis, quel dommage de devoir confier l'éducation de nos enfants à des maîtres païens, comme il nous arrive souvent, faute de maîtres catholiques! Je sais que la fondation d'une école normale n'est pas chose facile. On en a fait l'essai à Colombo il y a quelques années, mais sans succès. Et cependant, les Wesleyens en ont une à Batticaloa même et elle ne marche pas mal. Elle leur coûte cher, dit-on. Je le crois, mais on n'a rien sans sacrifices matériels.

Voilà à peu près toutes nos œuvres. Ajoutez-y le couvent et l'orphelinat de Trincomalie confiés au Sœurs de S. Joseph de Cluny: quatre sœurs faisant l'école, surveillant l'ouvroir, et faisant mille autres choses, y compris les leçons de piano. — Le dispensaire du Fr. Bouvier à Batticaloa, où chaque matin ce bon Frère distribue force quinine et onguent vert aux pauvres malades, ministère de charité que Dieu récompense parfois par des baptêmes d'enfants païens. — Le « reading-room » ouvert près de l'église St-Antoine de Batticaloa, et où chaque soir les gens un peu éduqués peuvent venir lire les bons journaux et les bonnes revues anglaises, tamoules et même cinghalaises.

Et puis? Eh bien, il y aurait encore d'autres œuvres utiles, d'aucuns disent même nécessaires, à installer, mais... pour cela il nous faudrait plus de missionnaires, voire même quelques scolastiques, et... le nerf de la guerre!!!... Attendons l'un et l'autre de la divine Providence. Aidez-nous par vos bonnes prières, bien autrement utiles que les secours matériels.

En union de vos prières et S. Sacrifices, je reste, mon Révérend et bien cher Père Recteur,

R. V. infimus in Xto servus.

G. Robichez. S. J.

P. S. 22 Septembre. — Qu'est il arrivé? Commencée il y a presque un mois, c'est aujourd'hui seulement qu'il m'est possible de finir ma lettre. Excusez-moi. Je suis honteux de vous l'envoyer, et si tard et si incomplète... Mais je connais votre indulgence.

G. R.

Alaska.

La vie de missionnaire à l'Alaska.

(Lettre du P. J. Bernard au R. P. Recteur d'Enghien.)

Catholic Mission. — Mary's Igloo. — Alaska.

31 Mai, 1909.

Mon Révérend et bien cher Père Recteur,

P. C.

Aujourd'hui, mardi de la Pentecôte, je m'accorde un grand congé, et suivant la formule « scholasticale » je ne puis mieux l'employer qu'en vous envoyant quelques lignes qui vous sont dues depuis tantôt huit ou neuf mois. Après en avoir conféré avec le P. Ministre, qui est à la fois préfet de santé, procureur, infirmier, portier, sacristain, cuisinier, dépensier, ad omnia et... votre humble serviteur, la communauté qui se compose d'un seul membre, s'est octroyé un jour de repos : la raison en est que la même communauté a dû hier se transporter « pedibus cum jambis » à environ une vingtaine de kilomètres de la mission pour obtenir le courrier apporté à Nome par le premier steamer, vendredi dernier. Vingt kilomètres ! une misère, n'est-ce pas ! de quoi faire sourire de pitié ceux qui ont savouré les « marches forcées » sur les routes poudreuses du terrain des grandes manœuvres. Hélas ! je n'aurais pas mieux demandé que d'avoir une route et même de la poussière dessus, voire même une couche de 10 centimètres : les vingt kilomètres en question ne furent qu'une longue succession de rivières à passer plus ou moins à gué, d'étangs et de marécages où la boue et les roseaux se disputaient à qui entraveraient le plus votre marche, sans compter les « têtes de nègre » (nigger heads) sur lesquelles il faut faire de l'équilibre plus ou moins stable. Les têtes de nègre sont des mottes de boue couvertes de mousse et de longues herbes retombant tout autour de la motte, ce qui leur donne l'aspect d'un crâne couvert de cheveux crépus et hirsutes ; ces mottes atteignent 30 à 40 centimètres de haut ; mais ce qui est pis, entre elles se trouvent des trous remplis d'eau et de boue dont la profondeur atteint jusqu'à 50 centimètres. Vous voyez d'ici la gymnastique : c'est d'une compréhension facile et d'une réalisation fatigante. Vous mettez le pied droit sur une de ces bonnes têtes de nègre, prenez votre élan pour sauter sur la suivante,

et tandis que votre pied droit supporte à lui tout seul le poids de votre individualité et de vos talents, la tête de nègre n° 1 s'incline (par respect sans doute!), votre pied droit glisse dans le trou voisin, tandis que votre pied gauche, manquant la tête de nègre n° 2, suit l'exemple de son compagnon, et vous voilà dans la position d'Atlas enjambant le détroit de Gibraltar; que si l'équation de votre stabilité n'est pas à la puissance voulue, vous vous surprenez assis entre tête de nègre n° 1 et tête de nègre n° 2; bien entendu vous reprenez la position verticale, la seule vraiment digne d'un bipède, et vous continuez votre jeu de saute-mouton. Maintenant si, après vingt kilomètres de ce manège pour atteindre le bureau de poste, et vingt kilomètres d'un manège en tous points semblable au premier pour regagner vos pénates, vous ne méritez pas un grand congé et... un siège, caisse,escabeau ou plancher, que faut-il faire pour le mériter? Durant l'hiver bien entendu rivières, lacs, étangs, marécages, têtes de nègre, tout cela est couvert de neige et de glace, et traîneau, chiens, voyageurs glissent au-dessus de tout cela sans difficulté. Mais l'hiver quoique long (huit mois!) a une fin que nous appelons débâcle; elle a lieu en général à la fin de mai: c'est alors une inondation générale (l'eau ne s'est arrêtée qu'à 15 centimètres de mon plancher la semaine dernière): les rivières charrient d'immenses blocs de glace dont l'épaisseur atteint 4, 5 et 6 mètres, qui se bousculent, s'entrechoquent, s'écrasent avec un bruit d'artillerie; cela dure environ deux semaines, puis le niveau de l'eau diminue et le printemps nous fait son plus aimable sourire. Cependant du fait que la contrée n'est en somme qu'un vaste glacier recouvert de mousse, herbages et broussailles, il résulte que les lacs et étangs sont sans nombre et que même le sommet des collines est toujours recouvert d'une espèce de tourbe saturée d'eau où l'on enfonce jusqu'à mi-jambe à chaque pas que l'on fait. Je dois dire aussi que Mary's Igloo, tout en étant à environ 90 kilomètres de la côte de la mer de Behring et au pied d'immenses montagnes, est cependant si peu élevé que, quand en été la marée est très haute sur la côte, l'eau salée remonte les rivières et vient nous rendre visite: soit un voyage à reculons de 90 kilomètres. Aussi Mary's Igloo et toute la contrée environnante jusqu'au pied des montagnes, n'est-il pendant l'été qu'un vaste marécage; heureusement qu'il gèle et solide! pendant l'hiver...

Comme vous le voyez, je suis maintenant en résidence à Mary's Igloo, la nouvelle mission fondée l'année dernière. Vous vous demandez peut-être comment se prononce le mot « Igloo », et quelle est sa signification. Igloo, un mot esquimau, se prononcerait en français « Iglou », comme joujou, caillou, chou... (voir le P. Sengler). —

Ce mot Igloo signifie cabane construite sous terre. Le camp Esquimau où se trouve la nouvelle mission (Our Lady of Lourdes = N.-D. de Lourdes) est ainsi appelé parce que la personne la plus intéressante du sexe faible parmi la population indigène, répondait au nom de Mary, à elle donné par les chercheurs d'or; sa cabane à Igloo étant l'hospitalité même, les chercheurs d'or en 1900, dans leurs pérégrinations, s'en servaient comme d'hôtellerie, et ainsi il advint que tout le camp fut appelé « Mary's Igloo » ou « la cabane de Mary ».

J'ai définitivement quitté Nome au mois d'Octobre dernier, après la visite du R. P. Provincial du Canada, qui resta parmi nous près de trois semaines. Il y a deux Pères à Nome et votre serviteur à Mary's Igloo, ce qui fait trois prêtres pour notre vaste contrée. C'est bien peu, et un mot du R. P. Provincial m'annonce que nous ne devons pas compter sur aucun renfort avant plusieurs années! Il faut se résigner et laisser les pauvres âmes tomber entre les mains des protestants, qui eux, trouvent toujours missionnaires et argent, parce que pour la plupart, être missionnaire est un métier comme un autre et des plus lucratifs dans un pays de fourrures comme le nôtre: croyez-m'en!

Mary's Igloo est à environ 200 kilomètres de Nome et un centre. On m'a donné un district d'environ 28.000 kilomètres carrés, qui s'étend le long de l'Océan Arctique et de la mer de Behring. Ce district comprend des camps Esquimaux et des camps de chercheurs d'or. Je compte six principaux camps Esquimaux et cinq principaux camps de chercheurs d'or, échelonnés à des distances variant entre 50 et 350 kilomètres; jusqu'à présent, je n'ai pu atteindre que trois camps Esquimaux où j'ai des catholiques.

Mary's Igloo est le centre du district avec 51 catholiques; puis vient le Cap du Prince de Galles, sur le détroit de Behring, avec une douzaine de catholiques; et enfin Agiopok avec 8 catholiques. C'est bien peu! mais c'est un commencement.

Les deux points extrêmes de mon district sont: le détroit de Behring, à plus de 200 kilomètres, et Candle, sur la côte de l'Océan Arctique, à environ 300 kilomètres. Chaque mois je passe environ deux semaines à visiter les camps les plus proches, avec chiens et traîneaux, tandis que le reste du temps je prends soin de mes catholiques à Mary's Igloo et m'occupe du... pot-au-feu!

Je suis seul ici (mes chiens, dix en tout, étant considérés « domestici »), et par suite n'ai personne avec qui je puisse manquer au silence ou à la charité. La personne de la communauté avec laquelle je pourrais avoir pas mal de difficultés et de mots aigres-doux serait le cuisinier: malheureusement je ne suis pas encore arrivé à bilo-

quer ou dédoubler ma personnalité suffisamment pour lui administrer une de ces vertes semonces qui font époque dans la vie de cuisinier. Vous dire ce qu'il me fait manger et mastiquer, et cela sans le moindre remords, ne peut s'exprimer en termes culinaires proprement dits. Il y a d'abord le pain: tout le monde sait qu'un Français vit pour une bonne part de pain. Quand j'arrivai à Mary's Igloo, il y a près de deux ans, la première question qui se posa, — quand, le lendemain matin, ma peau d'ours proprement pliée et mes patenôtres pieusement récités, il fut question d'élaborer un petit déjeuner, — fut en mots aussi simples qu'expressifs: « Que diable! vais-je bien manger? » Excusez-moi, c'est historique. Je n'avais pas de pain! Un sac de farine, empaqueté soigneusement dans un coin de la cabane, me fit penser que bientôt j'aurais une substantielle réponse à ma question. Donc à l'œuvre: de ma vie je n'avais fait de pain... Mais enfin qui ne sait que le pain se compose de farine? Or j'avais de la farine. Donc rien de plus simple. Tout d'abord on prend de la farine, avec précaution, pour ne rien perdre (la farine ici coûte entre 6 et 8 sous la livre). Je mis une petite mesure de cette précieuse denrée dans une casserole; puis naturellement il faut de l'eau: j'aojutai donc de l'eau; un peu de sel ne peut nuire; ce qui fut fait, et en avant pour le pétrissage! Je vous assure que jamais pain ne fut pétri et repétri comme le fut ma première fournée. La pâte prête, restait la cuisson: rien de plus facile, un bon feu et une surveillance active. J'enfourne et j'attends... (entre nous j'attends encore!) Ce que je retirai du four de mon poêle ressemblait à la galette des Hébreux dans le désert, et je dus me servir de ma hache pour le couper en morceaux. Tout en dégustant cette première fournée jusqu'à la dernière miette, je me demandais chagrinement quelle pouvait bien être la cause de cette platitude hébraïque de mon pain... Tout effet a une cause, enseigne Platon, et comme ici c'était l effet qui manquait, c'est que j'avais oublié de pétrir l'une des causes nécessaires à la confection du pain. A force de mastiquer dur et de réfléchir avec intensité, la vérité se fit jour à l'aide d'une parabole de l'Evangile: celle du levain. Là était la cause première et fondamentale de mon insuccès: j'avais oublié le levain. Après un soupir de soulagement, je me procurai ce précieux levain en question et mis la main à la pâte derechef. Mon travail fini, je remarquai avec infiniment de plaisir que j'avais enfin « une pâte qui levait ». Je la laissai lever tant qu'elle voulut, puis préparai mon four. Il était alors 5 h. du soir, et comme j'avais commencé mon travail vers les 9 h. du matin, cela vous donne une idée de mon labeur...

Il faut vous dire que tous les soirs mes Esquimaux viennent à la

mission vers les 5 h. Je leur fais une instruction dans leur langue (explication du grand catéchisme de la Bonne Presse), puis l'on chante et l'on prie, toujours en Esquimau. Après cela il y a les demandes de remèdes, les confidences à propos de Madame qui laisse l'huile de phoque rancir, ou de Monsieur qui s'obstine à refuser à sa tendre moitié la robe de peau de renne promise il y a quatre ou cinq lunes!... Puis mes Esquimaux se livrent à quelques jeux innocents fabriqués sur place, ou se délectent avec un jeu de Dames qui est une de leurs petites passions.

Comme j'allais enfourner, voilà mes Esquimaux qui arrivent. Que faire? Je ne puis attendre jusqu'à demain, et d'un autre côté il m'est impossible d'instruire mes chrétiens et de surveiller mon pain tout à la fois. Je me cherche donc un substitut pour la cuisson du pain. Un brave Esquimau, vieux célibataire, homme de poids, et tout dévoué au Père et à son bien-être, me semble le sauveur cherché. Je l'appelle dans le petit réduit qui me sert à la fois de chambre à coucher, de cuisine, d'atelier, de magasins à provisions, de salle de consultation et... de confessionnal les dimanches et jours de fêtes. Je plante un escabeau en face de la porte de mon four, le fais asseoir et explique ce dont il s'agit. Placidement mon Abluréak (c'est son nom) écoute et s'évertue à comprendre. « A ta droite, dis-je, le four du poêle où se trouve mon pain qui cuit. — Hin-hin (= bien). — A ta gauche, ma provision de bois (précieux combustible dont on use avec parcimonie, vu sa rareté). — Hin-hin. — Maintenant, tandis que j'instruis les autres dans la salle d'à-côté (ce que nous appelons l'église qui mesure environ 7 mètres sur 5), tu vas surveiller la cuisson de mon pain; c'est très facile; tout ce que tu as à faire, c'est d'entretenir un bon feu dans le poêle et ne pas ouvrir la porte du four. Comprends-tu? » Un long hin-hin me rassura presque complètement sur le sort de ma seconde fournée. J'étais si tranquille à ce sujet, que mon instruction se prolongea près de 3/4 d'h.

Après les chants et prières, l'idée de mon pain, toujours dans le four, me frappa comme d'un choc électrique. Je ne fis qu'un bond de l'église à ma cuisine: tout y était tranquille; mon Esquimau, toujours assis en face du poêle, me sourit d'une façon qui en disait long sur le soin avec lequel il avait surveillé la cuisson. Je regardai à sa gauche: ma provision de bois avait presque disparu; il avait certainement entretenu un feu à rôtir un bœuf... Un peu inquiet, j'ouvris la porte du four et me baissai pour empoigner mes miches (j'en avais enfourné quatre). Le four était noir. Je cherchai dans les coins: les coins eux aussi étaient noirs. Mon pain étant fait de farine blanche, cela devenait sinistre... Vite je craque une allumette:

Dieux Immortels!!! quel spectacle! un petit Bazar de la Charité... Mon pain gisait calciné sur le milieu du four!! Je remerciai mon brave Esquimau de ses bons et... chaleureux services et escomptai mes pertes: ma provision de bois brûlée et mon pain aussi! Je me reprochai alors amèrement de n'avoir pas mieux profité de l'excellente instruction à moi donnée au Noviciat quand, pendant un mois, j'avais coulé de douces heures entre les pots et marmites de l'indulgent Fr. Bour! Regrets tardifs: je mangeais maintenant le pain de la tribulation, ou plutôt je n'en mangeais pas du tout. Depuis lors j'ai fait des progrès étonnants, et vous seriez, je crois, pleinement satisfait de manger mon pain en temps... de carême!

Vous dirai-je deux mots des bâtiments de la mission à Mary's Igloo? C'est simple, de bon goût et peu luxueux. Les bâtiments se composent d'une seule cabane divisée en deux pièces: la première pièce, décorée du nom d'église, mesure environ sept mètres sur cinq, tandis que le plafond atteint entre 2 m. 50 et 3 mètres (cela dépend des endroits où vous le mesurez). Le mobilier se compose de huit bancs sans dossier, deux chaises et un escabeau. Il y a aussi un petit orgue de poche et un poêle. Tout autour, sur les murs, sont accrochés les tableaux du grand catéchisme de la Bonne Presse. Du plafond pend une lampe à pétrole, tandis que dans un coin se trouve la sacristie. Elle se compose de trois planches perchées sur quatre montants et d'une vieille malle qui contient les ornements et le linge d'autel. Le sanctuaire est enfermé dans une espèce d'armoire de 1 m. 50 de largeur sur 75 centimètres de profondeur; à l'intérieur se trouve l'autel surmonté d'un petit tabernacle, le tout en planches: c'est certainement digne de la pauvreté de Bethléem! Pour la sainte messe, les offices ou prières, j'ouvre les portes, et la l'armoire et l'autel peut être vu par tous les assistants. Une fois la sainte messe ou les prières terminées, je ferme les portes, et la salle d'église sert de salle d'instruction. La pauvreté des ornements et des vases sacrés répond à celle du mobilier: depuis tantôt deux ans, j'essaie de me procurer un vieil ostensoir démodé, qui ferait mon bonheur et celui de mes chrétiens: mais sans succès. Comme je n'ai pas les moyens d'acheter même un modeste ostensoir de cuivre doré. il faut attendre. Pour les bénédictions du St. Sacrement, chaque dimanche, je me sers du saint Ciboire: un pauvre petit ciboire d'argent, bien vieux, noirâtre, et dont la dorure de la coupe est bien insuffisante: qu'y faire? Je m'excuse auprès de Notre-Seigneur: quand je serai riche, le Maître du monde aura une église, un autel et des vases sacrés moins indignes de sa divine Majesté! Voilà pour l'église dans laquelle s'entassent, dimanches et fêtes et

presque chaque soir, mes 55 catholiques Esquimaux! Pauvres gens! ils ne se plaignent pas: mais comme un local plus vaste leur plairait et à moi aussi!!

La seconde pièce, qui mesure quatre mètres sur cinq, constitue mes appartements privés: inutile de les énumérer; quand je dis « privés », c'est une façon de m'exprimer, car mes Esquimaux y sont autant et plus que moi. Cette seconde pièce est séparée de l'église par un rideau, et son mobilier la fait ressembler à une échoppe de bric-à-brac. En temps que vous pouvez y voir un poêle, des marmites et des pots: c'est une cuisine; près du poêle, un tas de bois, dont beaucoup ne sont pas aussi gros que le manche d'une pelle; puis un petit tonneau où se trouve la provision d'eau; une table qui sert un peu à tout: bureau, banc d'atelier, table à manger, etc. Le long du mur, des clous d'où pendent fouets, chaînes, cordes, fourrures, sacs, tout l'attirail des voyages polaires; dans un coin, entassés dans un ordre relatif, des sacs et caisses qui contiennent les provisions; quelques rayons où se prélassent une dizaine de livres et des outils. Au-dessus du poêle, tendu au travers de la pièce, un fil de fer sur lequel s'accumulent chaussettes de rennes, bottes de fourrures ou de peau de phoque, mitaines, torchons, mouchoirs, etc... tout cela dans une confusion qui n'a rien d'esthétique. J'allais oublier deux caisses vides, un escabeau et deux chaises bancales. Et le lit, me direz-vous? Ah! oui, certainement, il y a maintenant quelque chose qui pourrait s'appeler un lit. Je dis « maintenant », afin de vous prouver que mon mobilier est en progrès. La première nuit que je passai à Mary's Igloo, je dormis dans l'église, sur trois bancs rapprochés les uns des autres, roulé dans ma peau d'ours. Ma nuit se passa à maintenir une union relative entre ces trois unités qui s'obstinaient à s'écarter les unes des autres, me laissant traîtreusement suspendu dans le vide. Le lendemain je me dis que la première chose nécessaire pour dormir est tout d'abord un substratum solide où l'on peut s'étendre: pas de sommeil sans cette sécurité du substratum. Il y avait il est vrai le plancher, mais il ne fallait pas y songer: en un mois je serais un impotent couvert de rhumatismes; à tout prix il faut se percher au-dessus du plancher. Après mûre réflexion, mon choix s'arrêta sur la table: elle était certainement solide et assez large pour me garantir d'une culbute. Le soir venu, je fis donc place nette et étendis ma peau (j'entends la peau d'ours!) sur mon nouveau lieu de repos. Tout alla bien et je dormis comme quelqu'un qui ne s'est pas livré à cet exercice depuis deux jours; pourtant quand je m'étirai de mes draps (au figuré!), il me sembla que j'avais une cinquantaine de kilomètres dans les jambes: « Cu-

rieuse sensation, me dis-je; si c'était dans les côtes, je comprendrais, car ma table n'a certainement pas de ressorts; mais dans les jambes! vraiment c'est insolite! je ne suis pas somnambule, et la chambre n'est pas une piste de cyclistes. Bref, mes nombreuses occupations de cette seconde journée de fondation ne me laissèrent pas le loisir de trouver une solution à ce problème physiologique, et l'heure du repos pour la communauté me trouve de nouveau sur ma table. Cette fois je fis des rêves terribles: le sol disparaissait subitement sous mes pieds; je dégringolais dans des précipices sans fonds; je n'avais pas plus tôt atteint le sommet du Mont des Cats que j'étais précipité dans les profondeurs boueuses de la Deûle...; en fin de compte, je me réveillai, après une chute mortelle du sommet du mur Kimurat à St. Ignace de Dijon, sur le cadran solaire d'Enghien. Je me mis sur mon séant et constatai que mes pieds et la moitié de mes jambes pendaient dans le vide: la table en question était trop courte, et la base de mon individualité manquait de substratum... De là mes rêves de chutes sans fin, et finalement mon mortel atterrissement sur le cadran solaire d'Enghien. Le lendemain je remédiai à cet inconvénient en ajoutant une petite table à la grande, et ce fut la fin de mes ascensions comme de mes accidents, tout au moins... en rêve. Depuis lors je me suis bâti ce que nous appelons ici « bunk », qui consiste en trois couchettes superposées, comme dans les cabines des steamers, sauf les sommiers, matelas et autres inventions d'une civilisation étiolée. La planche pure et simple, rien de plus bon marché, sain et durable. Autrefois j'ouvrais des oreilles toutes grandes quand j'entendais dire que les saintes gens couchent sur la planche; depuis lors j'ai changé mon opinion, car j'ai la planche et même plusieurs, je les trouve presque moelleuses, et Dieu m'en est témoin, suis plus près du Pôle Nord que de la sainteté! Voyez-vous, on s'habitue à tout en ce bas monde: nous nous créons toutes sortes de besoins, dont la disparition après un certain temps ne nous incommode pas le moins du monde quand la nécessité nous force à les abandonner.

Les ou plutôt le bâtiment de la mission est en planches; le toit et les murs sont couverts d'un papier goudronné qui me préserve de la pluie, mais non du froid, quand le thermomètre descend gentiment à — 50°, — 60° ou — 70° au-dessous de 0°. Ma cabane s'en ressent: pour augmenter son pouvoir calorifique, j'ai entassé de la tourbe tout autour des murs de mes appartements privés; cela cependant n'a pas eu grand effet. Jugez-en plutôt par le petit fait suivant: Un matin, après avoir lavé et essuyé ma vaisselle, je voulus remettre de l'eau qui reste en permanence sur le poêle; par suite

d'un mouvement un peu brusque, j'en répandis sur le plancher; saisissant un des torchons suspendus au-dessus du poêle, je m'apprêtais à faire disparatîre l'effet de ma maladresse, quand à ma grande stupeur je constatai que la flaque d'eau répandue sur le plancher était bel et bien gelée, si bien qu'au lieu d'un torchon, je dus me servir d'une hache pour la faire disparaître. Ce matin-là je saisis cette occasion pour faire remarquer au P. Procureur de Mary's Igloo que vraiment un logis un peu plus chaud ne serait pas de luxe. Vous croyez peut-être qu'il s'émut de mon pathos... Ah! bien oui! cela le laissa parfaitement froid; pour toute réponse il m'exhiba sa bourse, la bourse de la communauté, dont la platitude n'a pas de nom. Ce P. Procureur de Mary's Igloo n'a pas plus de cœur que d'argent; comme je m'en plaignais aux Supérieurs: « Patience, me fut-il répondu, cela viendra avec le 3[e] An ». Le cœur peut-être, mais l'argent?... Il faut vous dire que le P. Procureur de Mary's Igloo n'a pas encore reçu cette dernière touche de la formation de la Compagnie, et il est fortement question de la lui donner l'hiver prochain. J'attendrai son retour avec impatience pour juger des effets!

Derrière le principal corps de bâtiments (en tout 12 mètres sur 9), se trouve une structure appelée ici « cash »; c'est une plateforme juchée sur des pieux à environ 3 mètres du sol, sur laquelle j'entasse les provisions pour mon attelage de chiens, poissons séchés, poissons gelés, phoques, etc... On y accède par une échelle, ce qui protège les susdites provisions contre la voracité de mes toutous ou de mes Esquimaux. Au-dessous de cette « cash », je remise mes traîneaux; celui dont je me sers pour mes voyages, mesure 10 pieds de long sur 2 pieds de large et ne pèse que 60 livres; je puis y loger environ 500 livres de bagage, mais en général mon équipagement ne dépasse pas 300 livres. Vous allez sans doute vous étonner d'un tel chargement. Dans le vieux monde beaucoup de gens traversent l'Europe avec un parapluie pour tout colis. A l'Alaska, le parapluie est un objet inconnu; la raison en est que la plupart du temps, l'eau que le ciel nous envoie, atteint sa destination sous forme de neige, dont nous recevons chaque année une ample provision. Sur le traîneau j'entasse ma chapelle enfermée dans un sac imperméable; puis mon « sleeping bag » ou sac de fourrure dans lequel je dors, une caisse renfermant une théière en fer blanc, une petite poêle à frire et des provisions. A cela ajoutez le poisson séché pour les chiens (chaque chien en mange 2 à 3 livres par jour), ce qu'il faut pour réparer les harnais ou les traîneaux en cas d'accident, des cordes, fourrures, une paire de raquettes, une bâche, des

chaînes, du bois sec, une lanterne et quelques médicaments. Il y a de quoi faire 300 livres!

Comme je vous le disais, je voyage la plupart du temps, cet hiver plus que jamais; j'ai même une vie de Juif errant. Chaque mois je visite six camps, tant d'Esquimaux que de chercheurs d'or qui se trouvent dans un rayon de 150 à 200 kilomètres; cette visite mensuelle me prend environ deux semaines et représente quelque chose comme 500 kilomètres de route. Deux fois l'an, je visite les camps plus éloignés. Mon dernier voyage cet hiver a duré du 17 Mars au 10 Mai, pendant lequel j'ai traversé mon district dans toute sa largeur, du détroit de Behring à l'extrémité sud de l'Océan Arctique. Pendant ce laps de temps, j'ai couvert un peu plus de 1700 kilomètres, avec chiens et traîneaux à travers mers, rivières, lacs, vallées et montagnes en quatre semaines d'actuel voyage. Il faut vous dire que mon attelage de chiens est bon et mon leader excellent. Bien entendu, durant cette longue tournée j'ai eu quelques aventures, d'où, comme toujours avec l'aide de mon bon Ange, je me suis tiré avec mon ossature au complet. De fait, mes Esquimaux de Mary's Igloo, ne me voyant pas revenir vers la fin d'Avril et sachant combien il est dangereux de voyager au mois de Mai, commencèrent à se demander si je reviendrais jamais de l'Océan Arctique; ils allèrent jusqu'à émettre l'opinion que peut-être le Père, le « Père Grand », comme ils m'appellent (Attahatapok), avait trouvé le lieu de son repos éternel entre deux icebergs! De retour à mes pénates, je les ai taquinés en leur disant qu'un Bourguignon, doublé d'un vieux surveillant, a la vie dure: ils m'ont répondu: « Hin-hin! » et m'ont exprimé leur sentiment qu'ils aimaient mieux me voir sur le plancher de la mission que sur les glaces de l'Océan Arctique.

Pour aller de Mary's Igloo au détroit de Behring où se trouve un camp important d'Esquimaux (environ 300 âmes), il faut tout d'abord atteindre la côte de la mer de Behring à un endroit appelé « Teller », où se trouvent quelques chercheurs d'or et aussi des Esquimaux. De Mary's Igloo à Teler, c'est un voyage de 90 kilomètres, distance que je couvris en 6 h. 55 minutes, avec neuf chiens et un chargement assez lourd, vu la longue expédition que j'entreprenais. Le sentier se déroule sur une suite de rivières, étangs, lacs et lagunes de terre entremêlées dans une confusion inexprimable. Le tout bien entendu n'est qu'une vaste étendue blanche, sans points de repère, où il est facile de se perdre. Il y a surtout une espèce de mer intérieure de 120 kilomètres de long, appelée « Salt Lake » (Lac salé), que le sentier traverse et sur laquelle il ne fait

pas bon d'être surpris par une tourmente de neige. Un mien ami, un chercheur d'or s'y trouva pris dans une tourmente, il y a quelques années: son leader mourut gelé, il perdit son traîneau, et pendant 75 heures se débattit contre la tempête, aveuglé par la neige, à moitié mort de froid, sans provisions et sans pouvoir retrouver le sentier qui passe à l'une des extrémités.

J'ai traversé le lac salé douze fois cet hiver, dont deux fois dans toute sa longueur, et n'y ai été surpris par la tempête qu'une seule fois, en Novembre dernier. De sentier bien entendu il n'y avait plus de traces. En un cas semblable, la seule chose à faire, c'est de laisser votre leader aller de l'avant; je ne pouvais voir à dix mètres devant moi, et par conséquent étais incapable de me diriger, ayant oublié ma boussole de poche. Il se tira d'affaire sans hésiter et sans jamais dévier de la direction du sentier. Comment? Instinct dont la bonne Providence l'a pourvu pour l'aide et le confort du missionnaire. J'atteignis Teller sans incident, et plus vite que si j'avais eu à ma disposition un cheval de course. Le lendemain je dis la messe pour une douzaine de catholiques chercheurs d'or qui vivent à Teller, et le lendemain à 7 h. du matin je quittai Teller pour le détroit de Behring.

La distance entre ces deux points est environ 120 kilomètres. La côte est bordée de hautes montagnes rocheuses qui plongent à pic dans la mer; le sentier par suite se déroule sur les glaces de la mer elle-même, au milieu d'icebergs amoncelés dans un dangereux chaos pour le voyageur, qui bien souvent n'a d'autres ressources que d'escalader les immenses barricades qu'ils forment au travers de la route. Je débutai par un accident: mon traîneau n'avait pas glissé depuis dix minutes, traîné à une vive allure par mes chiens qui frais et de bonne humeur se livraient à un galop extravagant, quand soudain l'avant du véhicule se heurta à un bloc de glace, rebondit sur le côté et je vois mon leader et quatre de mes chiens partir à fond de train sur le sentier, me laissant en arrière avec le traîneau et quatre chiens. Que s'était-il passé? Quelque chose de très ennuyeux dans sa simplicité: vous savez que nous attelons nos chiens deux à deux, à la daumont, le long d'une corde faite de peau de lion marin, dont l'une des extrémités est attachée à l'avant du traîneau et l'autre au harnais du leader. De cette façon un attelage de neuf chiens présente l'aspect suivant: deux files indiennes de quatre chiens chacune, placées de chaque côté d'une corde avec le leader en avant, seul, à l'extrémité de la corde. Par suite du choc, la susdite corde s'était brisée et la moitié de mon attelage avec le leader gambadaient maintenant sur le sentier, tout heureux de

n'avoir plus le traîneau à tirer; naturellement leur allure s'était accrue en raison directe de la diminution du poids du véhicule, qui pour le moment égalait zéro. Que faire? J'avais devant moi une étape de 75 kilomètres avant d'atteindre un abri où je pourrais me réfugier pour la nuit: impossible de couvrir cette distance avant la nuit avec seulement quatre chiens, un traîneau pas mal chargé et pas de leader pour diriger les quatre restants. D'un autre côté, je devais à tout prix ressaisir les cinq fuyards; autrement le leader plus que probablement ferait un demi-tour à droite, et sans hésiter retournerait à Mary's Igloo, à 90 kilomètres de la côte, me laissant sans aucun remords me débrouiller comme je pourrais. Donc, vite rattrapons les fuyards: en quelques secondes, je me débarrasse de mes vêtements de fourrure malgré le froid et la bise qui souffle, et encourageant de la voix les quatre toutous qui me restent, nous voilà partis en chasse. Mes chiens, voyant leurs compagnons s'en donner à cœur joie devant eux sur le sentier, tirent de leur mieux; les fuyards me sentant sur leurs talons et grisés d'une liberté aussi soudaine qu'inaccoutunée, galopent, galopent sans aucun scrupule, et je vois la distance entre eux et leur seigneur et maître s'augmenter de minute en minute. Ils sont maintenant à plus d'un demi-kilomètre devant moi. Cette course échevelée ne peut durer longtemps; mon traîneau trop chargé ne m'offre aucune chance d'atteindre les fugitifs, et cependant je dois les atteindre. J'arrête mes quatre coursiers et le traîneau, invoque mon bon Ange, promets une messe aux âmes du purgatoire, souffle et... siffle de toute la force de mes poumons. Il faut vous dire que j'ai une façon spéciale de siffler, dont je me sers pour rassembler mes toutous, une espèce de sonnerie d'appel. A peine ai-je fini de siffler, que je vois mon leader Spat s'arrêter, puis tourner la tête de mon côté. Je répète la sonnerie, et sans hésiter, mon intelligent Spat fait volte-face et à triple galop me rejoint sur le sentier. Vous dire qu'il fut caressé et complimenté, en anglais et en français et en esquimau, prendrait trop de temps. Je réparai la corde rompue, et bientôt nous repartions pour le détroit de Behring.

Bien loin à l'horizon, je pouvais apercevoir de temps à autre, à travers la neige soulevée par la bise, un cap où la chaîne de montagnes semble s'être effondrée dans la mer. Il était midi passé quand je l'atteignis. Là j'arrêtai mon attelage sur un immense iceberg légèrement incliné et protégé du vent par un sien voisin encore plus large, mais qui, par suite de la poussée formidable des glaces, a pris une position presque verticale. Mes chiens se couchent sur la glace et lèchent leurs pattes couvertes de glaçons. L'exercice

du matin, une course de 40 kilomètres au milieu d'un chaos d'icebergs, m'ont donné de l'appétit: j'ai droit au moins à la petite table! D'un petit sac je tire un morceau de pain et une boîte de conserves: pain et conserves sont aussi durs que de la pierre; le thermomètre doit marquer environ 35° au-dessous de 0°! A l'aide de mon couteau, je parviens cependant à détacher de quoi faire quelques bouchées. Le menu n'est pas précisément réchauffant: le pain, le fromage, la viande... gelés à basse température n'ont absolument aucun goût ou saveur; autant vaudrait mâcher un vieux torchon gelé. Tout d'abord il faut les fondre dans la bouche, puis mastiquer fortement avant d'avaler. Pas moyen même de faire une petite tasse de thé: je n'ai ni pierres pour bâtir un four ni bois à brûler; cependant par de basses températures comme celles que nous avons à l'Alaska, je vous assure qu'une tasse de thé bien chaude est vivement appréciée! Tant de personnes gaspillent le pain quotidien que le bon Dieu leur donne ou se plaignent de leur nourriture! un petit voyage à Alaska leur apprendrait à être satisfaites à moins de frais. Combien de fois j'aurais été extrêmement heureux d'avoir la dixième part du repas que donne à sa communauté la plus pauvre maison de la Compagnie! Mes grâces une fois dites, je ferme mon petit sac et donne le signal du départ: la halte avait duré une demi-heure.

A mon signal, mon leader qui ne perd aucun de mes mouvements, se détend comme un ressort; derrière lui les autres chiens donnent un vigoureux coup de collier et le traîneau glisse vivement sur la pente de l'iceberg, pour rebondir sur l'iceberg voisin à travers une profonde crevasse laissée entre eux deux, et ainsi de suite pendant des kilomètres. A l'arrière je manœuvre des pieds et des mains, cours, saute, manœuvre le frein, glisse, m'arcboute sur la glace pour maintenir le véhicule en équilibre.

Après avoir contourné le cap, une ligne de montagnes court le long de la côte, formant de hautes falaises; les pics se succèdent, entrecoupés de vallées étroites et profondes; pas le moindre signe de végétation. Vers les 4 h. j'aperçois dans le lointain la cabane où je passerai la nuit: les chiens l'ont déjà sentie; mon leader dresse les oreilles et à son signal l'attelage presse l'allure. Une fois arrivé, le maître de la cabane m'aide à dételer les chiens que nous attachons dans une espèce d'étable; le traîneau reste au-dehors et je m'installe près du feu, sur la meilleure chaise de la maison que le maître de céans m'offre avec son sourire le plus aimable, quand il a reconnu qui je suis. A l'Alaska le seul signe auquel on peut reconnaître un prêtre catholique, est son col romain; c'est la seule partie du costume ecclésiastique dont nous nous servions.

Après un frugal souper arrosé d'une tasse de thé bien chaud, mes patenôtres dites, je m'enveloppe dans mes fourrures, et bientôt au bruit de la tempête qui mugit au-dehors et ébranle la cabane, je m'endors du sommeil du juste, mais d'un juste qui a 75 kilomètres dans les jambes; je vous assure que, dans mon cas particulier tout au moins, cet exercice de mon appareil locomoteur aida forcément ma justice à produire ce sommeil inaltérable, qui est un des apanages du juste en ce bas monde.

Le lendemain matin je suis éveillé par la tempête qui n'a fait que croître et embellir pendant la nuit. Au dehors le thermomètre marque 32° au-dessous de 0°; cela ne me gênerait guère, mais la bise est terrible: en quelques minutes, malgré mes fourrures, je me sens percé jusqu'aux os. Autour de moi la neige tourbillonne et obscurcit l'atmosphère; impossible de poursuivre mon voyage avec un temps comme celui-là. Je vais à l'étable visiter mes toutous. Je suis reçu par de généreux hurlements (nos chiens de l'Alaska n'aboient pas, mais hurlent lamentablement comme font les loups au fond des grands bois). De retour à la cabane, je me résigne à attendre que la tempête s'apaise. J'interroge mon hôte: « Beaucoup de neige ces temps-ici? — Mon Dieu, oui, Père; l'ouragan n'a cessé de souffler depuis vingt-neuf jours, et notre premier jour passable a été hier quand vous êtes venu. » Voilà une réponse consolante! Cette côte de la mer de Behring est l'abomination de la désolation; ce brave homme n'a pu quitter les alentours de sa cabane depuis vingt-neuf jours: « Impossible de se guider au dehors », me dit-il. Pourtant je ne puis me résoudre à m'enfermer dans cette cabane pendant deux ou trois jours; à toute force je dois atteindre le détroit de Behring avant demain soir. J'ai promis d'être à Candle, sur l'Océan Arctique, pour les fêtes de Pâques, et du détroit de Behring c'est une petite excursion de près de 500 kilomètres!...

Les heures passent et l'ouragan n'a cessé de mugir. Enfin vers 2 h. de l'après-midi, quelque chose comme une éclaircie se dessine sur la côte. En moins d'un quart d'heure les chiens sont attelés, le traîneau empaqueté et nous voilà repartis à travers les icebergs. Hélas! l'éclaircie en question n'était qu'un trompe l'œil: je n'ai pas fait six kilomètres, que je me trouve en pleine tempête, aveuglé par la neige, à peine capable de me diriger. Mes chiens encouragés par le leader luttent bravement contre la tourmente qui les cingle; de temps en temps j'arrête l'attelage pour leur donner le temps d'enlever avec leurs pattes les glaçons qui se forment sur leurs paupières. Autour de moi les immenses icebergs apparaissent de temps à autre enveloppés dans les tourbillons de neige, semblables à de

gigantesques spectres qui s'apprêtent à écraser le pauvre petit voyageur perdu au milieu de ce labyrinthe de mers. Comme l'homme est petit au milieu de la nature déchaînée! Pas à pas, toujours luttant, à travers les amoncellements de glace, nous atteignons le camp Esquimau (Eskimo): il fait presque nuit. Au son des grelots de mon attelage, hommes, femmes, enfants dégringolent, ou pour mieux dire, glissent des pentes de la falaise où se trouvent leurs cabanes, et me voilà faisant une entrée sinon triomphale, tout au moins tumultueuse. A peine ai-je salué tous ces braves gens, que de tous côtés m'arrivent des avertissements: « Vite, vite, Père. — Mais oui, votre joue droite. — Ma joue droite? Eh bien? — Elle est en train de geler. — Ah! pas possible! » Je n'avais rien senti. Il faut dire qu'avec une bise pareille, on perd bientôt le pouvoir sensitif. Je frotte vigoureusement avec de la neige l'endroit endommagé; mais le remède vint trop tard, et je porterai la marque de cette morsure du Pôle pendant plusieurs mois. Ce n'est pas la première, et sûrement ce ne sera pas la dernière. J'arrête mon attelage en face de l'igloo de l'un de mes catholiques. En un clin d'œil les chiens sont dételés, le traîneau déchargé et remisé, et bientôt je me trouve assis sur le plancher de l'immeuble, en face d'un plat d'huile de phoque d'où émergent des petits tas de sciure de bois, dont les sommets imbibés d'huile brûlent comme des veilleuses; par ici, c'est la façon dont on se chauffe... plus ou moins. Le combustible fait complètement défaut et les Esquimaux font jusqu'à 10 ou 15 kilomètres le long de la côte pour chercher les morceaux de bois que la mer rejette parfois sur la grève. Le soir venu je m'enfourne dans mon sac de fourrures étendu sur le plancher, après avoir récité le chapelet avec mon hôte et sa famille. Le lendemain après un repos plutôt relatif, le plancher de la cabane présentant des hauts et des bas, je dis la messe pour mes braves Esquimaux qui tous reçurent la sainte Communion. Comme ils sont tous contents d'avoir le Père au milieu d'eux! Hélas! je dois repartir le jour même pour l'Océan Arctique en passant par Mary's Igloo que j'atteignis sans encombres.

Tous les jours à la sainte Messe, les missionnaires de l'Alaska récitent l'oraison de la messe « De propagatione fidei » et de tout cœur demandent à Notre-Seigneur de leur envoyer quelque secours: « Mitte quæsumus, Domine, operarios in messem tuam. »

Joignez-vous à nous, je vous prie, mon Révérend et bien cher Père Recteur, afin que le bon Dieu prenne en pitié les pauvres Esquimaux de l'Alaska.

R. V. infimus in X° servus.

Jos. BERNARD, S. J.

NÉCROLOGIE.

Le R. P. Désiré Lodiel.

Le R. P. Désiré Lodiel naquit à Bourgon (Mayenne), le 30 Mai 1833. Il fit successivement ses études à Ernée, à Fougères, puis au Petit Séminaire de Précigné où durant quatre ans, il eut de brillants succès et se distingua par sa piété. Il étudia ensuite la Philosophie durant un an et la Théologie durant trois au Grand Séminaire du Mans, où il reçut les ordres mineurs et le sous-diaconat des mains de Mgr Bouvier. Puis il passa deux ans à S. Sulpice; Sa Grandeur Mgr Sibour lui conféra le diaconat, le 22 décembre 1855, et l'année suivante, le 31 décembre 1856, il entra au noviciat d'Angers.

Avant la fin de ses deux ans, il fut envoyé surveillant à Vaugirard, où il prononça ses premiers vœux, de là il passa à Metz, puis à Vannes comme professeur de Philosophie.

A la fin de 1867, ses Supérieurs l'appliquèrent à ce qui devait être l'occupation de toute sa vie: l'enseignement de la Philosophie et de la Théologie; il y consacra près de quarante ans, au grand séminaire de Blois, au scolasticat de Laval, puis à Jersey. Cet enseignement répondait à ses goûts et à ses aptitudes et il y excella. Une excessive timidité, et de perpétuels scrupules l'éloignèrent des ministères actifs de la prédication et de la confession. Il concentra son apostolat à l'intérieur de la communauté où il prêcha toujours d'exemple par sa régularité, son obéissance, son humilité et sa délicate charité.

Vers la fin de sa vie, il composa plusieurs ouvrages d'apologétique et de piété, dont les principaux sont: Nos raisons de croire. — L'ordre du monde physique et sa cause première d'après la Science moderne. — La Providence. — Où allons-nous? — La peste anti-religieuse. — Marie, notre Mère, et un ouvrage posthume: Manuel des catéchistes volontaires. Ce travail infatigable était d'autant plus méritoire, que le Père souffrait de pénibles infirmités, une hernie très grosse et un eczéma qui lui couvrait tout le corps. Il acceptait ses souffrances avec patience et soumission à la volonté du Bon Dieu. Le 8 mai 1909, la hernie se déplaça. Devant l'impossibilité de la réduire, on décida de recourir à une opération chirurgicale; malgré cela, l'affaiblissement augmenta progressivement, et le 21 il rendit doucement son âme à Dieu, à temps pour que les prêtres pussent offrir pour lui le Saint Sacrifice, et hâter ainsi son entrée dans les joies du Paradis.

Le R. P. de Causans.

(Extrait du Bulletin Religieux de l'archidiocèse de Rouen.)

La mort vient encore de frapper un coup dans le clergé de Rouen. M. l'abbé de Causans est décédé mardi à deux heures du matin. C'est une perte très vivement ressentie par l'élite des catholiques de notre ville, par les prêtres notamment, et par Monseigneur l'Archevêque le premier.

Joseph-Marie-Bernard de Causans était issu d'une famille nîmoise d'excellente noblesse, qui vint plus tard habiter La Flèche. C'est en cette dernière ville qu'il naquit le 3 février 1843. Il reçut dans sa famille, petit enfant, l'éducation la meilleure; un précepteur ecclésiastique lui enseigna les premiers éléments des lettres, puis il fut mis au collège tenu par les jésuites à Amiens. Sans être un élève brillant, il fit là de solides études. On sait quels pétrisseurs d'âmes sont les révérends pères; la nature sérieuse et déjà remarquablement pondérée du jeune Bernard de Causans le prédisposait mieux que personne à recevoir leur éducation. L'empreinte fut si profonde qu'il se posa de bonne heure la question célèbre par laquelle fut déterminée la vocation de saint François Xavier: A quoi bon gagnerais-je l'univers si je venais à perdre mon âme? Il y répondit en passant directement du collège au noviciat de la Compagnie de Jésus. La discipline de la Congrégation le prit alors tout entier. Par les exercices du Noviciat il développa cette énergie morale que tous ceux qui le connurent ont admirée en lui; le juvénat agrandit ses vues, avec son horizon littéraire; son scolasticat, qu'il fit à Laval, le trempa de philosophie et de théologie.

Dès cette époque, dans la Compagnie même, Dieu lui marqua sa voie. Une grave maladie de poitrine l'ayant privé d'un de ses poumons, certains des ministères habituels aux jésuites lui furent, par là-même, interdits, l'enseignement par exemple; il était voué dès lors à l'apostolat de la direction des âmes. La possibilité de prêcher ne lui fut pas enlevée néanmoins, mais à condition qu'il sût se modérer, chose difficile à son tempérament actif et à l'ardeur de son zèle. L'a-t-il toujours fait? Il était de ceux qui sont trop généreux pour bien calculer leurs forces; de lui aussi le P. de Ravignan eût pu dire: « Parlez-moi des malingres, ceux-là travaillent ».

Jésuite, le P. de Causans commença donc par être curé. Un jésuite curé, cela vous surprend? Cela n'est pas de chez nous, il est vrai; le P. de Causans, quand il fut tel, habitait en Angleterre. C'était pendant cette période de formation spéciale que la Compagnie appelle

« le troisième an », toute consacrée à l'effort spirituel. Déjà inquiétés en France, les jeunes tertiaires avaient dû chercher un refuge à l'étranger. Après un court séjour en Ecosse, dans un endroit merveilleux par la splendeur du paysage, mais qu'il fallut abandonner bientôt parce que le ravitaillement ne pouvait s'y faire, ils s'installèrent en un village d'Angleterre nommé Hazor; là un riche catholique mit à leur disposition son cottage, demandant seulement qu'ils pourvussent par un de leurs pères au service religieux de la population catholique. Le P. de Causans fut désigné. Il avait une pleine maturité de jugement, la passion des âmes, il parlait bien l'anglais et prêchait, avec succès, des sermons bien préparés et appris à grand'peine (l'effort de mémoire fut toujours pénible au P. de Causans): il fut très goûté de ses paroissiens. Cependant, le travail de son « troisième an » n'était pas négligé de ce fait, ceci concourait à cela. La fréquentation des âmes l'aidait dans son étude personnelle; la connaissance de soi l'aidait à connaître mieux et à élever plus haut les âmes. Tant et si bien que, son temps de formation achevé, ses supérieurs jugèrent qu'il fallait le laisser continuer ce ministère. Il demeura curé à Hazor quelques années.

Il rentra en France en 1884 pour être supérieur de la résidence de Brest. Il ne tarda pas à se faire une place importante dans la ville et aux alentours. Son influence fut grande auprès des Dames Enfants de Marie, dans les communautés religieuses, où il prêcha souvent, et surtout près des jeunes marins d'élite dont la foi et les mœurs avaient besoin d'appui. On n'incriminait pas encore leurs pratiques religieuses comme on le fait aujourd'hui. Ce n'était pas tout à fait se condamner à briser sa carrière que de faire acte de bon chrétien. Le P. de Causans en vit et en soutint donc beaucoup. Tous ceux-là ont gardé de lui le plus reconnaissant souvenir.

Après dix années de séjour environ, on l'envoya à Tours. Il n'y fut pas longtemps, assez pour s'y surmener. Quatre ou cinq jours par mois il avait à prêcher les membres de diverses sociétés; il donnait en outre, coup sur coup, des stations et des retraites, il jeûnait pendant le carême sans en excepter les jours de prédication, il s'imposait en toute chose enfin une rigoureuse austérité; dur à lui-même, souvent sans feu l'hiver, levé à quatre heures du matin tous les jours, ne comptant jamais avec ses forces, comme insoucieux de la vie.

Ses supérieurs jugèrent qu'à Rouen il serait moins occupé, ils le mirent, en 1897, à la tête de la résidence. Mais l'apôtre ne se repose jamais ici-bas: « travaillons, dit-il, nous aurons toute l'éternité pour nous reposer. » Si, parmi nous, le P. de Causans monta

rarement dans les chaires de nos églises, s'il n'accumula pas retraites sur retraites, il ne se ménagea point cependant. Peu à peu un large courant de confiance s'établit autour de lui: il s'y laissa aller, il se donna à tous comme il l'avait toujours fait. Son dévouement fut tel qu'il y succomba.

Nous ne raconterons pas à nouveau les épreuves qu'il eut à subir quand furent supprimées la plupart de nos congrégations. Dans la pensée des persécuteurs, la sienne était visée la première, bien entendu. Comment les jésuites de Rouen se dispersèrent, quel procès leur fut fait, après leur séparation même, nul de nos lecteurs ne l'a oublié. Au reste, les deux traits qui marqueront pour les Rouennais la physionomie du Père, ou plutôt maintenant, de M. l'abbé de Causans, ne furent pas mis en beaucoup plus vif relief par ces événements. Ce qu'il fut parmi nous, ce que nous verrons en lui tant que vivra sa mémoire, c'est le fondateur des retraites du mois pour les ecclésiastiques et le directeur de conscience.

A ces retraites mensuelles il mit une foi et une persévérance bien touchantes. Le nombre des prêtres qui les suivaient ne fut jamais considérable et il n'en pouvait être autrement; il y eut une heure où il diminua au point que tout autre que lui peut-être se serait demandé si l'œuvre ne devait pas être interrompue. La séparation venait de frapper ses coups, on ne savait plus où se réunir, M. l'abbé de Causans ne céda pas aux circonstances. Il eût, comme saint François de Sales, prêché pour cinq personnes. Le jour où Monseigneur l'Archevêque recommanda l'œuvre officiellement, il trouva sa récompense. Il l'eut plus exquise encore lorsqu'il vit plusieurs fois de suite le chef du diocèse arriver à l'improviste parmi ses auditeurs devenus plus nombreux et l'écouter avec la simplicité du plus humble. Il lisait ses sermons, composés presque toujours de citations bien choisies et habilement liées, mais il le faisait avec chaleur et onction, comme s'il se fût adressé à trois cents personnes. Le clergé de Rouen, celui des confins du diocèse d'Evreux qui venait aussi l'entendre souvent, lui sont profondément reconnaissants du dévouement qu'il leur a ainsi montré.

Que dirons-nous de sa direction spirituelle? Ce sont choses dont le voile ne doit pas se soulever et dans lesquelles du reste la personnalité ne doit pas apparaître. Il recevait les confidences d'un grand nombre d'âmes parce qu'il était bon, patient, qu'on le trouvait facilement à son confessionnal où deux fois par semaine il passait une journée entière, et qu'il était vraiment tout à tous; il faisait grand bien à chacun parce qu'il avait, en même temps que l'estime, l'autorité. Voyant vite, et habitué à commander par les fonctions de

supérieur qu'il avait longuement remplies dans sa congrégation, il affirmait, décidait, s'imposait, aussi ferme envers les craintifs ou les tièdes que miséricordieux envers les faibles. Il avait en outre la foi communicative, éclairée mais pas questionneuse, pour laquelle le surnaturel était l'air vital : cette foi, on ne l'approchait pas sans avoir le désir d'en vivre comme lui. De là à l'amour habituel de Dieu, il n'y a qu'un pas, et il le faisait franchir vite.

Le dernier acte de son zèle fut la prédication d'une retraite aux Petites-Sœurs des Pauvres. Comme les saintes filles venaient de perdre leur aumônier, M. l'abbé Colette, il voulut, tout en prêchant, se mettre à leur disposition pour le service religieux de l'établissement en attendant l'arrivée de l'aumônier nouvellement nommé, M. l'abbé Patry. C'était bien plus qu'il n'eût dû faire, vu l'état de ses forces. Le médecin lui avait dit peu de temps auparavant : « Si vous voulez vivre, il faut vous résigner à garder la chambre tout l'hiver ». Il avait répondu : « Vivre, c'est se dévouer aux âmes ». Il aurait pu ajouter : « Se dévouer aux âmes, c'est mourir aussi ». Les Petites-Sœurs le trouvèrent bien épuisé dès qu'il fut parmi elles. Sa toux était extrêmement fatigante, il marchait avec peine, oppressé, haletant ; mais il avait une telle énergie et il était d'ailleurs tellement habitué à son mal qu'il entendait ne point s'arrêter. Ceux qui souffrent continuellement sont ceux qui comptent le moins avec la souffrance, elle est pour eux une figure de connaissance sinon une figure amie ; à l'agonie, ils diraient bien encore, comme ils ont dit tant de fois : n'y faisons pas attention, la crise passera. C'est précisément ce que pensait M. l'abbé de Causans à l'heure où le guettait déjà la mort.

Dimanche dernier il voulut aller de la rue des Capucins au premier monastère de la Visitation. Les Petites-Sœurs le supplièrent de n'en rien faire. Il insista : « J'ai des âmes qui m'attendent, dit-il. — Mais vous ne pourrez pas y parvenir, voyez comme vous êtes oppressé. — J'ai promis, j'ai promis, je dois tenir parole. — Eh bien, on vous y conduira en voiture. — En voiture ? quel luxe ! Non ! — La voiture très pauvre des Petites-Sœurs, mon Père, avec un cher vieux pour la conduire, voulez-vous ? — Ah ! c'est différent ! j'accepte alors. » Il eut toutes les peines du monde à y monter. Quand il revint de la rue de Joyeuse, il était un peu plus hors d'haleine encore.

Sa dernière messe, lundi, fut si péniblement célébrée que les religieuses se demandaient s'il l'achèverait ; il y mit trois quarts d'heure. Enfin, il s'avoua vaincu et s'alita. Le médecin, mandé, le déclara tout de suite perdu. Monseigneur l'Archevêque, qui l'honorait de sa haute estime, vint le voir immédiatement. Chose touchante, ce

fut Mgr Fuzet qui le prépara à la mort. On le voyait bien malade en effet, mais nul n'avait songé encore aux préparatifs extrêmes. « Mon bon père, vous êtes souffrant, lui dit l'Archevêque, il faut faire à Dieu le sacrifice de votre vie. — Oh! de tout mon cœur, de tout mon cœur! — Il faut faire davantage, mon cher Père; vous avez si bien prêché aux autres d'être prêts à tout événement, donnez l'exemple ce soir même, recevez les sacrements... — Oh! oui, oh! oui. » Il n'avait aucune émotion apparente, très résigné et très simple. On manda vite un de ses anciens compagnons de vie religieuse, et il fut administré. La nuit était venue, la fièvre montait, il entra en délire, exhortant des fantômes de pénitents et donnant de vagues absolutions dans l'espace. Vers deux heures du matin, il vomit un flot de sang, et mourut. Sa dépouille mortelle resta chez les Petites-Sœurs jusqu'au mercredi soir et fut reportée ensuite au domicile du Père pour les obsèques. Le vénéré religieux qui, pour être tout à Dieu, avait abandonné un marquisat, fut veillé dans la mort par les pauvres comme s'il eût été l'un d'eux.

Les funérailles du Père de Causans ont eu lieu jeudi matin à l'église Saint-Ouen, sa paroisse, au milieu d'un nombreux concours de personnes. Monseigneur l'Archevêque y était représenté par M. l'abbé Richer, vicaire général, archidiacre de Rouen. La cérémonie, très modeste, fut réglée comme l'eût fait la Compagnie de Jésus au temps où elle avait droit d'existence. Les restes du vénéré Père reposent maintenant au cimetière de Bonsecours, sous le regard, si l'on peut ainsi parler, de la Vierge Marie qu'il aima toute sa vie avec une tendresse d'enfant.

Le R. P. Gras.

(Extrait de la Semaine Religieuse de Poitiers.)

Le P. Daniel Gras; de la Compagnie de Jésus, dont nous avons annoncé récemment la mort, naquit à Poitiers, le 10 mai 1844, d'une famille très chrétienne et honorable. Son père était notaire. Après six ans de brillantes études au collège Saint-Joseph de sa ville natale, Daniel passa quatre années à la rue des Postes à Paris. Il en sortit pour entrer à l'Ecole polytechnique, où il ne resta qu'un an.

Le 8 mars 1867, il entrait au noviciat de la Compagnie de Jésus à Angers.

Dès le mois d'octobre 1868, il est professeur de mathématiques pour les philosophes au collège de Vaugirard, puis à Vannes.

En 1873 il revient à la rue des Postes comme professeur de mathé-

matiques pour les élèves qui se destinaient à l'Ecole centrale. Il y resta jusqu'en 1877. Il fut alors envoyé à Laval, puis à Jersey pour y faire ses études théologiques qui devaient le conduire au sacerdoce. Il fit ensuite sa troisième année de Probation à Hadzor en Angleterre.

Envoyé en 1882 à Jersey, il y professa le cours supérieur pour la préparation à l'école navale jusqu'à la fermeture de l'école en 1900. Son enseignement net et clair, joint à la grande autorité de sa parole, produisit, pendant 18 années consécutives, les résultats les plus excellents. Les statistiques officielles portent que, de 1882 à 1900, 1586 élèves furent admis en France à l'Ecole navale; 337 avaient été préparés aux examens par le Père Gras.

Son dévouement pour les élèves était constant et absolu. Il s'intéressait vivement à tout ce qui pouvait leur être utile, et cherchait à former des chrétiens solides. Il les suivait après leur départ de Jersey, leur écrivait souvent et était toujours prêt à leur rendre tous les services en son pouvoir. C'était pour lui l'accomplissement d'un apostolat continuel.

Dans le courant de 1900, le gouvernement français obligea les futurs candidats à l'Ecole navale à se faire inscrire pour le concours à la préfecture du lieu de leurs études. Les élèves de Jersey, n'étant pas sur une terre française, ne pouvaient remplir cette condition. Au mois d'août 1900, l'Ecole de marine dut fermer ses portes. C'est le but que poursuivaient les auteurs de cette mesure.

Le P. Gras vint se fixer à Paris; et quand l'enseignement dans les écoles libres ne lui fut plus permis, il continua d'aider les jeunes gens par ses conseils et par des répétitions qui prenaient toute sa journée.

En 1905, un collège français fondé en Belgique lui demanda son concours. Le Père accepta et recommença ses cours de mathématiques.

C'est en classe, au milieu de ses élèves, qu'il tomba malade le 27 avril 1909. Saisi soudain d'une douleur aiguë au côté gauche, il dut renvoyer ses élèves à l'étude. Le médecin, appelé, constata une pleurésie déjà avancée. La semaine précédente, le Père avait fait des marches assez rapides après lesquelles il avait dû se refroidir.

Ce qui inquiéta bientôt les médecins, ce fut l'état d'épuisement auquel était réduit le malade. Tout était usé en lui par le travail fourni durant les nombreuses années de son professorat. Le cœur était très faible; l'estomac ne digérait plus. Pendant quinze jours tous les efforts tentés pour le remonter furent inutiles. Le Père ne pouvait dormir, et la faiblesse augmentait.

Le 12 mai, le Père, qui avait communié tous les jours depuis le début de la maladie, reçut l'Extrême-Onction avec une pleine ré-

signation à la volonté de Dieu: « Combien c'est bon, disait-il ensuite à son supérieur; cela fait du bien. »

Le mardi 18 mai, à minuit, on lui apporta une dernière fois la sainte Communion qu'il reçut avec beaucoup de dévotion. Il garda jusqu'au bout sa connaissance et sa lucidité d'esprit. Il s'unissait à toutes les prières qu'on lui suggérait, baisait son crucifix et serrait dans ses mains son chapelet avec amour. Enfin, un peu avant onze heures du matin, il rendit son âme à Dieu, le mardi 18 mai.

Le R. P. Arnaud.

Le P. Pierre Arnaud était depuis moins d'un an ministre de Yang-king-pang et curé de la paroisse St-Joseph lorsque la mort l'a enlevé. Il était l'homme de la situation: tous le proclamaient; aussi a-t-il laissé un grand vide. Ses amis de France furent atterrés à la nouvelle de son décès. Ses qualités révélaient si bien l'apôtre qu'ils avaient toujours cru que Dieu le réservait à de féconds et longs travaux. Avec lui descendaient dans la tombe bien des espérances. La Providence l'avait choisi pour l'immoler et pour nous donner le grand exemple d'une âme qui fait sienne jusque dans la mort la volonté divine.

La maladie fut longue. Il y avait quelque temps que le Père négligeait de soigner des malaises, lorsqu'au 19 octobre il prit une chambre à l'infirmerie, où il se résigna à s'étendre tout habillé. De là, il dirigeait la maison et se déplaçait quand les circonstances l'exigeaient. A ce régime la santé ne revenait pas. Le F. Infirmier fit acte d'autorité et le condamna à garder le lit dans une meilleure chambre que celle qu'il s'était choisie. La dysenterie venait d'apparaître. Il obéit avec la docilité d'un enfant. Il continuait à prendre soin de toute la communauté, ce qui ne le fatiguait pas. Au bout de trois semaines le médecin crut voir poindre la guérison, et il allait permettre une nourriture plus substantielle. C'était vers le 20 novembre. Le malade profita de la permission de se lever, mais il ne se sentait pas bien. Effectivement il fut pris d'une hémorrhagie violente de mauvais augure. Il y eut une consultation des Drs Fresson et von Schab, le résultat en fut inquiétant. Ils diagnostiquèrent une dysenterie tuberculeuse. Les hémorrhagies continuèrent et le Dr Fresson reconnut tout espoir perdu. On ne cacha pas le danger au Père Arnaud qui avait demandé qu'on l'avertît franchement. Il avait l'esprit si clair, et se sentait alors si peu atteint, qu'on avait peine à croire à un péril imminent. Il accepta avec bonheur l'Extrême-Onction, ayant pourtant le pressentiment, dit-il, qu'il ne mourrait pas cette fois. Avant de recevoir la Ste Eucharistie, il prit la parole: « Je de-

mande pardon à la Compagnie, dit-il, de la mauvaise édification que j'ai pu donner... de ma dureté de cœur... de ma vanité... Il est bien consolant, ajouta-t-il, de mourir dans la Compagnie. » Il suivit tous les détails de la cérémonie avec le plus grand calme et rectifia la couleur de l'étole qu'on oubliait de changer pour l'Extrême-Onction.

Le lendemain le P. Ducoux, ministre de Zi-ka-wei, qui venait tout plein d'encouragement, demeura saisi devant l'aspect cadavérique du malade. Il ne put que dire : « Par dessus tout que la volonté de Dieu soit faite, n'est-ce pas ? » — « Je suis tout à fait entre les mains de Dieu, » répondit le P. Arnaud. Il avoua qu'il avait bien souffert. « Mais il est bon de souffrir, c'est bon, c'est excellent, » répétait-il avec force. Sa voix restait encore aussi puissante qu'en santé. Il gardait son inaltérable bonne humeur et gaîment buvait son eau de Lourdes à la santé de son visiteur.

Le lendemain il fit à tous le même accueil. On lui demanda s'il avait des commissions pour qui que ce fût, il répondit : « Maintenant je suis détaché de tout, c'est vous autres que cela regarde. » Il ne voulait plus être que le religieux qui se prépare à mourir et il savait que du haut du ciel il prouverait mieux aux âmes qu'il aimait son fidèle dévoûment que par des formules épistolaires rédigées par d'autres. Il reprit ensuite la conversation de la veille sur la souffrance. Il s'y plaisait ainsi qu'à parler de N. D. de Lourdes, En elle, il avait mis une confiance jalouse. Il s'unissait aux prières qu'on faisait de toutes parts pour sa guérison, mais il mettait toutes les siennes entre les mains de N. D. de Lourdes.

Le 4 décembre seulement il permit aux Pères de le veiller. Jusque-là il avait craint de les fatiguer. C'était le premier vendredi du mois. Le matin il avait dit à l'Infirmier : « Frère, je vais au Bon Dieu. » Il profita de la présence de ceux qui l'entouraient pour redoubler de ferveur dans la préparation de son éternité.

La Providence avait amené auprès de son lit de mort le P. Houitte qui l'avait assisté à sa première Messe. Ce Père lui proposa de lui rappeler les sept paroles de N. S. en croix. Il accepta avec empressement. Il voulut tout répéter lui-même, lentement, en goûtant chaque mot. Après la première parole il ajouta en français : « Oui, je pardonne à tout le monde. » Il redit plusieurs fois, avec affection, la seconde parole « Hodie... mecum... in paradiso. » A la cinquième « Sitio », il voulut boire une gorgée de son amère potion en souvenir du fiel et du vinaigre de Notre-Seigneur. Comme cela avait nécessité de sa part un grand effort, le Père Houitte s'éloignait du lit pour le laisser reposer, mais le malade le rappela : « Père, ici ; achevons. » Pendant que le corps s'épuisait l'âme restait vivante, ardente, tout altérée de Dieu.

Dans la soirée on l'aida à répéter certaines prières dont il était avide: Anima Christi, Suscipe, Salve Regina, la prière indulgenciée de Pie X, les litanies des Saints de la Compagnie dont il scandait avec force « Sancte Pater Ignati... » Il aimait à souvent baiser le crucifix en renouvelant ses vœux; « Voveo paupertatem, castitatem et obedientiam, » murmurait-il en mettant ses lèvres, sur les mains et les pieds, et en les appliquant sur le cœur il ajoutait « in Societate Jesu ».

Lorsqu'entra le P. Ducoux, le P. Arnaud lui dit avec effort: « Merci ». Puis il fut pris du hoquet des mourants, mais un quart d'heure après il retouva un peu de connaissance et répéta tout bas: « Jésus, Marie, Joseph », comme on le lui suggérait. Le P. Houitte ajouta: « In manus tuas... »; alors faisant un immense effort, du fond de la gorge il murmura: « Répétez », et à mesure que le Père reprenait, le malade redisait tout avec la force qui lui restait encore. Il se remit ainsi à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge, insistant sur ces mots « nunc et in hora mortis nostrae... » « Pater fiat voluntas tua sicut in cœlo et in terra »; il répéta maintes fois: « et in terra, et in terra ».

Le samedi matin, 5 décembre, jour de la mort, le P. Houitte lui présenta une image de N. D. de Lourdes; alors la pauvre figure allongée, pâle, contractée, s'illumina d'un sourire céleste. Le moribond fit un mouvement des lèvres, on en approcha l'image qu'il baisa respectueusement aux pieds. « Père, voilà N. D. de Lourdes, salut des infirmes, l'Immaculée Conception, dont nous célébrerons la fête dans deux jours. Elle vous promet de vous rendre heureux, vous aussi, non en ce monde mais en l'autre. » — « Oui, oui: au ciel, au ciel, » répondit le malade. « J'ajoutais à voix basse, écrit le P. Houitte, sans penser qu'il en gardait la mémoire, le premier verset du Psaume 121: « Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi... » mais il acheva parfaitement: « in domum Domini ibimus ».

Avant midi il voulut répéter comme la veille les sept paroles. C'est lui qui craignait de fatiguer le Père Houitte: il l'obligea à prendre la position la plus commode; on le pria en retour de ne plus faire d'efforts pour prononcer mais de serrer seulement la main pour prouver qu'il comprenait et s'unissait aux prières qu'on lui suggérait. C'est ce qu'il fit.

A une heure un quart il s'affaissa davantage, les yeux se voilaient, l'ouïe s'affaiblissait, la langue s'embarrassait mais l'intelligence restait vive: « Je n'entends pas bien », disait-il; « cela ne passe plus », murmurait-il après avoir pris de l'eau de Lourdes qu'il avait demandé en Chinois au petit domestique. Il semble en effet qu'en avalant il allait étouffer. Le calme revenu, il renouvela ses

vœux; puis, d'un grand geste, saisit le crucifix, le chapelet et le livre que le P. Houitte lui offrait en disant les paroles de S. Jean Berchmans: « cum his tribus libenter moriar »; il répéta péniblement et ajouta de lui-même: « Si vis, libenter moriar »; il redit sept ou huit fois cette phrase qui exprimait toute sa paix intérieure, toute sa joie de ne trouver rien en lui qui résistât à Dieu.

Le P. Ducoux se pencha vers lui et lui dit: « Au Ciel vous penserez à nous; vous nous aiderez. » — « Oh! oui », répondit-il de tout son cœur. Ensuite, inlassable il fit signe au P. Houitte de l'aider encore à prier. « N. D. de Lourdes, salut des infirmes, priez pour nous », dit le Père, mais, le malade ne pouvait presque plus prononcer; il eut un long regard vers l'image de la Ste Vierge.

On continuait: « Domine, suscipe spiritum meum. Credo, spero diligo te, doleo de peccatis; » — il murmura: « omnibus ». — Jesu, Jesu, Jesu.

Puis plus rien. Couché sur le côté droit, il parut s'assoupir.

Une demi-heure après le P. Rosenzweig, entrant dans la chambre, le trouva couché sur le dos, les yeux ouverts et immobiles, il lui suggéra quelques invocations; au nom de Jésus ses lèvres remuaient encore. Il lui donna une dernière absolution au moment où il s'éteignait les bras croisés sur la poitrine, sans secousse..

Toute la paroisse européenne et chinoise suivait avec anxiété la marche de la maladie. Des journaux donnaient le bulletin de santé. On venait de tous côtés prendre des nouvelles; le consul se dérangeait lui-même pour cela deux fois par jour vers la fin. Des païens arrêtaient dans la rue des Pères pour s'informer de la marche du mal.

Le service funèbre eut lieu le lundi 7 décembre. La grand'messe fut dite par le R. P. Lorando, l'absoute donnée par S. G. Mgr Paris. M. le Consul général, entouré du Consulat au complet, assistait à la cérémonie. L'assistance était relativement considérable. Tout ce qu'il y avait de pratiquant dans la paroisse française et beaucoup d'autres étaient là. Il fut particulièrement touchant de voir une grande quantité de personnes communier à la messe solennelle de *Requiem* et manifester ainsi le genre d'influence déjà acquise par le regretté curé.

Il n'y a pas à pleurer sur le sort d'une âme qui s'éloigne d'une manière si pieuse et si prévilégiée; elle est entrée sans doute dans la gloire. Mais tous les compagnons de travaux qu'elle a quittés, privés de cet ami parfait, se sentent pénétrés d'une tristesse profonde. Ce n'est pas tant à cause de son départ à lui — le ministre si aimé de tous — mais à cause des âmes si nombreuses qu'il commençait à rapprocher de Dieu et qui se perdront peut-être faute d'ouvriers.

(Extrait d'une lettre du R. P. Ducoux.)

3 Décembre, 1908 au soir.

Je reviens de Yang-king-pang, le Père Arnaud baisse toujours.

Le pauvre docteur Fresson est bien ému et lui-même disait combien le Père avait à Chang-Hai gagné les cœurs même de ceux qui par principe s'éloignent des prêtres.

Le journal, dit-on, donne tous les jours des nouvelles. — Un petit trait assez touchant, venant d'un païen, jeune homme de 17 à 18 ans; dans le tram-way à mi-route de Zi-ka-wei-Chang-haï, le conducteur s'approche de moi. « On dit que le Père Arnaud est malade ». — « Oui, il est bien malade. » — « Je suis allé à l'église, mais le Père n'est plus dans sa chambre, il est à l'étage, je n'ai pas pu le voir. » — « Moi je vais le voir, mais vous, vous ne pouvez pas... » Quelque temps après le conducteur revient à moi. « Mais enfin pourquoi est-ce que je ne puis pas voir le Père Arnaud? » — « Parce qu'il est trop malade, il va bientôt mourir. » — « Vous allez le voir? — Oui. — Eh bien, vous lui direz bien des choses de ma part, que je voudrais aller le voir, que c'est le conducteur nº 56 qui lui dit le bonjour, c'est le Père qui m'a aidé à entrer dans les tramways. »

Écho de Chine.

Dimanche 6 et Lundi 7 Déc. 1908.

Décès. Nous avons le vif regret d'apprendre la mort, survenue samedi après-midi, du R. P. Arnaud, curé de la paroisse St-Joseph.

L'excellent Père succombe des suites d'une dyssenterie contractée il y a environ deux mois.

C'est un auxiliaire précieux que perd en lui la Mission des Jésuites. Né à Blois le 29 juillet 1874, il était arrivé en mission en Chine le 18 octobre 1906. Après une année d'étude du chinois et quelques mois passés au Poutong, il avait été nommé curé de la paroisse St-Joseph, où il s'était fait promptement apprécier de tous par ses qualités de cœur, son zèle et sa charité inlassables.

Sa mort laissera dans la communauté des regrets unanimes. En cette douloureuse circonstance, nous prions la Congrégation des Jésuites d'agréer l'expression de nos sincères condoléances.

Ajoutons qu'un service funèbre sera célébré lundi, 7 décembre, à 8 heures du matin.

On nous prie d'informer les paroissiens et amis du R. P. Arnaud de vouloir bien considérer cette note comme une invitation personnelle.

Mardi, 8 Décembre,

Service funèbre. Le service funèbre du R. P. Arnaud, curé de la paroisse St-Joseph, a eu lieu hier matin à 8 h.

Un magnifique catafalque avait été élevé au-dessus du cercueil, sur lequel était déposés les insignes sacerdotaux du R. Père. Des panaches blancs et des couronnes de fleurs blanches relevaient encore la sévère ordonnance de la crypte.

La grand'messe a été dite par le R. P. Lorando. L'absoute fut donnée par S. G. Mgr Paris.

M. le Consul général, entouré du Consulat au complet; un grand nombre de paroissiens, amis ou connaissances de R. P. Arnaud assistaient à la cérémonie.

Le corps a été provisoirement déposé hier soir à la chapelle de la Mission; l'inhumation, suivant la coutume, n'aura lieu qu'à une date ultérieure au cimetière des RR. PP. Jésuites.

Le R. P. Menez.

I.

Louis Ménez naquit à Lambezellec le 14 avril 1871. Il était fils unique. Avant sa naissance, sa mère l'avait consacré à la Très Sainte Vierge et lui en fit porter le cordon bénit jusqu'à sa septième année.

Sa mère et sa grand'mère veillèrent sur son enfance; Louis demeurait tantôt chez l'une, tantôt chez l'autre. Il était vif, turbulent et ne pouvait demeurer en place. Dès l'âge de trois ans, quand il voyait ses parents occupés, il s'échappait pour courir avec de petits voisins s'amuser sur le bord de l'eau. Que de fois, à la suite d'un bain, il revint à la maison les habits trempés et couverts de vase!

Un soir qu'il était allé sur le bord d'un Doué, lavoir communal où il n'y avait alors personne, il aperçoit une caisse et imagine de s'en servir comme de bateau; mais à peine s'y est-il étendu que la caisse coule au fond de l'eau et l'imprudent avec elle, sans qu'il parvienne à se dégager. La tête seule émergeait. Ses camarades pensant qu'il voulait nager le laissèrent sans lui porter secours. Louis resta trois quarts d'heure dans l'eau et en grand danger de périr asphyxié, quand un ouvrier passant sur la rive entendit des clapotements, s'approcha et le retira à demi-mort. Louis raconta ensuite que, se sentant en danger, il avait songé au chagrin de ses parents; mais il s'était vite consolé en se disant qu'il irait au ciel chanter avec les anges.

Le lendemain de l'accident, les parents firent célébrer une messe d'action de grâce, et lui donnèrent une petite statue de la Sainte Vierge tenant dans ses mains l'Enfant Jésus. Louis prit dès lors l'habitude de réciter des prières à ses pieds : « C'est elle qui m'a sauvé », disait-il.

Après cet événement, la grand'mère ne voulut plus le garder chez elle. Louis fut envoyé à l'école communale où il resta jusqu'à l'âge de 8 ans ; mais là encore, trompant la vigilance du maître, il profitait de la première occasion pour aller à la mer, son plaisir préféré. La maman avertie le punit en lui faisant garder le lit pendant 15 jours.

Puis, voulant l'isoler de la compagnie de camarades aussi entreprenants que lui, elle le plaça à Brest chez un instituteur en retraite qui s'occupait d'une quinzaine d'enfants. Pendant deux ans la mère s'assujettit à le conduire chaque matin et à aller le chercher le soir. Louis perdit son temps dans cette école : Il y faisait les commissions de son maître.

Aussitôt après sa première Communion, il fut confié pendant une année aux Frères de Brest qui en furent bien satisfaits, puis pendant quelques mois à un excellent prêtre de la ville qui le fit beaucoup avancer.

A cette époque son père fut atteint d'une bronchite qui devait, après 17 mois de souffrances, le conduire au tombeau, le 15 Janvier 1883.

L'enfant, qui aimait beaucoup sa mère, s'efforça de la consoler par ses attentions et par sa docilité. Il n'était plus le même depuis la maladie de son père.

Des aspirations nouvelles se faisaient jour dans son cœur.

Du reste il y avait déjà quelques mois que Louis avait entendu l'appel de Dieu : Il désirait être prêtre et s'en ouvrit à son confesseur qui l'encouragea. Ayant appris qu'il y avait à Poitiers une école destinée à préparer des missionnaires, Louis, joyeux, en parla à sa mère : « Voilà qui me plaît, disait-il, je ne veux pas aller ailleurs. Je serai missionnaire. »

On lui représenta l'éloignement où il serait de sa famille, les sacrifices de la séparation, la difficulté des études si prolongées.

Rien ne put le faire changer et pendant les dix mois qui s'écoulèrent, les désirs de l'enfant ne cessèrent de grandir.

Le jour du départ, à la gare de Brest, il était pâle d'émotion. Mais il se contint, s'efforçant d'être joyeux. Une fois muni de son billet, il embrassa ses parents avec grande affection et s'enfuit dans le compartiment, pour y sangloter à l'aise et verser bien des larmes. C'était pour le bon Dieu.

Arrivé à Poitiers pendant les vacances de Pâques, au mois d'avril 1884, il n'eut pas de peine à s'habituer à sa nouvelle vie. Il n'avait pas une nature morte ou endormie, et apportait de l'entrain et de la résolution à tout ce qu'il faisait, à l'étude, en classe comme en récréation. Sa gaieté franche, son adresse dans les jeux, son attention à rendre service, le firent aimer de ses condisciples. Dans les classes, son application le conduisit aux premiers rangs, dans toutes les matières, sauf en histoire qui était sa terreur. Quoi qu'il fît, il ne parvenait pas à retenir les dates.

Au mois d'août 1887, Louis alla passer quelques semaines, à Brest, dans sa famille. Son oncle, lieutenant dans l'infanterie de marine, s'y trouvait en congé; après les vacances, il écrivit à Poitiers: « Je n'ai pas reconnu dans mon cher Louis le petit enfant d'autrefois. En trois ans vous en avez fait presqu'un homme, pas trop timide et surtout pas vantard. Il sait aujourd'hui se présenter convenablement, sans être gêné et se renfermer dans une réserve modeste que nous aimons à rencontrer chez les hommes, même les mieux élevés et surtout chez les enfants. »

L'impression fut la même au Carmel de Brest où il alla faire visite en compagnie de deux autres condisciples. Sa tenue, son tact, son genre simple et discret frappèrent les religieuses.

Rentré à Poitiers, il y termina ses classes et passa avec succès les examens du baccalauréat.

Le 9 octobre 1890, il entra au Noviciat de Cantorbéry avec le désir d'être envoyé aux missions de Chine; mais auparavant il lui fallut passer par l'épreuve de la caserne.

II.

C'est à Brest que Louis fit son année de service. Le voisinage de sa mère et de prêtres dévoués qu'il voyait souvent, apportèrent un adoucissement à cette vie pénible. Il en avait besoin.

Dans la chambrée on lui donna pour voisin de lit, un malheureux soldat, ivre trop souvent et ennemi juré des prêtres. Je veux tuer ce curé, criait-il en montrant notre pauvre Louis. Plus d'une fois, ces menaces eussent été mises à exécution, si les hommes de la chambrée ne l'eussent arrêté. Des injures à ses chefs, et plusieurs voies de fait lui valurent les punitions les plus graves. Lorsqu'il sortait pour faire la corvée du quartier, il disait en passant: « Il y a là un curé qui mourra de ma main. » C'était une idée fixe.

On comprend le mépris des autres pour un pareil homme. Ils

se tenaient à l'écart, Louis fut le seul à lui venir en aide d'une manière aimable et discrète, en lui procurant bien des choses qu'il savait lui être nécessaires. Un jour même, que cet homme s'était jeté par la fenêtre, Louis fut assez adroit pour l'empêcher de se tuer. Il le ramassa et avec l'aide d'un ou deux autres, il le transporta sur son lit. Ces bons procédés touchèrent le malheureux: « Si tous les curés étaient comme vous, dit-il un jour, on pourrait les supporter; mais comment aimer de pareilles gens? » « C'est que vous ne les connaissez pas, » repartit Louis. A partir de ce jour, cet homme s'attacha à son charitable camarade, et saisit les moindres occasions de lui rendre quelque service. Quand approcha le temps de la libération, il dit à Louis: « Le jour où vous partirez, tous ceux de la chambrée vous feront la conduite jusqu'à la gare. » C'est ainsi que par sa vertu et par son savoir faire Louis préludait à son futur apostolat.

Libéré du service, il consacra 5 années aux études du Juvénat et à la philosophie; puis il fut attaché pendant deux ans à l'Ecole de Marine de Jersey, comme surveillant et professeur d'anglais. Enfin, notre jeune religieux vit accomplir ses désirs les plus ardents: Le 21 Octobre 1900, il s'embarquait à Marseille pour la Chine.

III.

A Zi-ka-wei, le frère Ménez s'appliqua d'abord à l'étude du chinois. L'année suivante, il continua cette étude et fut en même temps professeur de français au collège. Enfin il commença ses 4 années de théologie pendant lesquelles il reçut les Ordres Sacrés: il fut ordonné prêtre avec 23 de ses confrères chinois et européens le 29 avril 1905.

Avant le sacerdoce, il eut plus d'une occasion d'exercer l'apostolat, comme il nous l'apprend dans des lettres pleines d'intérêt: « Depuis quelque temps je suis assez souvent chargé (trois fois par semaine en moyenne) de conduire les visiteurs français qui viennent voir les établissements de la mission à Zi-ka-wei. Notre maison, le collège, l'observatoire, les ateliers de l'orphelinat surtout: peinture, sculpture architecture, dessinateurs et imprimerie, excitent leur admiration. Je ne m'en étonne pas: je me rappelle combien cela m'avait émerveillé moi-même la première fois. J'ai conduit ainsi un jour cinq officiers de marine, une autre fois deux officiers de l'armée, puis onze missionnaires Belges se rendant en Mongolie, plusieurs fois des seconds-maîtres de marine et plus souvent en-

core des caporaux et des petits soldats de l'infanterie de marine. Il y a plaisir à voir comme ils sont ravis. Parfois ils reviennent... sous prétexte de conduire des camarades qui n'ont pas encore vu. Ce leur est une promenade bien meilleure que toutes les autres qu'ils pourraient faire pour occuper leurs journées de dimanche. Aussi je ne regrette pas le temps que cela me prend. »

Dans une lettre d'octobre 1903, il parle de nouvelles occupations : « Pour me préparer à l'apostolat, croiriez-vous que j'enseigne des exercices militaires ? A l'Université « l'Aurore », ouverte l'année dernière et qui compte maintenant 70 élèves, le programme rédigé pour eux porte entre beaucoup de matières : *Exercices physiques*. Les élèves ne veulent pas que cela reste lettre morte, et au premier semestre, ils ont demandé avec instance un professeur. Pour eux cette partie est au moins aussi importante que les sciences et les langues. On a pensé à moi ; je ne pouvais refuser. En fait me voilà quelque chose comme sergent ; et même quelque chose de plus, puisque j'ai un sergent français, un vrai, pour me seconder. Le lieutenant du camp vient aussi de temps en temps prendre part à ces exercices, et il y tient autant que ses élèves.

Mes soldats sont habillés à l'européenne pour les exercices et ils portent bien leur uniforme. Il n'est question de rien moins que de commander à la manufacture de St-Etienne cent fusils Gras, modèle 1874. En attendant, les exercices d'assouplissement, de boxe et de bâton vont leur train ; et nous sommes rompus à tous les mouvements les plus compliqués de la théorie nouvelle.

Quelque peu apostolique que soit cet emploi, auquel je ne consacre guère que le temps de mes promenades, c'est pourtant un vrai apostolat. On dit que cela contribue pour une bonne part à donner du relief à l'établissement et à y attacher les élèves. Or ces élèves sont tous des païens. C'est un grand point de mettre des jeunes gens intelligents, de la classe lettrée, en contact avec les missionnaires catholiques. Déjà les préjugés tombent. Plusieurs n'ont pas manqué de faire la comparaison entre leurs nouveaux maîtres et ceux qu'ils avaient eus précédemment. C'est tout à l'avantage des catholiques.

N'eût-on pas une seule conversion, parmi eux, ce qui est possible, ce sera toujours quelque chose d'avoir plus tard des mandarins qui aient subi quelque peu l'influence catholique. Car nos étudiants sont de futurs mandarins ; du moins parmi eux beaucoup visent à cela ; et comme ils sont de familles mandarinales, rien d'étonnant si plusieurs arrivent à occuper une position offi-

cielle. Beaucoup sont bacheliers, plusieurs licenciés. Presque tous parlent une langue européenne, français ou anglais, anglais pour la plupart.

Savez-vous ce qui me frappe dans ces lettrés? C'est précisément ce que j'aurais moins attendu d'eux: la simplicité et le bon esprit. Je ne suis pas le seul à en avoir été étonné: Ils sont incomparablement plus dociles, et je dirais, plus enfants, (bons enfants), que les élèves de nos collèges d'Europe ».

IV.

Ordonné prêtre, le P. Louis acheva sa théologie et fit ensuite la 3e année de probation. Il allait commencer sa vie de missionnaire et son apostolat semblait devoir être fécond, car il avait tout pour réussir: santé forte, intelligence meublée et puissante; il avait fait en même temps qu'une sérieuse théologie, une bonne étude du chinois. On le jugeait capable de rendre de grands services.

Au mois de juillet 1907, il fut envoyé à Hai-men, remplacer un missionnaire pendant quelques semaines. Étant allé donner une Extrême-Onction, il fut frappé d'une insolation et rentra avec une forte fièvre dans une petite chrétienté très pauvre. Son catéchiste fit tout son possible pour le soulager, mais sans résultat. Au bout de 2 ou 3 jours, on envoya un courrier à Zi-ka-wei. Le P. Pétillon, son ministre, partit immédiatement avec le Fr. Mahé, infirmier, qui emporta tout ce qu'il fallait pour soigner le malade. Il était temps; une journée de plus, c'eût été trop tard. On put le ramener à l'infirmerie de Yang-king-pang, où il se remit lentement.

Au mois de septembre suivant, le Père, tout à fait guéri, fut désigné pour le district de Peihien au Siu-tcheou-fou. C'était une mission enviable pour un apôtre: une cinquantaine de chrétientés dont 21 ayant une chapelle, 2.000 baptisés et autant de catéchumènes, une belle église centrale avec écoles internes et catéchuménat pour les deux sexes. Il y avait aussi des constructions commencées à achever et à réparer bien des misères causées par les inondations et la famine de la dernière année. Le Père Ménez semblait être le missionnaire idéal pour un pareil poste. D'un caractère doux, mais ferme comme le granit de sa chère Bretagne, il était actif, dévoué autant que prudent.

Quelques notes de son journal manuscrit nous indiquent les principales œuvres du missionnaire et permettent de le suivre un peu.

« 21 septembre. Arrivée à Ou-taan. Le lendemain départ pour P'ei-hien en compagnie du Père ministre.

23 septembre. Visite au Sous-Préfet qui rend aussitôt la visite.

24 au 28. Tois journées de visites dans les chrétientés.

15 octobre. Ouverture des écoles. Pénible. A l'école des garçons un seul élève les premiers jours. Après bien des efforts, j'arrive à avoir 80 garçons et 70 filles.

1er novembre. Ouverture des catéchuménats: 5 ou 6 femmes; un seul homme qui n'aboutit pas, puis deux qui finissent par savoir à grand'peine la doctrine nécessaire. Enfin six catéchumènes assez intelligents et pleins de bonne volonté... En tout jusqu'au 1er janvier, 23 baptêmes d'adultes dont les deux tiers de femmes. Difficiles à recruter les catéchumènes, avec cette restriction prudente pour une première année de n'admettre que des gens de familles en partie baptisées...

8 décembre. Fête patronale de Tai-tao-léou, chez le P. Lecointre. Nous nous trouvons là huit Pères réunis. Le matin, avant la Grand'Messe, je suis appelé et pars aussitôt pour une Extrême-Onction auprès de Ta-Toën, à 70 lis.

25 décembre. Belle assistance à la messe de minuit et aux messes du jour: 233 confessions. »

Remarquons ces nombreuses confessions, à la veille des grandes fêtes et partout où le missionnaire porte ses pas. Ne sont-elles pas le meilleur témoignage de la foi et de la piété de ces nouveaux chrétiens?

Voici quelques extraits d'une lettre que le missionnaire adressait à Poitiers à la date du 11 janvier 1908.

« Je suis ici à un poste avancé de notre mission du Kiang-nan, au point le plus au nord, sur la frontière du Chan-tong. Le travail ne manque pas, mais les consolations non plus, grâce à Dieu.

Lundi dernier, fête de l'Épiphanie, je recevais 22 familles nouvelles de deux villages où il n'y a pas encore de chrétiens. Ce matin j'ai baptisé six adultes dont l'un de 54 ans, après une préparation de quatre semaines entièrement passées chez moi à écouter les catéchismes et à apprendre la doctrine et les prières. Ils y étaient de tout cœur avec la ferveur des novices en grande retraite.

80 pensionnaires à mon école de garçons, une soixantaine à l'école des filles: Voilà qui promet à l'avenir des chrétiens instruits: cela nous manque encore; car nous en sommes à la première génération de chrétiens baptisés après quelques semaines de préparation précédées d'un an ou deux d'attente pendant lesquels on éprouve leur fidélité.

Ce district qui, il y a dix ans, ne comptait que 30 chrétiens, en a maintenant 1250 et à peu près un nombre égal de catéchumènes;

mais il est difficile qu'en 10 ans la foi et surtout les mœurs profondément chrétiennes aient pu transformer les âmes de ces païens d'hier, malgré les garanties que l'on exige avant l'admission au baptême.

L'espoir est dans ces générations d'enfants qui auront passé deux et trois ans dans nos écoles comme pensionnaires; mais cela coûte: Pas un enfant ne donne une sapèque pour son entretien. Tout est aux frais du Père. De même l'entretien des catéchumènes. »

Le 19 janvier 1908, les écoles et les catéchuménats furent fermés pour un mois. Le Père allait partir pour Ze Fau. Il y fit sa retraite et le 2 février il prononçait ses grands vœux, avec le P. Lecointre et le P. Pierre Lieou, dans la pauvre église du Siu-tcheou-fou. 10 Pères étaient réunis dans cette fête de famille. Aussitôt après, notre missionnaire reprenait la route de son district.

Voici les dernières notes de son journal:

10 février. Messe à Tchao-leou; 93 confessions.

11 février. Messe à Ta-toen; 89 confessions.

12 février. Messe à Ta-wang-tchoang; 25 confessions.

13 février. Appelé pour Extrême-Onction à Soen-ho-tri. Messe à Tchang-kié-wes-tse; 35 confessions.

16 février. Ouverture des écoles: 23 garçons et 40 filles; au catéchuménat 4 hommes et 10 femmes.

19 février. Messe à Ou-ma-kéou; 36 confessions.

1er mars. 80 garçons à l'école. Refusé un grand nombre qui se présentent parce qu'il n'y a pas de baptisés dans leurs familles. Pour la même raison, refusé plusieurs catéchumènes hommes. Beaucoups d'affaires.

12 mars. Baptêmes de 8 catéchumènes hommes et de 8 femmes avec deux enfants.

19 mars. Baptême de 11 catéchumènes femmes et de 5 hommes avec 3 enfants. »

C'est à la préparation de ces catéchumènes, en leur faisant de nombreux catéchismes et en leur conférant le baptême dans des courants d'air, que le Père contracta la maladie, pleurésie ou fluxion de poitrine qui l'enleva huit jours après.

Des lettres du P. Ferrand, son remplaçant à Peï-hien et du P. Lecointre nous font connaître les circonstances de cette mort soudaine.

« Nous étions huit Pères de la section, réunis à Ma-tsing pour la fête patronale du 25 mars, écrit le P. Ferrand. Deux manquaient, le P. Ménez et le P. Lecointre. Tous deux avaient promis de venir et le P. Ménez devait chanter la grand'messe et prêcher. L'avant-

veille de la fête, un courrier nous arrive avec une lettre du P. Ménez. Il nous dit qu'il est trop fatigué et qu'à son grand regret il ne pourra tenir sa promesse. Depuis quelques jours il souffrait de la poitrine et de la tête. Il ne pouvait rien prendre et ne parlait qu'avec difficulté. »

Le P. Lecointre, averti par lettre, accourut près du cher malade. Il le trouva sur son lit, incapable de manger et presque de parler depuis 5 jours. Le 23, il avait dit encore la sainte Messe, pour la dernière fois, malgré la fatigue et l'oppression.

« Dès mon arrivée, écrit le P. Lecointre, il prit ses dispositions pour les confessions de ses nombreux élèves, et pour le baptême de ses catéchumènes. Le 25, j'ai eu le bonheur de donner 13 baptêmes préparés par lui.

Le jour même, vers 8 heures du soir, trouvant qu'il s'affaiblissait, je lui proposai les derniers sacrements. Il se confessa et reçut avec une très grande piété le saint Viatique et l'Extrême-Onction, répondant lui-même aux prières.

Le 25 et le 26, il a encore reçu la sainte communion. Nous étions tous deux à 110 lis des autres Pères.

Il lui arriva de dire : « J'ai soif. — Je répondis : Que voulez-vous boire ? — Je ne veux rien. Cette parole m'a échappé. Je veux ce que vous voulez. »

Le P. Gain, ministre de la section, arriva de Ma-tsing, le 26 à 4 heures du soir et fut reçu avec joie par le cher malade qui commençait à délirer ; mais dès qu'il s'agissait de prier ou de communier, il retrouvait toute sa lucidité et sa piété pleine de calme et de confiance, ne désirant rien, acceptant tout. « Priez, écrivait le P. Ministre. Ce qui nous fait souffrir, c'est qu'il n'y a aucun moyen de le soulager ou de le soigner convenablement, tout fait défaut : médecin, remèdes, infirmier. »

Dans la journée du vendredi 27, on appliqua force ventouses au malade : ce qui parut le soulager. La fièvre tomba un peu. Le P. Ministre resta près de lui toute la nuit et lui donna plusieurs fois à boire.

Le samedi à 6 heures, il avertit le malade qu'il allait dire la messe pour lui, et lui apporter ensuite la sainte communion qu'il avait demandée plusieurs fois pendant la nuit. Le P. Ménez reçut pieusement l'absolution, récita l'*Angelus* qui sonnait au clocher, écouta avec recueillement les quelques oraisons jaculatoires qui lui furent suggérées.

Vers 6 heures 3/4, on lui apporta le saint Viatique. Au « *Domine non sum dignus* », il se frappa la poitrine et reçut la sainte Hostie.

Le P. Ministre le laissa seul faire son action de grâces pendant qu'il allait lui-même faire la sienne à l'église avec les cinquante élèves qui venaient de communier pour leur bon Père. Quand peu après 7 heures il rentra, il trouva le Père Ménez les pieds hors du lit, la tête renversée près de l'oreiller, sans connaissance... et sans vie! Il était allé terminer son action de grâces au ciel, le samedi 28 mars 1908.

C'est ainsi que le vaillant missionnaire était appelé à la récompense au début de sa carrière, après six mois d'apostolat à la fin de sa 3e année. Le fidèle serviteur avait bien fait valoir le talent que Dieu lui avait confié.

Le R. P. Charles Chambon.

Charles Jean-Baptiste Chambon, naquit le 22 septembre 1832, à Biozat, la dernière paroisse de l'Allier aux confins du Puy-de-Dôme.

Son père, Pierre Chambon, effrayé par des inondations fréquentes, transporta son exploitation agricole plus au Nord, à égale distance de l'Allier et de la Loire, et lui donna pour centres principaux Le Riau, commune de Chevagnes et La Varenne, commune de Saligny.

Sa mère, Anne-Marie Cartry, d'origine Irlandaise, s'était destinée à l'enseignement. Le mariage et le succès du père dans ses entreprises la dispensèrent d'utiliser, en dehors de la famille, ses aptitudes pédagogiques. Charles fut son premier élève.

Un peu plus tard, au Petit-Séminaire d'Iseure, puis au Collège Royal de Moulins, il se montra écolier sérieux et se passionna pour le Grec. Avec les Décades de Lancelot et tout S. Luc, de longues tirades d'Homère s'étaient si profondément gravées dans sa mémoire qu'elles jaillissaient au moindre choc, jusqu'aux derniers mois de sa vie.

A Moulins, il fut distingué et chéri par le professeur de philosophie, un tout jeune homme, un apôtre déjà, le futur doyen des Lettres, aux Facultés Catholiques de Lille, Amédée de Margerie. Celui-ci, ange du Bon-Conseil, dirigea sur Paris son bachelier et lui donna comme correspondant son propre frère Eugène, l'écrivain bien connu. Chaque dimanche, la table de famille, entourée de nombreux enfants, comptait un convive de plus.

L'étudiant s'inscrivit, en même temps, aux facultés de Droit et de Médecine. La vue du sang et les horreurs de l'amphithéâtre lui fermèrent bientôt une carrière qui lui avait souri. Avocat, il prêta

serment au barreau de Paris, plaida d'office, surtout en Conseil de guerre, perdit chacune de ses causes, « heureux, confessait-il, de n'en avoir pas sauvé un seul parmi un tas de chenapans également dignes de la potence ».

Son père, agronome renommé, lui montrait une autre voie. Il eût aimé l'associer à ses travaux : il le guida dans quelques études spéciales et lui facilita des voyages pratiques dans le Nord de la France et dans les Pays-Bas.

Au retour, ensemble ils visitaient les domaines.

Ces chevauchées ne révélaient pas en Charles un élégant écuyer : elles lui attirèrent du papa ce compliment : « Tu montes à cheval comme un curé. » — Curé, non, il ne le sera pas, mais prêtre dans la Compagnie de Jésus. Sa résolution, prise avant le départ de Paris, avait été approuvée par son directeur le P. Cahours alors à la rue des Postes.

Ce fut un coup de foudre pour le père. Parfait honnête homme et paroissien régulier, il ne connaissait les Jésuites que par le roman à la mode : ils escamoteraient et l'héritier et l'héritage. Charles le rassura et signa, en bonne forme, une renonciation à tous ses biens présents et futurs.

Il était libre. En novembre 1856, il entre au Noviciat d'Angers, sous la conduite du P. Léon Gautier dont il conservera le souvenir comme d'un saint et d'un martyr. C'est à Poitiers, au collège St-Vincent de Paul, qu'il prononce les premiers vœux. Surveillant de l'infirmerie et des externes, il assistera à l'ouverture du nouveau collège St-Joseph.

Il suffira d'indiquer en résumé son Curriculum vitae. — Théologie à Laval et ordinations des mains du premier évêque, Mgr Wicart ; — surveillance à Vaugirard, sous le P. Olivaint ; — Mission aux pénitenciers de la Guyane, avec les PP. Nicou, Bégin et de Montfort ; — troisième an à Laon, sous le P. Fouillot ; — retour à Poitiers. — Il est Ministre au Jésus, et, le 2 février 1869, prend pour témoins de ses Grands Vœux, deux de ses anciens externes, MM. Amable Clappier et Louis Lecointre. L'avenir montrera qu'il ne pouvait choisir plus nobles répondants.

Le 24 août de la même année, le P. Chambon succède à Paris, rue Lhomond, au Père Ernest Paton, décédé presque subitement. Un Diarium, tenu avec soin nous initie aux soucis du nouveau Gérant des Études Religieuses : la fonction n'est pas une sinécure ; et il n'épargne pas sa peine pour contribuer au succès de la Revue.

L'année suivante éclate la guerre. Bientôt, hélas ! les Prussiens approchent : la maison de la rue des Postes se remplit de blessés ;

les prêtres inutiles à l'ambulance doivent s'éloigner. Le lundi soir, 5 septembre 1870, le P. Chambon part pour le Bourbonnais. Il va mettre en lieu sûr les papiers importants de la Revue. Une lettre du P. Ducoudray l'invite à rester, jusqu'à nouvel appel, près de ses parents. Il les trouve, à La Varenne comme au Riau, malades et consternés. Il s'efforce de les réconforter mais lui-même se sent blessé au cœur par nos revers.

1871. — Sans date. Départ pour Laval.

7. mars. Voyage de Laval à Saligny, pour rapporter divers objets, épreuves, manuscrits et papiers appartenant à la Rédaction des Etudes.

Le 15, rentrée à Paris.

Le 18, il entendra les premières vociférations de la Commune, et, le 19, les derniers vœux du P. Alexis Clerc. Celui-ci en confiera la formule aux mains du P. Léon Ducoudray avec lequel il tombera, le 24 mai suivant, sous les balles de la Roquette.

Le Status (septembre 1871) ramène à Poitiers le P. Chambon, en qualité de Ministre du Collège St-Joseph. On n'a pas oublié son aimable gaieté et sa charité toujours aux aguets, surtout durant les épidémies de typhoïde.

Le 27 mai 1874, dans la chapelle de Congrégation, il reçoit l'abjuration d'un jeune calviniste, qu'il baptise sous condition.

Après les vacances, il est à Vannes chargé de la 4me congrégation et du catéchisme de 1re communion. Apprenti Procureur, il se forme près d'un vétéran de l'emploi, P. J.-B. Pacaud. Il passe maître à Brest, au Mans, à Cantorbéry, à Jersey. Partout on constate que le trésorier est un trésor. Il a un procédé spécial d'équilibrer son budget. Les rigueurs paternelles ont pris fin : le veau gras court après le prodigue et le rattrape partout.

Quels furent les accents de l'éloquence? Nous n'en avons point entendu les échos. Une liasse considérable de papiers prouve que le P. Chambon, malgré ses différents offices, a prêché souvent. — Sur chaque manuscrit, une note indique le lieu et la date du sermon. Sur plusieurs, une autre note précise l'étendue de la paroisse, la culture du sol, avec le nombre et parfois le niveau moral des habitants. Que ses compatriotes baissent la tête! C'est non loin du pays natal qu'il appliqua sa formule : « Tous des voleurs, de fait : tous des assassins, dans la préparation du cœur! »

A St-Germain-en-Laye, où il passa les neuf dernières années de sa vie, il célébra, le 12 novembre 1906, la Cinquantaine de vie religieuse. Autour du jubilaire, se groupèrent quelques survivants des collèges où il avait travaillé, ainsi que les représentants de la Mission de Guyane et de la Rédaction des Études.

La basse-cour du Riau avait chargé la table des plus belles volailles du Bourbonnais. Au dessert, toasts et compliments, enfin aimable causerie du héros de la fête qui se résume en un mot: « Dieu a été bien bon pour moi, et depuis si longtemps! »

A St-Germain, le P. Chambon goûtait une consolation: il avait pour voisin le plus proche, Notre-Seigneur. Une cloison légère sépare du tabernacle sa chambre qui communique directement avec le petit oratoire. On l'y trouvait souvent, d'ordinaire agenouillé, récitant force chapelets, et aussi parfois, dormant du sommeil du juste. — « Il est tard, allez au lit, vous tombez de fatigue. — Que voulez-vous? Je suis comme ces vieux chiens qui ne savent plus que dormir, aux pieds de leur maître. »

Il se sentait vieillir. En vain demandait-il aux eaux thermales de Bourbon- l'Archambault un renouveau de vigueur; en vain répétait-il: « Mon père a dépassé 90 ans, ma mère en a approché, je puis durer comme eux. » Il ne fut pas prophète. La goutte, sous forme d'eczéma purulent, le tortura pendant des mois. Son pauvre corps, des épaules aux genoux, n'était qu'une plaie. Il se laissait panser comme un bébé, souriant et remerciant toujours.

La guérison paraissait complète. En décembre 1908, les jambes et les pieds se prirent à leur tour.

Au prix de grandes fatigues, il continua à célébrer la sainte messe jusqu'au lundi 1er mars. Le soir, à table, se manifestèrent des symptômes alarmants de congestion cérébrale. Le mardi, une médication énergique retarda la crise. Le mercredi, une fièvre terrible la précipita: « Hâtez-vous, dit le Docteur: peut-être dans deux heures serait-il trop tard pour l'Extrême-Onction. » Il la reçut n'ayant pas sa connaissance. Le jeudi soir, il l'avait recouvrée assez pour que l'on pût administrer le Saint Viatique.

Le vendredi matin lui apporta la surprise d'une visite: son unique nièce et deux amis accouraient du Bourbonnais. Il parut touché jusqu'aux larmes de leur charité et les reconnut bien sans pouvoir articuler une parole distincte. Bientôt la violence de la fièvre accéléra le dénouement: l'apoplexie achevait son œuvre.

Le lundi, 8 mars, à 8 h. 1/4 du matin, en la fête de S. Jean de Dieu, juste au moment où l'on invoquait ce saint protecteur de l'agonie, le P. Chambon s'éteignit doucement. Il avait 76 ans et 6 mois.

La famille réclama sa dépouille mortelle qui passa une nuit dans l'église de Chevagnes où si souvent le R. Père avait célébré les saints mystères pour les siens. Il repose au milieu d'eux, comme eux abrité mais non couvert d'une pierre tombale restée debout.

Le Frère J. M. Champagne.

(Extrait d'une lettre du P. Galinand.)

Notre Seigneur a rappelé à lui son fidèle serviteur Jean-Marie Champagne. Il nous a quittés hier matin 4 mars, un peu après 8 heures ½. Il était atteint d'une pneumonie.

Samedi soir 27, il vint à ma chambre en se traînant et me dit : « Je n'en puis plus. Je me suis refroidi près de mon fourneau. A mon âge c'est la fin. » Le bon Frère n'avait rien dit et avait souffert en silence. Il ne s'arrêta que quand il se sentit impuissant à son emploi.

Il se coucha aussitôt. Il avait de la fièvre et se sentait oppressé.

La nuit fut calme. Il reposa. Le médecin le vit le dimanche matin. Le poumon droit était atteint. Cependant l'état, quoique grave, ne paraissait pas encore inquiétant.

Le lundi, la fièvre avait baissé. Nous comptions sur une détente du mal après 3 ou 4 jours.

Notre malade fit ce jour-là la sainte communion. Il eut peine à avaler la sainte Hostie. Il ne reçut l'Extrême-Onction que le mercredi soir.

Il m'exprima sa peine de ne pouvoir réciter des prières; mais il s'unissait aux invocations qui lui étaient suggérées. Il se montra tout le temps calme, pleinement résigné à la volonté du bon Dieu, et comme à son ordinaire, humble et obéissant.

Le jeudi matin, nous étions à l'espérance de le garder. Il avait commencé à expectorer et il avait conservé ses forces. Pour lui, il nous dit qu'il n'en avait pas pour longtemps et il demanda un peu d'eau de Lourdes.

Un quart d'heure après, un grand changement se produisit tout à coup. La respiration devint plus difficile. Le Père Domergue qui l'assistait eut le temps de lui donner une dernière absolution, et notre bon serviteur rendit son âme à Dieu. Il venait de prononcer les noms de Jésus, Marie, Joseph.

Je n'ai pas besoin de vous dire combien profonde est notre douleur. Depuis 1870, il était consacré au service de l'École apostolique. Que de mérites amassés! Nous prions pour payer cette dette de reconnaissance, autant que nous pouvons.

Joseph GALINAND,
Aumônier.

APPENDICE.

L'observatoire de l'Ebre.

Observation solaire.

L'observatoire de l'Èbre, dont les travaux ont pour but de coordonner les rapports qui existent entre l'activité solaire, le magnétisme et l'électricité terrestre et de fournir son contingent d'observations à cette étude très ardemment poursuivie de l'influence de l'activité solaire sur notre planète, nous a envoyé le second mémoire publié par le P. Mariano Balcells sur l'Observation solaire. Il fait suite à celui qui avait été publié par le P. Merveille sur les observations magnétiques. L'introduction nous dit quel est le programme d'études solaires de l'Observatoire et décrit brièvement le plan de l'installation du pavillon de Physique solaire. Le mémoire est divisé en 4 chapitres qui traitent successivement des méthodes et des appareils employés pour l'étude de la photosphère, de la chromosphère, des vitesses radiales et de la radiation solaire. Le chapitre consacré à l'étude de la chromosphère est particulièrement développé et tous les détails sont donnés sur le spectrohéliographe et son emploi.

Une des qualités de ce mémoire c'est qu'on ne se contente pas d'indiquer ce qui se fait à l'observatoire de l'Ebre. Chaque question est reprise d'un peu plus haut de façon à renseigner sur la partie théorique. Les travaux faits ailleurs ou projetés sont signalés, et ainsi mis au courant du sujet, un lecteur initié du reste aux choses de la Physique peut suivre sans difficulté les explications qui ont trait aux travaux exécutés à l'Observatoire même. Ce sont là des travaux d'approche, on peut le dire, et évidemment ils seront encore mieux menés par ceux qui venant plus tard, profiteront des longues expériences et des pénibles tâtonnements du début. Ceux-là surtout qui viendront plus tard verront peut-être se dégager des lois de tant de faits collectionnés. Le désintéressement des chercheurs actuels a bien quelque compensation dans les émerveillements des faits nouveaux, mais c'est une compensation meilleure encore que d'écrire une ligne de l'hymne admirable que les cieux chantent à leur Créateur.

Un tableau de St-Ignace.

Une famille possède un tableau de S. Ignace par Van Loo, qui se

trouvait sans doute dans une église de la Compagnie avant la Suppression au 18e siècle.

Ce tableau contient six figures et représente S. Ignace, faisant vœu d'obéissance au Souverain Pontife. Le fond est constitué, partie par une tenture derrière le Pape, partie par une perspective de voûtes et de pilastres composites. La hauteur est de $3^{m}25$ et la largeur de $2^{m}20$, cadre compris (2,80 et 1,75 toile seule).

Dans la partie supérieure, une jarretière avec la devise :

MEL EST OBBEDIENTIA

est tenue par un ange qui plane au-dessus du Saint Père ([1]).

Moyenne de Vie dans la Province de France
pendant les 30 dernières années ([2]).

Années	Nombre de défunts	Age	Temps de Cie.	Années	Nombre des défunts	Age	Temps de Cie.	Années	Nombre des défunts	Age	Temps de Cie.
1876	13	62,3	37,	1886	15	50,	24,	1896	16	56,5	32,
1877	15	41,6	16,9	1887	16	66,3	32,9	1897	11	63,	37,6
1878	17	51,6	25,	1888	17	55,3	28,	1898	21	58,6	34,9
1879	10	53,	28,	1889	19	51,9	27,3	1899	28	61,9	37,6
1880	17	46,	23,	1890	28	50,6	26,9	1900	19	61,9	37,9
1881	14	59,6	41,6	1891	18	51,3	27,	1901	27	58,9	34,
1882	18	61,9	36,3	1892	17	50,	28,	1902	26	63,3	38,
1883	13	57,	30,	1893	27	58,	35,	1903	14	59,9	36,
1884	15	50,	20,	1894	18	62,9	37,6	1904	11	71,6	43,
1885	17	53,9	33,	1895	18	55,9	34,3	1905	22	62,6	40,
moyenne	15	53,8	29,	moyenne	19,3	55,2	30,	moyenne	19,5	61,9	37,1

Moyenne générale :

DÉFUNTS	AGE	COMPAGNIE
18	56 ans, 10 mois	32 ans.

1. Si quelque maison de la Compagnie désirait se rendre acquéreur de ce tableau, qu'elle veuille bien s'adresser au Rédacteur des *Lettres de Jersey*.

2. Les chiffres mis, aux années, à la droite des virgules indiquent, non des dixièmes, mais des douzièmes, c'est-à-dire des mois.

DISCUSSION

DES CHIFFRES CI-DESSUS.

Quelque satisfaisant qu'apparaisse le résultat du tableau précédent il ne faudrait pas se méprendre sur la valeur réelle de son contenu :

1° Les chiffres, tant pour l'âge que pour la vie religieuse, sont tous trop forts d'environ 6 mois. Le catalogue compte en effet comme morts, v. yg., dans leur 40e an d'âge, 2 religieux décédés en réalité l'un à 39 ans et 3 mois, l'autre à 39 ans et 9 mois en comptant à la manière ordinaire.

Or le résultat ne doit pas être : $40+40=80:2=40$

mais : $39\frac{1}{4}+39\frac{3}{4}=79:2=39\frac{1}{2}$

2° Si on se rappelle l'historique du développement de la Nouvelle Compagnie en France, on ne peut rien trouver d'étonnant à ce que :

a). le nombre des décès aille en augmentant, puisqu'il est fonction du nombre des vivants, qui lui-même a subi une progression ascendante ;

b). la moyenne de vie (âge et religion) aille aussi en augmentant, car le nombre des vieillards augmente lui-même en même temps qua la Compagnie vieillit.

Ainsi le nombre des octogénaires était : en 1876, 5 ; en 1886, 14 ; en 1896, 13 ; en 1906, 18.

3. Il ne faudra pas non plus s'étonner si, d'ici à quelques années, ces moyennes ne font que s'élever. Les entrées au Noviciat ayant, au moins depuis 1900, subi une très sensible diminution (ce qui réduit proportionnellement les chances de mourir jeune), et les vieillards étant plus que jamais nombreux, l'âge moyen des décès reculera encore tout naturellement.

Conclusion : Vouloir, en pareille matière, établir, avec des chiffres seulement, des comparaisons à l'intérieur d'une même Province, de Mission à Province ou d'une Province à l'autre, ne mène pas à de bien solides déductions.

Henry DUGOUT, S. J.

TABLE GÉNÉRALE DES MATIÈRES
Année 1909.

Imprimé par Desclée, de Brouwer et Cie, LILLE-PARIS-BRUGES.

BOSTON COLLEGE
3 9031 032 44107 3

